Bound at Gosford
1015
1 Kings
22,826/A

55250

ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.

Par Monsieur DE FONTENELLE, *de l'Academie Françoise.*

SIXIÉME EDITION, augmentée de beaucoup.

A PARIS,
Chez MICHEL BRUNET, grand'Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. DCC. VIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREFACE.

JE ſuis à peu prés dans le même cas où ſe trouva Ciceron, lorſqu'il entreprit de mettre en ſa Langue des matieres de Philoſophie, qui juſque-là n'avoient eſté traitées qu'en Grec. Il nous apprend qu'on diſoit que ſes Ouvrages ſeroient fort inutiles, parceque ceux qui aimoient la Philoſophie s'eſtant bien

donné la peine de la chercher dans les Livres Grecs, négligeroient aprés cela de la voir dans des Livres Latins, qui ne seroient pas Originaux, & que ceux qui n'avoient pas de gouſt pour la Philoſophie ne ſe ſoucioient de la voir ny en Latin ny en Grec.

A cela il répond qu'il arriveroit tout le contraire, que ceux qui n'eſtoient pas Philoſophes ſeroient tentez de le devenir par la facilité de lire les Livres Latins,

& que ceux qui l'eſtoient déja par la lecture des Livres Grecs, ſeroient bien-aiſes de voir comment ces choſes-là avoient eſté maniées en Latin.

Ciceron avoit raiſon de parler ainſi. L'excellence de ſon genie, & la grande réputation qu'il avoit déja acquiſe, luy garantiſſoient le ſuccés de cette nouvelle ſorte d'Ouvrages qu'il donnoit au Public; mais moy, je ſuis bien éloigné d'avoir les mêmes ſujets de confian-

ce dans une entrepriſe preſque pareille à la ſienne. J'ay voulu traiter la Philoſophie d'une maniere qui ne fuſt point philoſophique ; j'ay tâché de l'amener à un point, où elle ne fuſt ny trop ſéche pour les Gens du monde, ny trop badine pour les Sçavans. Mais ſi on me dit à peu prés comme à Ciceron, qu'un pareil Ouvrage n'eſt propre ny aux Sçavans, qui n'y peuvent rien apprendre, ny aux Gens du Monde, qui n'au-

ront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ay garde de répondre ce qu'il répondit. Il ſe peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la Philoſophie convinſt à tout le Monde, j'en aye trouvé un où elle ne convienne à perſonne; les milieux ſont trop difficiles à tenir, & je ne croy pas qu'il me prenne envie de me mettre une ſeconde fois dans la meſme peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce Livre, & qui ont

quelque connoiſſance de la Phyſique, que je n'ay point du tout prétendu les inſtruire, mais ſeulement les divertir, en leur preſentant d'une maniere un peu plus agréable & plus égayée, ce qu'ils ſçavent déja plus ſolidement; & j'avertis ceux à qui ces Matieres ſont nouvelles, que j'ay crû pouvoir les inſtruire & les divertir tout enſemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent icy de l'utilité, & les ſeconds,

s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuſeray point à dire que j'ay choiſi dans toute la Philoſophie la matiere la plus capable de piquer la curioſité. Il ſemble que rien ne devroit nous intereſſer davantage, que de ſçavoir comment eſt fait ce Monde que nous habitons, s'il y a d'autres Mondes ſemblables, & qui ſoient habitez auſſi; mais aprés tout, s'inquiete de tout cela qui veut. Ceux qui ont des

penſées à perdre, les peuvent perdre ſur ces ſortes de ſujets; mais tout le monde n'eſt pas en eſtat de faire cette dépenſe inutile.

J'ay mis dans ces Entretiens une Femme que l'on inſtruit, & qui n'a jamais oüy parler de ces choſes-là. J'ay crû que cette fiction me ſerviroit & à rendre l'Ouvrage plus ſuſceptible d'agrément, & à encourager les Dames par l'exemple d'une Femme, qui ne ſortant jamais des bornes d'une per-

ſonne qui n'a nulle teinture de Science, ne laiſſe pas d'entendre ce qu'on luy dit, & de ranger dans ſa teſte ſans confuſion les Tourbillons & les Mondes. Pourquoy y auroit-il des Femmes qui cedaſſent à cette Marquiſe imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut ſe diſpenſer de concevoir?

A la verité elle s'applique un peu, mais qu'eſt-ce icy que s'appliquer? Ce n'eſt pas penetrer à force de mé-

ditation une choſe obſcure d'elle-meſme, ou expliquée obſcurément, c'eſt ſeulement ne point lire ſans ſe repreſenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux Dames pour tout ce Siſtême de Philoſophie, que la meſme application qu'il faut donner à la Princeſſe de Cleves, ſi on veut en ſuivre bien l'intrigue, & en connoiſtre toute la beauté. Il eſt vray que les Idées de ce Livre-cy ſont moins familieres à la pluſpart des

Femmes que celles de la Princeſſe de Cleves, mais elles n'en ſont pas plus obſcures, & je ſuis ſeur qu'à une ſeconde lecture tout au plus, il ne leur en ſera rien échapé.

Comme je n'ay pas prétendu faire un Siſtême en l'air, & qui n'euſt aucun fondement, j'ay employé de vrais raiſonnemens de Phyſique, & j'en ay employé autant qu'il a eſté néceſſaire. Mais il ſe trouve heureuſement dans ce ſujet

que les Idées de Phyſique y ſont riantes d'elles-meſmes, & que dans le meſme temps qu'elles contentent la raiſon, elles donnent à l'imagination un ſpectacle qui luy plaiſt autant que s'il eſtoit fait exprés pour elle.

Quand j'ay trouvé quelques morceaux qui n'étoient pas tout-à-fait de cette eſpece, je leur ay donné des ornemens étrangers. Virgile en a uſé ainſi dans ſes Georgiques, où il ſauve le fond de ſa matiere, qui

eſt tout à fait ſeche, par des digreſſions frequentes, & ſouvent fort agréables. Ovide meſme en a fait autant dans l'Art d'aimer, quoyque le fond de ſa matiere fuſt infiniment plus agréable que tout ce qu'il y pouvoit mêler. Apparemment il a cru qu'il eſtoit ennuyeux de parler toujours d'une meſme choſe, fuſt-ce de galanterie. Pour moy qui avois plus de beſoin que luy du ſecours des digreſſions, je ne m'en ſuis pourtant ſervi

qu'avec aſſez de ménagement. Je les ay autorisées par la liberté naturelle de la Converſation ; je ne les ay placées que dans des endroits où j'ay crû qu'on ſeroit bien-aiſe de les trouver ; j'en ay mis la plus grande partie dans les commencemens de l'Ouvrage, parce qu'alors l'eſprit n'eſt pas encore aſſez accoûtumé aux Idées principales que je luy offre ; Enfin je les ay priſes dans mon ſujet meſme, ou aſſez proche de mon ſujet.

Je

Je n'ay rien voulu imaginer ſur les Habitans des Mondes, qui fuſt entierement impoſſible & chimerique. J'ay tâché de dire tout ce qu'on en pouvoit penſer raiſonnablement, & les Viſions même que j'ay ajoûtées a cela ont quelque fondement réel. Le vray & le faux ſont mélez icy, mais ils y ſont toûjours aiſez à diſtinguer. Je n'entreprens point de juſtifier un compoſé ſi bizarre, c'eſt-là le point le plus important de cet Ouvrage, & c'eſt cela juſtement dont je

ne puis rendre raiſon.

Il ne me reſte plus dans cette Préface qu'à parler à une ſorte de perſonnes, mais ce ſeront peut-eſtre les plus difficiles à contenter, non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes raiſons, mais parce qu'ils ont le privilege de ne ſe payer pas, s'ils ne veulent, de toutes les raiſons qui ſont bonnes. Ce ſont les Gens ſcrupuleux, qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la Religion, à mettre des Habitans ailleurs que ſur la Terre. Je reſpecte

juſqu'aux delicateſſes exceſſives que l'on a ſur le fait de la Religion, & celle-là même je l'aurois reſpectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet Ouvrage, ſi elle étoit contraire à mon ſentiment ; mais ce qui va peut-eſtre vous paroiſtre ſurprenant, elle ne regarde pas ſeulement ce Siſtême, où je remplis d'Habitans une infinité de Mondes. Il ne faut que démêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit que la Lune eſt habitée, vous vous y repreſentez

auſſi-toſt des Hommes faits comme nous, & puis, ſi vous eſtes un peu Theologien, vous voilà plein de difficultez. La poſterité d'Adam n'a pas pû s'étendre juſques dans la Lune, ny envoyer des Colonies en ce Pays-là. Les Hommes qui ſont dans la Lune ne ſont donc pas Fils d'Adam. Or il ſeroit embaraſſant dans la Theologie, qu'il y euſt des Hommes qui ne deſcendiſſent pas de luy. Il n'eſt pas beſoin d'en dire davantage, toutes les difficultez imaginable ſe reduiſent

ſent à cela, & les termes qu'il faudroit employer dans une plus longue explication ſont trop dignes de reſpect pour eſtre mis dans un Livre auſſi peu grave que celuy-cy. L'objection roule donc toute entiere ſur les Hommes de la Lune, mais ce ſont ceux qui la font, qui mettent des Hommes dans la Lune; moi, je n'y en mets point. J'y mets des Habitans qui ne ſont point du tout des Hommes. Que ſont-ils donc? Je ne les ay point veus, ce n'eſt pas pour les avoir veus que j'en

parle. Et ne ſoupçonnez pas que ce ſoit une défaite dont je me ſerve pour éluder voſtre objection, que de dire qu'il n'y a point d'Hommes dans la Lune, vous verrez qu'il eſt impoſſible qu'il y en ait ſelon l'idée que j'ay de la diverſité infinie que la Nature doit avoir miſe dans ſes Ouvrages. Cette idée regne dans tout le Livre, & elle ne peut eſtre conteſtée d'aucun Philoſophe. Ainſi je croy que je n'entendray faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces Entretiens ſans les a-

voir lûs. Mais eſt-ce un ſujet de me raſſurer? Non; c'en eſt un au contraire tres-legitime de craindre que l'objection ne me ſoit faite de bien des endroits.

AVERTISSEMENT
ſur cette nouvelle Edition.

On y trouvera un grand nombre d'augmentations ſemées dans tout le Livre, les diſtances, les grandeurs, les révolutions des Corps Celeſtes exprimées beaucoup plus préciſément qu'elles ne l'avoient eſté dans les Editions précedentes, & ſelon le calcul de nos plus excellens Aſtronomes, & en general tous les Phenomenes du Ciel conformes aux obſervations les plus exactes. On peut aſſurer les Lecteurs que ſur tous ces points-là ils peuvent autant ſe fier à ce Livre, tel qu'il eſt preſentement, que s'il étoit plus ſçavant & plus profond.

ENTRETIENS

ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES.

*A MONSIEUR L****

VOUS voulez, Monsieur, que je vous rende un compte exact de la maniere dont j'ay passé mon temps à la Campagne chez Madame la Marquise de G*** Sçavez-vous bien que ce com-

pte exact ſera un Livre, & ce qu'il y a de pis, un Livre de Philoſophie ? Vous vous attendez à des Feſtes, à des Parties de Jeu ou de Chaſſe, & vous aurez des Planetes, des Mondes, des Tourbillons ; il n'a preſque eſté queſtion que de ces choſes-là. Heureuſement vous eſtes Philoſophe, & vous ne vous en moquerez pas tant qu'un autre. Peut-eſtre même ſerez-vous bien-aiſe que j'aye attiré Madame la Marquiſe dans le party de la Philoſophie. Nous ne pouvions faire une acquiſition plus conſiderable, car je compte que la beauté & la jeuneſſe ſont toûjours des choſes d'un grand prix. Ne croyez-vous pas que ſi la Sageſſe elle-même vouloit ſe preſenter aux hommes avec ſuccés, elle ne

feroit point mal de paroiſtre ſous une figure qui approchaſt un peu de celle de la Marquiſe ? Sur tout ſi elle pouvoit avoir dans ſa converſation les meſmes agrémens, je ſuis perſuadé que tout le monde courroit aprés la Sageſſe. Ne vous attendez pourtant pas à entendre des merveilles, quand je vous feray le récit des Entretiens que j'ay eus avec cette Dame ; il faudroit preſque avoir autant d'eſprit qu'elle, pour repeter ce qu'elle a dit, de la maniere dont elle l'a dit. Vous luy verrez ſeulement cette vivacité d'intelligence que vous luy connoiſſez. Pour moy, je la tiens ſçavante, à cauſe de l'extrême facilité qu'elle auroit à le devenir. Qu'eſt-ce qui luy manque ? d'avoir ouvert les yeux

ſur des Livres ; cela n'eſt rien, & bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuſerois, ſi j'oſois, le nom de Sçavans. Au reſte, Monſieur, vous m'aurez une obligation. Je ſçay bien qu'avant que d'entrer dans le détail des Converſations que j'ay euës avec la Marquiſe, je ſerois en droit de vous décrire le Château où elle eſtoit allée paſſer l'Automne ; on a ſouvent décrit des Chaſteaux pour de moindres occaſions ; mais je vous feray grace ſur cela. Il ſuffit que vous ſçachiez que quand j'arrivay chez elle, je n'y trouvay point de Compagnie, & que j'en fus fort aiſe. Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable ; ils ſe paſſerent à épuiſer les Nouvelles de Paris d'où

je venois ; mais enſuite vinrent ces Entretiens dont je veux vous faire part. Je vous les diviſeray par Soirs, parce qu'effectivement nous n'eûmes de ces Entretiens que les Soirs.

PREMIER SOIR.

Que la Terre eſt une Planete qui tourne ſur elle-meſme, & autour du Soleil.

NOUS allâmes donc un Soir aprés ſoupé, nous promener dans le Parc. Il faiſoit un frais délicieux, qui nous récompenſoit d'une journée fort chaude que nous avions eſſuyée. La Lune eſtoit levée il y avoit peut-eſtre une heure, & ſes rayons qui ne venoient à nous qu'entre les branches des arbres, faiſoient un agreable mélange d'un blanc fort vif, avec tout ce

verd qui paroiſſoit noir. Il n'y avoit pas un nuage qui déro-baſt, ou qui obſcurciſt la moin-dre Etoile : elles eſtoient toutes d'un or pur & éclatant, & qui eſtoit encore relevé par le fond bleu où elles ſont attachées. Ce ſpectacle me fit rêver, & peut-eſtre ſans la Marquiſe euſſay-je rêvé aſſez long-temps ; mais la preſence d'une ſi aimable Dame ne me permit pas de m'abandon-ner à la Lune & aux Etoiles. Ne trouvez-vous pas, luy dis-je, que le jour meſme n'eſt pas ſi beau qu'une belle nuit ? Oüy, me répondit-elle, la beauté du jour eſt comme une Beauté blonde, qui a plus de brillant ; mais la beauté de la nuit eſt une beauté brune qui eſt plus tou-chante. Vous eſtes bien gene-

reuſe, repris-je, de donner cet avantage aux Brunes, vous qui ne l'eſtes pas. Il eſt pourtant vray que le jour eſt ce qu'il y a de plus beau dans la Nature, & que les Heroïnes de Roman, qui ſont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, ſont preſque toûjours blondes. Ce n'eſt rien que la beauté, repliqua-t'elle, ſi elle ne touche. Avoüez que le jour ne vous euſt jamais jetté dans une rêverie auſſi douce que celle où je vous ay vû preſt de tomber tout à l'heure à la vûë de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je; mais en récompenſe, une Blonde comme vous me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute ſa beauté brune. Quand cela ſeroit vray,

repliqua-t'elle, je ne m'en contenterois pas. Je voudrois que le jour, puis que les blondes doivent eſtre dans ſes intereſts, fiſt auſſi le meſme effet. Pourquoy les Amans, qui ſont bons Juges de ce qui touche, ne s'adreſſent-ils jamais qu'à la nuit dans toutes les Chanſons & dans toutes les Elegies que je connois? Il faut bien que la nuit ait leurs remerciemens, luy dis-je. Mais, reprit-elle, elle a auſſi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences; d'où cela vient-il? C'eſt apparemment, répondis-je, qu'il n'inſpire point je ne ſçay quoy de triſte & de paſſionné. Il ſemble pendant la nuit que tout ſoit en repos. On s'imagine que les Etoiles marchent avec plus de

ſilence que le Soleil, les objets que le Ciel preſente ſont plus doux, la vûë s'y arreſte plus aiſément; enfin on en rêve mieux, parce qu'on ſe flate d'eſtre alors dans toute la Nature la ſeule perſonne occupée à rêver. Peut-eſtre auſſi que le ſpectacle du jour eſt trop uniforme, ce n'eſt qu'un Soleil, & une voûte bleuë, mais il ſe peut que la vûë de toutes ces Etoiles ſemées confuſément, & diſpoſées au hazard en mille figures differentes, favoriſe la rêverie, & un certain déſordre de penſées où l'on ne tombe point ſans plaiſir. J'ay toûjours ſenty ce que vous me dites, reprit-elle, j'aime les Etoiles, & je me plaindrois volontiers du Soleil qui nous les efface. Ah! m'écriay-je, je ne puis

luy pardonner de me faire perdre de vûë tous ces Mondes. Qu'appellez-vous tous ces Mondes, me dit-elle en me regardant, & en ſe tournant vers moy ? Je vous demande pardon, répondis-je. Vous m'avez mis ſur ma folie, & auſſi-toſt mon imagination s'eſt échappée. Quelle eſt donc cette folie, reprit-elle ? Helas ! repliquay-je, je ſuis bien faſché qu'il faille vous l'avoüer ; je me ſuis mis dans la teſte que chaque Etoile pourroit bien eſtre un Monde. Je ne jurerois pourtant pas que cela fuſt vray, mais je le tiens pour vray, parce qu'il me fait plaiſir à croire. C'eſt une idée qui me plaiſt, & qui s'eſt placée dans mon eſprit d'une maniere riante. Selon moy, il n'y a pas juſqu'aux Veritez à qui l'agrément ne ſoit

neceſſaire. Et bien, reprit-elle, puis que voſtre folie eſt ſi agréable, donnez-la moy : je croiray ſur les Etoiles tout ce que vous voudrez, pourveu que j'y trouve du plaiſir. Ah ! Madame, répondis-je bien viſte, ce n'eſt pas un plaiſir comme celuy que vous auriez à une Comedie de Moliere ; c'en eſt un qui eſt je ne ſçay où dans la raiſon, & qui ne fait rire que l'eſprit. Quoy donc, reprit-elle, croyez-vous qu'on ſoit incapable des plaiſirs qui ne ſont que dans la raiſon ? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire, apprenez-moy vos Etoiles. Non, repliquay-je, il ne me ſera point reproché que dans un Bois, à dix heures du Soir, j'aye parlé de Philoſophie à la plus aimable perſonne que je

connoiſſe. Cherchez ailleurs vos Philoſophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temps ſur ce ton-là, il fallut ceder. Je luy fis du moins promettre pour mon honneur, qu'elle me garderoit le ſecret, & quand je fus hors d'eſtat de m'en pouvoir dédire, & que je voulus parler, je vis que je ne ſçavois par où commencer mon diſcours : car avec une perſonne comme elle, qui ne ſçavoit rien en matiere de Phiſique, il falloit prendre les choſes de bien loin, pour luy prouver que la Terre pouvoit eſtre une Planete, & les Planetes autant de Terres, & toutes les Etoiles autant de Soleils qui éclairoient des Mondes. J'en revenois toûjours à luy dire qu'il auroit

mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes perſonnes raiſonnables auroient fait en noſtre place. A la fin cependant, pour luy donner une idée generale de la Philoſophie, voicy par où je commençay.

Toute la Philoſophie, luy dis-je, n'eſt fondée que ſur deux choſes, ſur ce qu'on a l'eſprit curieux & les yeux mauvais : car ſi vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien ſi les Etoiles ſont des Soleils qui éclairent autant de Mondes, ou ſi elles n'en ſont pas ; & ſi d'un autre côté vous eſtiez moins curieuſe, vous ne vous ſoucieriez pas de le ſçavoir, ce qui reviendroit au meſme ; mais on veut ſçavoir plus qu'on ne voit, c'eſt-là la difficulté. Encore ſi ce

qu'on voit, on le voyoit bien, ce ſeroit toûjours autant de connu, mais on le voit tout autrement qu'il n'eſt. Ainſi les vrais Philoſophes paſſent leur vie à ne point croire ce qu'ils voyent, & à tâcher de deviner ce qu'ils ne voyent point, & cette condition n'eſt pas, ce me ſemble, trop à envier. Sur cela je me figure toûjours que la Nature eſt un grand Spectacle qui reſſemble à celuy de l'Opera. Du lieu où vous eſtes à l'Opera, vous ne voyez pas le Theatre tout-à-fait comme il eſt; on a diſpoſé les Décorations & les Machines pour faire de loin un effet agréable, & on cache à voſtre vûë ces rouës & ces contrepoids qui font tous les mouvemens. Auſſi ne vous embaraſſez-vous guere

de deviner comment tout cela jouë. Il n'y a peut-eſtre que quelque Machiniſte caché dans le Parterre, qui s'inquiete d'un Vol qui luy aura paru extraordinaire, & qui veut abſolument démeſler comment ce Vol a eſté executé. Vous voyez bien que ce Machiniſte-là eſt aſſez fait comme les Philoſophes. Mais ce qui à l'égard des Philoſophes augmente la difficulté, c'eſt que dans les Machines que la Nature preſente à nos yeux, les cordes ſont parfaitement bien cachées, & elles le ſont ſi bien, qu'on a eſté long-temps à deviner ce qui cauſoit les mouvemens de l'Univers ; car repreſentez-vous tous les Sages à l'Opera, ces Pithagores, ces Platons, ces Ariſtotes, & tous ces gens dont le nom

nom fait aujourd'huy tant de bruit à nos Oreilles. Suppoſons qu'ils voyoient le Vol de Phaëton que les Vents enlevent, qu'ils ne pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils ne ſçavoient point comment le derriere du Theatre eſtoit diſpoſé. L'un d'eux diſoit, *C'eſt une certaine Vertu ſecrete qui enleve Phaëton.* L'autre, *Phaëton eſt composé de certains nombres qui le font monter.* L'autre, *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du Theatre; il n'eſt point à ſon aiſe quand il n'y eſt pas.* L'autre, *Phaëton n'eſtoit pas fait pour voler, mais il aime mieux voler, que de laiſſer le haut du Theatre vuide;* & cent autres revêries, que je m'étonne qui n'ayent perdu de réputation toute l'Antiquité. A la fin Deſcartes, & quelques autres

Modernes ſont venus, qui ont dit : *Phaëton monte, parce qu'il eſt tiré par des cordes, & qu'un poids plus peſant que luy deſcend.* Ainſi on ne croit plus qu'un corps ſe remuë, s'il n'eſt tiré, ou plûtoſt pouſſé par un autre corps ; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il deſcende, ſi ce n'eſt par l'effet d'un contrepoids, ou d'un reſſort ; & qui verroit la Nature telle qu'elle eſt, ne verroit que le derriere du Theatre de l'Opera. A ce compte, dit la Marquiſe, la Philoſophie eſt devenuë bien méchanique ? Si méchanique, répondis-je, que je crains qu'on n'en ait bien-toſt honte. On veut que l'Univers ne ſoit en grand, que ce qu'une Montre eſt en petit, & que tout s'y conduiſe par des mouvemens re-

glez qui dépendent de l'arrangement des parties. Avoüez la verité. N'avez-vous point eu quelquefois une idée plus ſublime de l'Univers, & ne luy avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne meritoit ? J'ay vû des gens qui l'en eſtimoient moins, depuis qu'ils l'avoient connu. Et moy, repliqua-t-elle, je l'en eſtime beaucoup plus, depuis que je ſçay qu'il reſſemble à une Montre. Il eſt ſurprenant que l'ordre de la Nature, tout admirable qu'il eſt, ne roule que ſur des choſes ſi ſimples.

Je ne ſçay pas, luy répondis-je, qui vous a donné des idées ſi ſaines ; mais en verité, il n'eſt pas trop commun de les avoir. Aſſez de Gens ont toûjours dans la tête un faux Merveilleux en-

velopé d'une obſcurité qu'ils reſpectent. Ils n'admirent la nature, que parce qu'ils la croyent une eſpece de Magie où l'on n'entend rien, & il eſt ſeur qu'une choſe eſt deshonorée auprés d'eux, dés qu'elle peut eſtre conçûë. Mais, Madame, continuay-je, vous eſtes ſi bien diſpoſée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je croy que je n'ay qu'à tirer le rideau, & à vous montrer le Monde.

De la Terre où nous ſommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'eſt ce Ciel bleu, cette grande voûte où il ſemble que les Etoiles ſont attachées comme des cloux. On les appelle Fixes, parce qu'elles ne paroiſſent avoir que le mouvement de leur Ciel, qui les emporte avec

luy d'Orient en Occident. Entre la Terre & cette derniere voûte des Cieux, ſont ſuſpendus à differentes hauteurs, le Soleil, la Lune, & les cinq autres Aſtres qu'on appelle des Planetes, Mercure, Venus, Mars, Jupiter & Saturne. Ces Planetes n'eſtant point attachées à un meſme Ciel, & ayant des mouvemens inégaux, elles ſe regardent diverſement, & figurent diverſement enſemble, au lieu que les Etoiles Fixes ſont toûjours dans la meſme ſituation les unes à l'égard des autres. Le Chariot, par exemple, que vous voyez qui eſt formé de ces ſept Etoiles, a toûjours été fait comme il eſt, & le ſera encore long-temps; mais la Lune eſt tantoſt proche du Soleil, tantoſt elle en eſt éloignée, & il en

va de meſme des autres Planetes. Voilà comme les choſes parurent à ces anciens Bergers de Chaldée, dont le grand loiſir produiſit les premieres Obſervations qui ont eſté le fondement de l'Aſtronomie ; car l'Aſtronomie eſt née dans la Chaldée, comme la Geometrie nâquit, dit-on, en Egypte, où les Inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, furent cauſe que chacun voulut inventer des meſures exactes, pour reconnoiſtre ſon champ d'avec celuy de ſon voiſin. Ainſi l'Aſtronomie eſt fille de l'Oiſiveté, la Geometrie eſt fille de l'Intereſt, & s'il eſtoit queſtion de la Poëſie, nous trouverions apparemment qu'elle eſt fille de l'Amour.

Je ſuis bien-aiſe, dit la Mar-

quiſe, d'avoir appris cette genealogie des Sciences, & je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'Aſtronomie. La Geometrie, ſelon ce que vous me dites, demanderoit une ame plus intereſſée que je ne l'ay, & la Poëſie en demanderoit une plus tendre, mais j'ay autant de loiſir que l'Aſtronomie en peut demander. Heureuſement encore nous ſommes à la campagne, & nous y menons quaſi une vie paſtorale; tout cela convient à l'Aſtronomie. Ne vous y trompez pas, Madame, repris-je. Ce n'eſt pas la vraye vie paſtorale, que de parler des Planetes, & des Etoiles Fixes. Voyez ſi c'eſt à cela que les Gens de l'Aſtrée paſſent leur temps. Oh, répondit-elle, cette ſorte de Bergerie-

là eſt trop dangereuſe. J'aime mieux celle de ces Chaldéens dont vous me parliez. Recommencez un peu, s'il vous plaiſt, à me parler Chaldéen. Quand on eut reconnu cette diſpoſition des Cieux que vous m'avez dite, de quoy fut-il queſtion ? Il fut queſtion, repris-je, de deviner comment toutes les parties de l'Univers devoient eſtre arrangées, & c'eſt-là ce que les Sçavans appellent faire un Siſtême. Mais avant que je vous explique le premier des Siſtêmes, il faut que vous remarquiez, s'il vous plaiſt, que nous ſommes tous faits naturellement comme un certain Fou Athenien dont vous avez entendu parler, qui s'eſtoit mis dans la fantaiſie que tous les Vaiſſeaux qui abordoient au

Port

Port de Pirée, luy appartenoient. Noſtre folie à nous autres, eſt de croire auſſi que toute la Nature ſans exception eſt deſtinée à nos uſages ; & quand on demande à nos Philoſophes, à quoy ſert ce nombre prodigieux d'Etoiles Fixes, dont une partie ſuffiroit pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles ſervent à leur réjoüir la vûë. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il falloit que la Terre fuſt en repos au centre de l'Univers, tandis que tous les Corps Céleſtes qui étoient faits pour elle, prendroient la peine de tourner alentour pour l'éclairer. Ce fut donc au deſſus de la Terre qu'on plaça la Lune ; & au deſſus de la Lune, on plaça

Mercure, enſuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Audeſſus de tout cela eſtoit le Ciel des Etoiles Fixes. La Terre ſe trouvoit juſtement au milieu des Cercles que décrivent ces Planetes, & ils étoient d'autant plus grands, qu'ils étoient plus éloignez de la Terre, & par conſéquent les Planetes plus éloignées employoient plus de temps à faire leur cours, ce qui effectivement eſt vray. Mais je ne ſçay pas, interrompit la Marquiſe, pourquoy vous ſemblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'Univers; il me paroiſt aſſez net, & aſſez intelligible, & pour moy, je vous declare que je m'en contente. Je puis me vanter, repliquay-je, que je vous adoucis bien tout ce Siſtême. Si je vous le donois tel qu'il

a eſté conçû par Ptolomée ſon Auteur, ou par ceux qui y ont travaillé aprés luy, il vous jetteroit dans une épouvante horrible. Comme les mouvemens des Planetes ne ſont pas ſi reguliers qu'elles n'aillent tantoſt plus vîte, tantoſt plus lentement, tantoſt en un ſens, tantoſt en un autre, & qu'elles ne ſoient quelquefois plus éloignées de la Terre, quelquefois plus proches ; les Anciens avoient imaginé je ne ſçay combien de Cercles differemment entrelaſſez les uns dans les autres, par leſquels ils ſauvoient toutes ces bizarreries. L'embarras de tous ces Cercles eſtoit ſi grand, que dans un tems où l'on ne connoiſſoit encore rien de meilleur, un Roy de Caſtille, grand Mathematicien,

mais apparemment peu dévot, diſoit que ſi Dieu l'euſt appellé à ſon Conſeil quand il fit le Monde, il luy euſt donné de bons avis. La penſée eſt trop libertine, mais cela meſme eſt aſſez plaiſant, que ce Siſtême fuſt alors une occaſion de peché, parce qu'il eſtoit trop confus. Les bons avis que ce Roy vouloit donner, regardoient ſans doute la ſuppreſſion de tous ces Cercles dont on avoit embaraſſé les mouvemens celeſtes. Apparemment ils regardoient auſſi une autre ſuppreſſion de deux ou trois Cieux ſuperflus qu'on avoit mis au delà des Etoiles Fixes. Ces Philoſophes, pour expliquer une ſorte de mouvement dans les Corps Celeſtes, faiſoient au delà du dernier Ciel que nous voyons,

un Ciel de criſtal, qui imprimoit ce mouvement aux Cieux inferieurs. Avoient-ils nouvelle d'un autre mouvement ? C'eſtoit auſſi-toſt un autre Ciel de criſtal. Enfin les Cieux de criſtal ne leur couſtoient rien. Et pourquoy ne les faiſoit-on que de criſtal, dit la Marquiſe ? N'euſſent-ils pas eſté bons de quelque autre matiere ? Non, répondis-je, il faloit que la lumiere paſſaſt au travers ; & d'ailleurs, il faloit qu'ils fuſſent ſolides. Il le faloit abſolument, car Ariſtote avoit trouvé que la ſolidité eſtoit une choſe attachée à la nobleſſe de leur nature, & puis qu'il l'avoit dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais on a vû des Cometes qui eſtant plus élevées qu'on ne croyoit autrefois,

briſeroient tout le criſtal des Cieux par où elles paſſent, & caſſeroient tout l'Univers ; & il a falu ſe reſoudre à faire les Cieux d'une matiere fluide, telle que l'air. Enfin il eſt hors de doute par les Obſervations de ces derniers Siecles, que Venus & Mercure tournent autour du Soleil, & non autour de la Terre, & l'ancien Siſtême eſt abſolument inſoûtenable par cet endroit. Je vais donc vous en propoſer un qui ſatisfait à tout, & qui diſpenſeroit le Roy de Caſtille de donner des avis, car il eſt d'une ſimplicité charmante, & qui ſeule le feroit préferer. Il ſembleroit, interrompit la Marquiſe, que voſtre Philoſophie eſt une eſpece d'enchere, où ceux qui offrent de faire les choſes à

moins de frais, l'emportent ſur les autres. Il eſt vray, repris-je, & ce n'eſt que par-là qu'on peut attraper le Plan ſur lequel la Nature a fait ſon Ouvrage. Elle eſt d'une épargne extraordinaire ; tout ce qu'elle pourra faire d'une maniere qui luy coûtera un peu moins, quand ce moins ne ſeroit preſque rien, ſoyez ſeure qu'elle ne le fera que de cette maniere-là. Cette épargne neanmoins s'accorde avec une magnificence ſurprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'eſt que la magnificence eſt dans le deſſein, & l'épargne dans l'execution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand deſſein que l'on execute à peu de frais. Nous autres nous ſommes ſujets à renverſer ſouvent tout cela dans nos

idées. Nous mettons l'épargne dans le deſſein qu'a eu la Nature, & la magnificence dans l'execution. Nous luy donnons un petit deſſein, qu'elle execute avec dix fois plus de dépenſe qu'il ne faudroit ; cela eſt tout-à-fait ridicule. Je ſeray bien-aiſe, dit-elle, que le Siſtême dont vous m'allez parler, imite de fort prés la Nature, car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me direz. Il n'y a plus icy d'embaras inutiles, repris-je. Figurez-vous un Allemand nommé Copernic, qui fait main-baſſe ſur tous ces Cercles differens, & ſur tous ces Cieux ſolides qui avoient eſté imaginez par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met

les autres en pieces. Saiſi d'une noble fureur d'Aſtronome, il prend la Terre, & l'envoye bien loin du centre de l'Univers, où elle s'eſtoit placée, & dans ce centre, il y met le Soleil, à qui cet honneur étoit bien mieux dû. Les Planetes ne tournent plus autour de la Terre, & ne l'enferment plus au milieu du Cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'eſt en quelque ſorte par hazard, & parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne preſentement autour du Soleil ; la Terre y tourne elle-meſme, & pour la punir du long repos qu'elle s'étoit attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens qu'elle donnoit aux Planetes & aux Cieux. Enfin de

tout cet équipage celeſte dont cette petite Terre ſe faiſoit accompagner & environner, il ne luy eſt demeuré que la Lune qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la Marquiſe, il vient de vous prendre un enthouſiaſme qui vous a fait expliquer les choſes ſi pompeuſement, que je ne croy pas les avoir entenduës. Le Soleil eſt au centre de l'Univers, & là il eſt immobile ; aprés luy qu'eſt-ce qui ſuit ? C'eſt Mercure, répondis-je, il tourne autour du Soleil, en ſorte que le Soleil eſt le centre du Cercle que Mercure décrit. Au deſſus de Mercure eſt Venus, qui tourne de meſme autour du Soleil. Enſuite vient la Terre, qui eſtant plus élevée que Mercure & Venus, décrit autour du

Soleil un plus grand Cercle que ces Planetes. Enfin ſuivent Mars, Jupiter, Saturne, ſelon l'ordre où je vous les nomme, & vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du Soleil le plus grand Cercle de tous; auſſi employe-t-il plus de temps qu'aucune autre Planete à faire ſa revolution. Et la Lune? vous l'oubliez, iuterrompit-elle. Je la retrouveray bien, repris-je. La Lune tourne autour de la Terre, & ne l'abandonne point; mais comme la Terre avance toûjours dans le Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la ſuit en tournant toûjours autour d'elle, & ſi elle tourne autour du Soleil, ce n'eſt que pour ne point quitter la Terre.

Je vous entens, répondit-elle,

& j'aime la Lune, de nous eſtre reſtée, lorſque toutes les autres Planetes nous abandonnoient. Avoüez que ſi voſtre Allemand euſt pû nous la faire perdre, il l'auroit fait volontiers, car je vois dans tout ſon procedé qu'il eſtoit bien mal intentionné pour la Terre. Je luy ſçay bon gré, repliquay-je, d'avoir rabatu la vanité des hommes, qui s'étoient mis à la plus belle place de l'Univers, & j'ay du plaiſir à voir preſentement la Terre dans la foule des Planetes. Bon, répondit-elle, croyez-vous que la vanité des hommes s'étende juſqu'à l'Aſtronomie ? Croyez-vous m'avoir humiliée pour m'avoir appris que la Terre tourne autour du Soleil ? Je vous jure que je ne m'en eſtime pas moins. Mon

Dieu, Madame, repris-je, je ſçay bien qu'on ſera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'Univers, que de celuy qu'on croit devoir tenir dans une chambre, & que la préſéance de deux Planetes ne ſera jamais une ſi grande affaire, que celle de deux Ambaſſadeurs. Cependant la meſme inclination qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une Ceremonie, fait qu'un Philoſophe dans un Siſtême ſe met au centre du Monde, s'il peut. Il eſt bien-aiſe que tout ſoit fait pour luy; il ſuppoſe, peut-eſtre ſans s'en appercevoir, ce principe qui le flatte, & ſon cœur ne laiſſe pas de s'intereſſer à une affaire de pure ſpeculation. Franchement, repliqua-t-elle,

c'eſt-là une calomnie que vous avez inventée contre le Genre humain. On n'auroit donc jamais dû recevoir le Siſtéme de Copernic, puiſqu'il eſt ſi humiliant. Auſſi, repris-je, Copernic luy-meſme ſe défioit-il fort du ſuccés de ſon opinion. Il fut tres-long-temps à ne la vouloir pas publier. Enfin il s'y réſolut à la priere de Gens tres-conſiderables ; mais auſſi le jour qu'on luy apporta le premier Exemplaire imprimé de ſon Livre, ſçavez-vous ce qu'il fit ? Il mourut. Il ne voulut point eſſuyer toutes les contradictions qu'il prévoyoit, & ſe tira habilement d'affaire. Ecoutez, dit la Marquiſe, il faut rendre juſtice à tout le monde. Il eſt ſeur qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on

tourne autour du Soleil, car enfin on ne change point de place, & on ſe retrouve toûjours le matin où l'on s'eſtoit couché le ſoir. Je voy, ce me ſemble, à voſtre air, que vous m'allez dire, que comme la Terre toute entiere marche ... Aſſurément, interrompis-je, c'eſt la meſme choſe que ſi vous vous endormiez dans un Bateau qui allaſt ſur la Riviere, vous vous retrouveriez à voſtre réveil dans la meſme place & dans la meſme ſituation à l'égard de toutes les parties du Bateau. Oüy, mais, repliqua-t-elle, voicy une difference, je trouverois à mon réveil le rivage changé, & cela me feroit bien voir que mon Bateau auroit changé de place. Mais il n'en va pas de

meſme de la Terre, j'y retrouve toutes choſes comme je les avois laiſſées. Non pas, Madame, répondis-je, non pas, le rivage eſt changé auſſi. Vous ſçavez qu'au delà de tous les Cercles des Planetes ſont les Etoiles fixes, voilà noſtre rivage. Je ſuis ſur la Terre, & la Terre décrit un grand Cercle autour du Soleil. Je regarde au centre de ce Cercle, j'y voy le Soleil. S'il n'effaçoit point les Etoiles, en pouſſant ma vûë en ligne droite au delà du Soleil, je le verrois neceſſairement répondre à quelques Etoiles fixes, mais je vois aiſément pendant la nuit à quelles Etoiles il a répondu le jour, & c'eſt exactement la meſme choſe. Si la Terre ne changeoit point de place ſur le

Cercle

Cercle où elle eſt, je verrois toûjours le Soleil répondre aux meſmes Etoiles fixes, mais dés qu'elle change de place, il faut que je le voye répondre à d'autres. C'eſt-là le rivage qui change tous les jours, & comme la Terre fait ſon Cercle en un an autour du Soleil, je voy le Soleil en l'eſpace d'une année répondre ſucceſſivement à diverſes Etoiles fixes qui compoſent un Cercle. Ce Cercle s'appelle le Zodiaque. Voulez-vous que je vous faſſe icy une figure ſur le ſable ? Non, répondit-elle, je m'en paſſeray bien, & puis cela donneroit à mon Parc un air ſçavant que je ne veux pas qu'il ait. N'ay-je pas oüy dire qu'un Philoſophe qui fut jetté par un naufrage dans une Iſle qu'il ne

connoiſſoit point, s'écria à ceux qui le ſuivoient, en voyant de certaines figures, des lignes, & des Cercles tracez ſur le bord de la Mer: *Courage, Compagnons, l'Iſle eſt habitée, voicy des pas d'hommes?* Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-là, & qu'il ne faut pas qu'on en voye icy.

Il vaut mieux en effet, répondis-je, qu'on n'y voye que des pas d'Amans, c'eſt-à-dire, voſtre nom & vos chiffres gravez ſur l'écorce des arbres par la main de vos Adorateurs. Laiſſons-là, je vous prie, les Adorateurs, reprit-elle, & parlons du Soleil. J'entens bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le Cercle que nous décrivons nous-meſmes; mais ce

tour ne s'acheve qu'en un an, & celuy que le Soleil fait tous les jours ſur noſtre teſte, comment ſe fait-il ? Avez-vous remarqué, luy répondis-je, qu'une boule qui rouleroit ſur cette allée, auroit deux mouvemens ? elle iroit vers le bout de l'allée, & en meſme temps elle tourneroit pluſieurs fois ſur elle-meſme, en ſorte que la partie de cette boule qui eſt en haut deſcendroit en bas, & que celle d'embas monteroit en haut. La Terre fait la meſme choſe. Dans le temps qu'elle avance ſur le Cercle qu'elle décrit en un an autour du Soleil, elle tourne ſur elle-meſme en vingt-quatre heures. Ainſi en vingt-quatre heures chaque partie de la Terre perd le Soleil, & le recouvre, & à

meſure qu'en tournant on va vers le côté où eſt le Soleil, il ſemble qu'il s'éleve, & quand on commence à s'en éloigner en continuant le tour, il ſemble qu'il s'abaiſſe. Cela eſt aſſez plaiſant, dit-elle, la Terre prend tout ſur ſoy, & le Soleil ne fait rien. Et quand la Lune & les autres Planetes & les Etoiles fixes paroiſſent faire un tour ſur noſtre teſte en vingt-quatre heures; c'eſt donc auſſi une imagination? Imagination pure, repris-je, qui vient de la meſme cauſe. Les Planetes font ſeulement leurs Cercles autour du Soleil en des temps inégaux ſelon leurs diſtances inégales, & celle que nous voyons aujourd'huy répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce

Cercle d'Etoiles fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé ſur ſon Cercle, que parce que nous avons avancé ſur le nôtre. Nous marchons, & les autres Planetes marchent auſſi, mais plus ou moins viſte que nous; cela nous met dans differens points de vûë à leur égard, & nous fait paroiſtre dans leur cours des bizarreries dont il n'eſt pas neceſſaire que je vous parle. Il ſuffit que vous ſçachiez que ce qu'il y a d'irregulier dans les Planetes ne vient que de la diverſe maniere dont nôtre mouvement nous les fait rencontrer, & qu'au fond elles ſont toutes trés-reglées. Je conſens qu'elles le ſoient, dit la Marquiſe, mais je vou-

drois bien que leur regularité coûtaſt moins à la Terre, on ne l'a guere ménagée, & pour une groſſe maſſe auſſi peſante qu'elle eſt, on luy demande bien de l'agilité. Mais, luy répondis-je, aimeriez-vous mieux que le Soleil, & tous les autres Aſtres qui ſont de trés-grands Corps, fiſſent en vingt-quatre heures autour de la Terre un tour immenſe, que les Etoiles fixes qui ſeroient dans le plus grand Cercle, parcouruſſent en un jour plus de vingt-ſept mille ſix cens ſoixante fois deux cens millions de lieües? Car il faut que tout cela arrive, ſi la Terre ne tourne pas ſur elle-meſme en vingt-quatre heures. En verité, il eſt bien plus raiſonnable qu'elle faſſe ce tour, qui n'eſt tout au plus que de

neuf mille lieuës. Vous voyez bien que neuf mille lieuës en comparaiſon de l'horrible nombre que je viens de vous dire ne ſont qu'une bagatelle.

Oh ! repliqua la Marquiſe, le Soleil & les Aſtres ſont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien ; mais la Terre ne paroiſt guere portative. Et croiriez-vous, répris-je, ſi vous n'en aviez l'experience, que ce fuſt quelque choſe de bien portatif, qu'un gros Navire monté de cent cinquante pieces de Canon, chargé de plus de trois mille hommes, & d'une tres-grande quantité de Marchandiſes ? Cependant il ne faut qu'un petit ſoufle de vent pour le faire aller ſur l'eau, parce que l'eau eſt liquide, & que ſe laiſſant di-

viſer avec facilité, elle reſiſte peu au mouvement du Navire ; ou s'il eſt au milieu d'une Riviere, il ſuivra ſans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainſi la Terre, toute maſſive qu'elle eſt, eſt aiſément portée au milieu de la matiere celeſte, qui eſt infiniment plus fluide que l'eau, & qui remplit tout ce grand eſpace où nagent les Planetes. Et où faudroit-il que la Terre fuſt cramponnée pour réſiſter au mouvement de cette matiere celeſte, & ne s'y pas laiſſer emporter ? C'eſt comme ſi une petite boule de bois pouvoit ne pas ſuivre le courant d'une Riviere.

Mais, repliqua-t-elle encore, comment

comment la Terre avec tout ſon poids ſe ſoûtient-elle ſur voſtre matiere celeſte, qui doit eſtre bien legere, puis qu'elle eſt ſi fluide? Ce n'eſt pas à dire, répondis-je, que ce qui eſt fluide, en ſoit plus leger. Que dites-vous de nôtre gros Vaiſſeau, qui avec tout ſon poids eſt plus leger que l'eau, puis qu'il y ſurnage? Je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colere, tant que vous aurez le gros Vaiſſeau. Mais m'aſſurez-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre ſur une piroüette auſſi legere que vous me faites la Terre? Et bien, luy répondis-je, faiſons porter la Terre par quatre Elephans, comme font les Indiens. Voicy bien un autre Syſtéme, s'écria-t-elle. Du moins j'aime

ces Gens-là d'avoir pourvû à leur ſeureté, & fait de bons fondemens, au lieu que nous autres Coperniciens, nous ſommes aſſez inconſiderez pour vouloir bien nager à l'avanture dans cette matiere céleſte. Je gage que ſi les Indiens ſçavoient que la Terre fuſt le moins du monde en péril de ſe mouvoir, ils doubleroient les Elephans.

Cela le meriteroit bien, repris-je en riant de ſa penſée, il ne faut point s'épargner les Elephans pour dormir en aſſurance, & ſi vous en avez beſoin pour cette nuit, nous en mettrons dans nôtre Syſtême autant qu'il vous plaira, enſuite nous les retrancherons peu à peu, à meſure que vous vous raſſurerez. Serieuſement, reprit-elle, je ne

croy pas dés à preſent qu'ils me ſoient fort neceſſaires, & je me ſens aſſez de courage pour oſer tourner. Vous irez encore plus loin, repliquay je, vous tournerez avec plaiſir, & vous vous ferez ſur ce Siſtême des idées réjoüiſſantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je ſuis ſuſpendu en l'air, & que j'y demeure ſans mouvement pendant que la Terre tourne ſous moy en vingt-quatre heures. Je voy paſſer ſous mes yeux tous ces viſages differens, les uns blancs, les autres noirs, les autres bazanez, les autres olivâtres. D'abord ce ſont des Chapeaux, & puis des Turbans, & puis des Teſtes cheveluës, & puis des Teſtes raſes; tantoſt des Villes clochers, tantoſt des Villes à

longues aiguilles qui ont des Croissans, tantost des Villes à Tours de Porcelaine, tantost de grands Pays qui n'ont que des Cabanes : icy de vastes Mers ; là des Deserts épouventables ; enfin toute cette varieté infinie qui est sur la surface de la Terre.

En verité, dit-elle, tout cela meriteroit bien que l'on donnast vingt-quatre heures de son temps à le voir. Ainsi donc dans le mesme lieu où nous sommes à present, je ne dis pas dans ce Parc, mais dans ce mesme lieu à le prendre dans l'air, il y passe continuellement d'autres Peuples qui prennent nôtre place ; & au bout de vingt-quatre heures nous y revenons.

Copernic, luy répondis-je, ne le comprendroit pas mieux

D'abord il paſſera par icy des Anglois qui raiſonneront peut-eſtre de quelque deſſein de Politique avec moins de gayeté que nous ne raiſonnons de nôtre Philoſophie ; enſuite viendra une grande Mer, & il ſe pourra trouver en ce lieu-là quelque Vaiſſeau qui n'y ſera pas ſi à ſon aiſe que nous. Aprés cela paroiſtront des Iroquois, qui mangeront tout vif quelque priſonnier de guerre, qui fera ſemblant de ne s'en pas ſoucier ; des Femmes de la Terre de Jeſſo, qui n'employeront tout leur temps qu'à préparer le Repas de leurs Maris, & à ſe peindre de bleu les lévres & les ſourcils, pour plaire aux plus vilains hommes du monde ; des Tartares qui iront fort dévotement en Pele-

rinage vers ce Grand Prêtre qui ne ſort jamais d'un lieu obſcur où il n'eſt éclairé que par des Lampes à la lumiere deſquelles on l'adore ; de belles Circaſſiennes qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu, hormis ce qu'elles croyent qui appartient eſſentiellement à leurs Maris ; de petits Tartares qui iront voler des Femmes pour les Turcs & pour les Perſans ; enfin nous, qui debiterons peut-eſtre encore des rêveries.

Il eſt aſſez plaiſant, dit la Marquiſe, d'imaginer ce que vous venez de me dire ; mais ſi je voyois tout cela d'enhaut, je voudrois avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la Terre, ſelon que les objets

me plairoient plus ou moins, & je vous assure que je ferois passer bien viste ceux qui s'embarassent de politique, ou qui mangent leurs ennemis ; mais il y en a d'autres pour qui j'aurois de la curiosité. J'en aurois pour ces belles Circassiennes, par exemple, qui ont un usage si particulier. Mais il me vient une difficulté serieuse. Si la Terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, & nous respirons toûjours celuy d'un autre Pays. Nullement, Madame, répondis-je, l'air qui environne la Terre ne s'étend que jusqu'à une certaine hauteur, peut-être jusqu'à vingt lieues ; il nous suit, & tourne avec vous. Vous avez vû quelquefois l'ouvrage d'un Ver à Soye, ou ces Co-

ques, que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y empriſonner. Elles ſont d'une ſoye fort ſerrée, mais elles ſont couvertes d'un certain duvet fort leger & fort lâche. C'eſt ainſi que la Terre, qui eſt aſſez ſolide, eſt couverte depuis ſa ſurface juſqu'à vingt lieuës de hauteur tout au plus, d'une eſpece de duvet, qui eſt l'air, & toute la Coque de Ver à Soye tourne en méme temps. Au delà de l'air eſt la matiere celeſte, incomparablement plus pure, plus ſubtile, & meſme plus agitée qu'il n'eſt.

Vous me preſentez la Terre ſous des idées bien mépriſables, dit la Marquiſe. C'eſt pourtant ſur cette Coque de Ver à Soye qu'il ſe fait de ſi grands Tra-

vaux, de ſi grandes Guerres, & qu'il regne de tous côtez une ſi grande agitation. Oüy, répondis-je, & pendant ce temps-là la Nature, qui n'entre point en connoiſſance de tous ces petits mouvemens particuliers, nous emporte tous enſemble d'un mouvement general, & ſe jouë de la petite boule.

Il me ſemble, reprit elle, qu'il eſt ridicule d'eſtre ſur quelque choſe qui tourne, & de ſe tourmenter tant; mais le malheur eſt qu'on n'eſt pas aſſuré qu'on tourne; car enfin, à ne vous rien celer, toutes les précautions que vous prenez pour empeſcher qu'on ne s'apperçoive du mouvement de la Terre me ſont ſuſpectes. Eſt-il poſſible qu'il ne laiſſera pas quelque petite mar-

que ſenſible à laquelle on le reconnoiſſe ?

Les mouvemens les plus naturels, répondis-je, & les plus ordinaires, ſont ceux qui ſe font le moins ſentir, cela eſt vray juſques dans la morale. Le mouvement de l'amour propre nous eſt ſi naturel, que le plus ſouvent nous ne le ſentons pas, & que nous croyons agir par d'autres principes. Ah ! vous moraliſez, dit-elle, quand il eſt queſtion de Phyſique, cela s'appelle baailler. Retirons-nous, auſſi bien en voila aſſez pour la premiere fois. Demain nous reviendrons icy, vous avec vos Siſtêmes, & moy avec mon ignorance.

En retournant au Chaſteau, je luy dis pour épuiſer la ma-

tiere des Siſtêmes, qu'il y en avoit un troiſiéme inventé par Ticho-Brahé, qui voulant abſolument que la Terre fuſt immobile, la plaçoit au centre du Monde, & faiſoit tourner autour d'elle le Soleil, autour duquel tournoient toutes les autres Planetes, parce que depuis les nouvelles Découvertes, il n'y avoit pas moyen de faire tourner les Planetes autour de la Terre. Mais la Marquiſe qui a le diſcernement vif & prompt, jugea qu'il y avoit trop d'affectation à exempter la Terre de tourner autour du Soleil, puis qu'on n'en pouvoit pas exempter tant d'autres grands Corps; que le Soleil n'eſtoit plus ſi propre à tourner autour de la Terre, depuis que toutes les Pla-

netes tournoient autour de luy : que ce Siſtême ne pouvoit eſtre propre tout au plus qu'à ſoûtenir l'immobilité de la Terre, quand on avoit bien envie de la ſoûtenir, & nullement à la perſuader ; & enfin il fut réſolu que nous nous en tiendrions à celuy de Copernic, qui eſt plus uniforme & plus riant, & n'a aucun mélange de préjugé. En effet la ſimplicité dont il eſt perſuade, & ſa hardieſſe fait plaiſir.

SECOND SOIR.

Que la Lune eſt une Terre habitée.

LE lendemain au matin dés que l'on put entrer dans l'Appartement de la Marquiſe, j'envoyay ſçavoir de ſes nouvelles, & luy demander ſi elle avoit pû dormir en tournant. Elle me fit répondre qu'elle eſtoit déja toute accoûtumée à cette allure de la Terre, & qu'elle avoit paſſé la nuit auſſi tranquillement qu'auroit pû faire Copernic luy-meſme. Quelque temps aprés il vint chez elle du monde qui y demeura juſqu'au ſoir, ſelon l'ennuyeuſe coûtume de la Campa-

gne. Encore leur fut-on bien obligé, car la Campagne leur donnoit auſſi le droit de pouſſer leur viſite juſqu'au lendemain, s'ils euſſent voulu, & ils eurent l'honneſteté de ne le pas faire. Ainſi la Marquiſe & moy nous nous retrouvâmes libres le ſoir. Nous allâmes encore dans le Parc, & la Converſation ne manqua pas de tourner auſſi toſt ſur nos Siſtêmes. Elles les avoit ſi bien conçus, qu'elle dédaigna d'en parler une ſeconde fois, & elle voulut que je la menaſſe à quelque choſe de nouveau. Et bien donc, luy dis-je, puiſque le Soleil, qui eſt preſentement immobile, a ceſſé d'eſtre Planete, & que la Terre qui ſe meut autour de luy, a commencé d'en eſtre une, vous ne ſerez pas ſi

ſurpriſe d'entendre dire que la Lune eſt une Terre comme celle-cy, & qu'apparemment elle eſt habitée. Je n'ay pourtant jamais oüy parler de la Lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie & d'une viſion. C'en eſt peut-eſtre une auſſi, répondis-je. Je ne prens party dans ces choſes-là que comme on en prend dans les Guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toûjours des intelligences dans le party oppoſé, & qu'on a des ménagemens avec ſes Ennemis meſme. Pour moy, quoy que je croye la Lune habitée, je ne laiſſe pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croyent pas, & je me tiens toûjours en eſtat de me pouvoir ranger à leur opinion

avec honneur, ſi elle avoit le deſſus; mais en attendant qu'ils ayent ſur nous quelque avantage conſiderable, voicy ce qui m'a fait pancher du coſté des Habitans de la Lune.

Suppoſons qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris & Saint Denys, & qu'un Bourgeois de Paris qui ne ſera jamais ſorty de ſa Ville, ſoit ſur les Tours de Noſtre-Dame, & voye Saint Denis de loin; on luy demandera s'il croit que Saint Denys ſoit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non; car, dira-t-il, je voy bien les Habitans de Paris, mais ceux de Saint Denys, je ne les voy point, & on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui luy repreſentera qu'à la verité quand on eſt

eſt ſur les Tours de Noſtre-Dame, on ne voit pas les Habitans de Saint Denys, mais que l'éloignement en eſt cauſe ; que tout ce qu'on peut voir de Saint Denys reſſemble fort à Paris ; que Saint Denys a des Clochers, des Maiſons, des Murailles, & qu'il pourroit bien encore reſſembler à Paris en ce qui eſt d'être habité. Tout cela ne gagnera rien ſur mon Bourgeois, il s'obſtinera toûjours à ſoûtenir que Saint Denys n'eſt point habité, puiſqu'il n'y voit perſonne. Noſtre Saint Denys c'eſt la Lune, & chacun de nous eſt ce Bourgeois de Paris, qui n'eſt jamais ſorty de ſa Ville.

Ah ! interrompit la Marquiſe, vous nous faites tort, nous ne ſommes point ſi ſots que voſtre

Bourgeois. Puis qu'il voit que Saint Denys eſt tout fait comme Paris, il faut qu'il ait perdu la raiſon pour ne le pas croire habité ; mais la Lune n'eſt point du tout faite comme la Terre. Prenez garde, Madame, repris-je, car s'il faut que la Lune reſſemble en tout à la Terre, vous voilà dans l'obligation de croire la Lune habitée. J'avouë, répondit-elle, qu'il n'y aura pas moyen de s'en diſpenſer, & je vous voy un air de confiance qui me fait déja peur. Les deux mouvemens de la Terre dont je ne me fuſſe jamais doutée, me rendent timide ſur tout le reſte ; mais pourtant ſeroit-il bien poſſible que la Terre fuſt lumineuſe comme la Lune ? car il faut cela pour leur reſſemblance. Helas !

Madame, repliquay-je, eſtre lumineux n'eſt pas ſi grand'choſe que vous penſez. Il n'y a que le Soleil en qui cela ſoit une qualité conſiderable. Il eſt lumineux par luy-meſme, & en vertu d'une nature particuliere qu'il a, mais les Planetes n'éclairent que parce qu'elles ſont éclairées de luy. Il envoye ſa lumiere à la Lune, elle nous la renvoye, & il faut que la Terre renvoye auſſi à la Lune la lumiere du Soleil; il n'y a pas plus loin de la Terre à la Lune, que de la Lune à la Terre.

Mais, dit la Marquiſe, la Terre eſt-elle auſſi propre que la Lune à renvoyer la lumiere du Soleil? Je vous voy toûjours pour la Lune, repris-je, un reſte d'eſtime dont vous ne ſçau-

riez vous défaire. La lumiere eſt compoſée de petites balles qui bondiſſent ſur ce qui eſt ſolide, & retournent d'un autre coſté, au lieu qu'elles paſſent au travers de ce qui leur preſente des ouvertures en ligne droite, comme l'air ou le verre. Ainſi ce qui fait que la Lune nous éclaire, c'eſt qu'elle eſt un corps dur & ſolide, qui nous renvoye ces petites balles. Or je croy que vous ne conteſterez pas à la Terre cette meſme dureté & cette meſme ſolidité. Admirez donc ce que c'eſt que d'eſtre poſté avantageuſement. Parce que la Lune eſt éloignée de nous, nous ne la voyons que comme un Corps lumineux, & nous ignorons que ce ſoit une groſſe maſſe ſemblable à la Terre. Au contraire,

parce que la Terre a le malheur que nous la voyons de trop prés, elle ne nous paroiſt qu'une groſſe maſſe, propre ſeulement à fournir de la paſture aux Animaux, & nous ne nous apperce-vons pas qu'elle eſt lumineuſe, faute de nous pouvoir mettre à quelque diſtance d'elle. Il en iroit donc de la meſme maniere, dit la Marquiſe, que lors que nous ſommes frappez de l'éclat des Conditions élevées au deſſus des noſtres, & que nous ne voyons pas qu'au fond elles ſe reſſemblent toutes extrêmement.

C'eſt la meſme choſe, répondis-je. Nous voulons juger de tout, & nous ſommes toûjours dans un mauvais point de vûë. Nous voulons juger de nous,

nous en ſommes trop près ; nous voulons juger des autres, nous en ſommes trop loin. Qui ſeroit entre la Lune & la Terre ce ſeroit la vraye place pour les bien voir. Il faudroit eſtre ſimplement Spectateur du Monde, & non pas Habitant. Je ne me conſoleray jamais, dit-elle, de l'injuſtice que nous faiſons à la Terre, & de la préoccupation trop favorable où nous ſommes pour la Lune, ſi vous ne m'aſſurez que les Gens de la Lune ne connoiſſent pas mieux leurs avantages que nous les noſtres ; & qu'ils prennent noſtre Terre pour un Aſtre, ſans ſçavoir que leur habitation en eſt un auſſi. Pour cela, repris-je, je vous le garantis. Nous leur paroiſſons faire aſſez regulierement

nos fonctions d'Aſtre. Il eſt vray qu'ils ne nous voyent pas décrire un Cercle autour d'eux ; mais il n'importe, voicy ce que c'eſt. La moitié de la Lune qui ſe trouva tournée vers nous au commencement du monde, y a toûjours eſté tournée depuis ; elle ne nous preſente jamais que ces yeux, cette bouche, & le reſte de ce viſage que noſtre imagination luy compoſe ſur le fondement des taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié oppoſée ſe preſentoit à nous, d'autres taches differemment arrangées nous feroient ſans doute imaginer quelque autre figure. Ce n'eſt pas que la Lune ne tourne ſur elle-meſme, elle y tourne en autant de temps qu'autour de

la Terre, c'eſt-à-dire en un
mois ; mais lors qu'elle fait une
partie de ce tour ſur elle-meſ
me, & qu'il devroit ſe cacher à
nous, une jouë, par exemple
de ce prétendu viſage, & pa-
roiſtre quelque autre choſe
elle fait juſtement une ſembla-
ble partie de ſon Cercle autou
de la Terre, & ſe mettant dan
un nouveau point de vûë, ell
nous montre encore cette meſ
me jouë. Ainſi la Lune, qui à
l'égard du Soleil & des autre
Aſtres, tourne ſur elle-meſme
n'y tourne point à noſtre égard
Ils luy paroiſſent tous ſe leve
& ſe coucher en l'eſpace d
quinze jours, mais pour noſtr
Terre, elle la voit toûjours ſuſ
penduë au meſme endroit d
Ciel. Cette immobilité appa-
rent

rente ne convient guere à un Corps qui doit paſſer pour un Aſtre, mais auſſi elle n'eſt pas parfaite. La Lune a un certain balancement qui fait qu'un petit coin du viſage ſe cache quelquefois, & qu'un petit coin de la moitié oppoſée ſe montre. Or elle ne manque pas, ſur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, & de s'imaginer que nous avons dans le Ciel comme un mouvement de Pendule qui va & vient.

Toutes ces Planetes, dit la Marquiſe, ſont faites comme nous, qui rejettons toûjours ſur les autres ce qui eſt en nous-meſmes. La Terre dit, *Ce n'eſt pas moy qui tourne, c'eſt le Soleil.* La Lune dit, *Ce n'eſt pas moy qui tremble, c'eſt la terre.* Il y a bien

de l'erreur par tout. Je ne vous conſeille pas d'entreprendre d'y rien réformer, répondis-je ; il vaut mieux que vous acheviez de vous convaincre de l'entiere reſſemblance de la Terre & de la Lune. Repreſentez-vous ces deux grandes Boules ſuſpenduës dans les Cieux. Vous ſçavez que le Soleil éclaire toûjours une moitié des Corps qui ſont ronds, & que l'autre moitié eſt dans l'ombre. Il y a donc toûjours une moitié, tant de la Terre que de la Lune, qui eſt éclairée du Soleil, c'eſt-à-dire, qui a le jour, & une autre moitié qui eſt dans la nuit. Remarquez d'ailleurs, que comme une Balle a moins de force & de vîteſſe aprés qu'elle a été donner contre une muraille qui l'a ren-

voyée d'un autre coſté, de meſme la lumiere s'affoiblit lors qu'elle a eſté réfléchie par quelque Corps. Cette lumiere blanchâtre qui nous vient de la Lune, eſt la lumiere meſme du Soleil, mais elle ne peut venir de la Lune à nous que par une réfléxion. Elle a donc beaucoup perdu de la force & de la vivacité qu'elle avoit lorſqu'elle étoit receuë directement ſur la Lune, & cette lumiere éclatante que nous recevons du Soleil, & que la Terre réfléchit ſur la Lune, ne doit plus eſtre qu'une lumiere blanchâtre quand elle y eſt arrivée. Ainſi ce qui nous paroiſt lumineux dans la Lune, & qui nous éclaire pendant nos nuits, ce ſont des parties de la Lune qui ont le jour;

& les parties de la Terre qui ont
le jour lorſqu'elles ſont tournées
vers les parties de la Lune qui ont
la nuit, les éclairent auſſi. Tout
dépend de la maniere dont la
Lune & la Terre ſe regardent.
Dans les premiers jours du moi
que l'on ne voit pas la Lune
c'eſt qu'elle eſt entre le Soleil
& nous, & qu'elle marche de jour
avec le Soleil. Il faut neceſſ
ſairement que toute ſa moitié
qui a le jour, ſoit tournée ver
le Soleil, & que toute ſa moitié
qui a la nuit, ſoit tournée ver
nous. Nous n'avons garde d
voir cette moitié qui n'a aucun
lumiere pour ſe faire voir; ma
cette moitié de la Lune qui a l
nuit, eſtant tournée vers la mo
tié de la Terre qui a le jour, no
voit ſans eſtre veuë, & no

voit ſous la même figure que nous voyons la Pleine-Lune. C'eſt alors pour les Gens de la Lune *Pleine Terre*, s'il eſt permis de parler ainſi. Enſuite la Lune qui avance ſur ſon Cercle d'un mois, ſe dégage de deſſous le Soleil, & commence à tourner vers nous un petit coin de ſa moitié éclairée, & voilà le Croiſſant. Alors auſſi les parties de la Lune qui ont la nuit, commencent à ne plus voir toute la moitié de la Terre qui a le jour, & nous ſommes en Decours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit bruſquement la Marquiſe, je ſçauray tout le reſte quand il me plaira, je n'ay qu'à y penſer un moment, & qu'à promener la Lune ſur ſon Cercle d'un mois. Je vois en general que dans

la Lune ils ont un mois à rebours du noſtre, & je gage que quand nous avons Pleine-Lune, c'eſt que toute la moitié lumineuſe de la Lune eſt tournée vers toute la moitié obſcure de la Terre; qu'alors ils ne nous voyent point du tout, & qu'ils comptent *Nouvelle Terre*. Je ne voudrois pas qu'il me fût reproché de m'eſtre fait expliquer tout au long une choſe ſi aiſée. Mais les Eclipſes comment vont-elles? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la Lune eſt Nouvelle, qu'elle eſt entre le Soleil & nous, & que toute ſa moitié obſcure eſt tournée vers nous qui avons le jour, vous voyez bien que l'ombre de cette moitié obſcure ſe jette vers nous. Si la Lune eſt juſtement ſous le Soleil,

cette ombre nous le cache, & en meſme temps noircit une partie de cette moitié lumineuſe de la Terre qui eſtoit veuë par la moitié obſcure de la Lune. Voila donc une Eclipſe de Soleil pour nous pendant noſtre jour, & une Eclipſe de Terre pour la Lune pendant ſa nuit. Lors que la Lune eſt pleine, la Terre eſt entre-elle & le Soleil, & toute la moitié obſcure de la Terre eſt tournée vers toute la moitié lumineuſe de la Lune. L'ombre de la Terre ſe jette donc vers la Lune; ſi elle tombe ſur le Corps de la Lune, elle noircit cette moitié lumineuſe que nous voyons, & à cette moitié lumineuſe qui avoit le jour, elle luy dérobe le Soleil. Voila donc une Eclipſe de Lune pour nous pendant

noſtre nuit, & une Eclipſe de Soleil pour la Lune pendant le jour dont elle joüiſſoit. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des Eclipſes toutes les fois que la Lune eſt entre le Soleil & la Terre, ou la Terre entre le Soleil & la Lune, c'eſt que ſouvent ces trois Corps ne ſont pas exactement rangez en ligne droite, & que par conſéquent celuy qui devroit faire l'Eclipſe, jette ſon ombre un peu à coſté de celuy qui en devroit eſtre couvert.

Je ſuis fort étonnée, dit la Marquiſe, qu'il y ait ſi peu de myſtere aux Eclipſes, & que tout le monde n'en devine pas la cauſe. Ah vraiment, répondis-je, il y a bien des peuples qui de la maniere dont ils s'y prennent, ne la devineront encore de long-

tems. Dans toutes les Indes Orientales on croit que quand le Soleil & la Lune s'éclipſent, c'eſt qu'un certain Demon qui a les Griffes fort noires, les étend ſur ces Aſtres dont il veut ſe ſaiſir; & vous voyez pendant ce temps-là les Rivieres couvertes de Teſtes d'Indiens qui ſe ſont mis dans l'eau juſqu'au cou, parce que c'eſt une ſituation tres-devote, ſelon eux, & tres-propre à obtenir du Soleil & de la Lune qu'ils ſe défendent bien contre le Demon. En Amerique, on eſtoit perſuadé que le Soleil & la Lune eſtoient fâchez quand ils s'éclipſoient, & Dieu ſçait ce qu'on ne faiſoit pas pour ſe raccommoder avec eux. Mais les Grecs qui eſtoient ſi raffinez, n'ont-ils pas cru long-

tems que la Lune eſtoit enſor-
cellée, & que des Magicienness
la faiſoient deſcendre du Ciel
pour jetter ſur les Herbes unee
certaine écume malfaiſante? Et
nous, n'eûmes-nous pas belle peur
il n'y a guere plus de cinquantee
ans, à une certaine Eclipſe dee
Soleil qui arriva? Une infinitee
de Gens ne ſe tinrent-ils pas en-
fermez dans des caves, & les Phi-
loſophes qui écrivirent pour nous
raſſurer, n'écrivirent-ils pas en
vain?

En verité, reprit-elle, tout cela
eſt trop honteux pour les hom-
mes, il devroit y avoir un Arreſt
du Genre humain qui défendiſt
qu'on parlaſt jamais d'Eclipſes, de
peur que l'on ne conſerve la me-
moire des ſotiſes qui ont eſté fai-
tes ou dites ſur ce Chapitre-là. Il

audroit donc, repliquay-je, que
e meſme Arreſt aboliſt la me-
noire de toutes choſes, & dé-
endiſt qu'on parlaſt jamais de
ien, car je ne ſçache rien au
nonde qui ne ſoit le monument
e quelque ſotiſe des hommes.

Dites-moy, je vous prie, une
hoſe, dit la Marquiſe. Ont-ils
utant de peur des Eclipſes dans
a Lune que nous en avons icy?
l me paroiſtroit tout-à-fait bur-
eſque que les Indiens de ce pays-
à ſe miſſent à l'eau comme les
oſtres, que les Americains cruſ-
ent noſtre Terre fâchée contre
ux, que les Grecs s'imaginaſſent
que nous fuſſions enforcelez, &
que nous allaſſions gâter leurs
Herbes, & qu'enfin nous leur
endiſſions la conſternation qu'-
ls cauſent icy-bas. Je n'en dou-

te nullement, répondis-je. Je voudrois bien ſçavoir pourquoy Meſſieurs de la Lune auroient l'eſprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur ſans que nous leur en faſſions? Je croirois meſme, ajoutay-je en riant, que comme un nombre prodigieux d'hommes ont eſté aſſez foux, & le ſont encore aſſez pour adorer la Lune, il y a des Gens dans la Lune qui adorent auſſi la Terre, & que nous ſommes à genoux les uns devant les autres. Aprés cela, dit-elle, nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la Lune & à donner des criſes à ſes Malades; mais comme il ne faut qu'un peu d'eſprit & d'habileté dans les Gens de ce Pays-là, pour détruire tous ces honneurs dont

ous nous flattons, j'avoüe que je rains toûjours que nous n'ayons uelque deſavantage.

Ne craignez rien, répondis-e, il n'y a pas d'apparence que ous ſoyons la ſeule ſotte eſpece le l'Univers. L'ignorance eſt uelque choſe de bien propre à eſtre generalement répandu, & uoyque je ne faſſe que deviner celle des Gens de la Lune, je n'en doute non plus que des Nouvel-les les plus ſeures qui nous vien-nent de là.

Et quelles ſont ces Nouvelles ſeures, interrompit-elle ? Ce ſont celles, répondis-je, qui nous ſont rapportées par ces Sçavans qui y voyagent tous les jours avec des Lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont décou-vert des Terres, des Mers, de

Lacs, de tres-hautes Montagnes des Abiſmes tres-profonds.

Vous me ſurprenez, repritt elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir ſur la Lune des Montagnes & des Abiſmes, cela ſe reconnoiſt apparemment à des inégalitez remarquables ; mais comment diſtinguer des Terres & des Mers? On les diſtingue répondis-je, parce que les Eaux qui laiſſent paſſer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumiere, & qui en renvoyent moins, paroiſſent de loin comme des taches obſcures, & que les Terres qui par leur ſolidité la renvoyent toute, ſont des endroits plus brillans. L'illuſtre Monſieur Caſſini, l'homme du monde à qui le Ciel eſt le mieux connu, a découvert ſur la Lune

uelque choſe qui ſe ſepare en eux, ſe réünit enſuite, & ſe va erdre dans une eſpece de Puits. Nous pouvons nous flatter avec ien de l'apparence que c'eſt ne Riviere. Enfin on connoiſt ſſez toutes ces differentes par-ies pour leur avoir donné des oms, & ce ſont preſque tous oms de Sçavans. Un endroit 'appelle Copernic, un autre Archimede, un autre Galilée; il a un Promontoire des Songes, ne Mer des Pluyes, une Mer de Nectar, une Mer des Criſes; en-in la deſcription de la Lune eſt i exacte, qu'un Sçavant qui s'y trouveroit preſentement ne s'y égareroit non plus que je ferois dans Paris.

Mais, reprit-elle, je ſerois bien-aiſe de ſçavoir encore plus

en détail comment eſt fait le de
dans du Pays. Il n'eſt pas poſſ
ſible, repliquay-je, que Meſ
ſieurs de l'Obſervatoire vous en
inſtruiſent, il faut le demande
à Aſtolfe, qui fut conduit dan
la Lune par ſaint Jean. Je vou
parle d'une des plus agreable
folies de l'Arioſte, & je ſuis ſeu
que vous ſerez bien-aiſe de l
ſçavoir. J'avoüe qu'il euſt mieu
fait de n'y pas mêler ſaint Jean
dont le nom eſt ſi digne de reſpect
mais enfin c'eſt une licence Poë
tique, qui peut ſeulement paſſe
pour un peu trop gaye. Cepen
dant tout le Poëme eſt dédié à
un Cardinal, & un grand Pape l'a
honoré d'une approbation écla
tante que l'on voit au devant de
quelques Editions. Voici dequoy
il s'agit. Roland neveu de Char
lemagne

lemagne, eſtoit devenu fou, par-
te que la belle Angelique luy
avoit preferé Medor. Un jour
Aſtolfe, brave Paladin, ſe trou-
va dans le Paradis Terreſtre qui
eſtoit ſur la cime d'une Monta-
gne tres-haute, où ſon Hippo-
grife l'avoit porté. Là il rencon-
tra ſaint Jean, qui lui dît que
pour guerir la folie de Roland,
il eſtoit neceſſaire qu'ils fiſſent
enſemble le Voyage de la Lune.
Aſtolfe qui ne demandoit qu'à
voir du Pays, ne ſe fait point
prier; & auſſi-toſt voilà un Cha-
riot de feu qui enleve par les airs
l'Apoſtre & le Paladin. Comme
Aſtolfe n'eſtoit pas grand Philo-
ſophe, il fut fort ſurpris de voir
la Lune beaucoup plus grande
qu'elle ne luy avoit paru de deſ-
ſus la Terre. Il fut bien plus ſur-

pris encore de voir d'autres Fleu
ves, d'autres Lacs, d'autres Mon
tagnes, d'autres Villes, d'autre
Foreſts, & ce qui m'auroit bien
ſurpris auſſi, des Nymphes qui
chaſſoient dans ces Foreſts. Mai
ce qu'il vit de plus rare dans l
Lune, c'eſtoit un Vallon, où ſe
trouvoit tout ce qui ſe perdoi
ſur la Terre, de quelque eſpec
qu'il fuſt, & les Couronnes &
les Richeſſes & la Renommée
& une infinité d'Eſperances, &
le temps qu'on donne au Jeu
& les aumônes qu'on fait fair
aprés ſa mort, & les Vers qu'o
preſente aux Princes, & les Soû
pirs des Amans.

Pour les Soûpirs des Amans
interrompit la Marquiſe, je n
ſçay pas ſi du temps de l'Arioſt
ils eſtoient perdus ; mais en c

emps-cy, je n'en connois point qui aillent dans la Lune. N'y euſt-il que vous, Madame, reprис-je, vous y en avez fait aller un aſſez bon nombre. Enfin la Lune eſt ſi exacte à recueillir ce qui ſe perd icy bas, que tout y eſt, mais l'Arioſte ne vous dit cela qu'à l'oreille, tout y eſt juſqu'à la Donation de Conſtantin. C'eſt que les Papes ont pretendu eſtre Maiſtres de Rome & de l'Italie, en vertu d'une Donation que l'Empereur Conſtantin leur en avoit faite ; & la verité eſt qu'on ne ſçauroit dire ce qu'elle eſt devenuë. Mais devinez de quelle ſorte de choſe on ne trouve point dans la Lune ? de la Folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu ſur la Terre, s'y eſt tres-bien conſervé. En récompenſe il n'eſt

pas croyable combien il y a dans la Lune d'Esprits perdus. Ce sont autant de Phioles pleines d'une liqueur fort subtile, & qui s'évapore aisément si elle n'est enfermée ; & sur chacune de ces Phioles est écrit le nom de celuy à qui l'Esprit appartient. Je croy que l'Arioste les met toutes en un tas, mais j'aime mieux me figurer qu'elles sont rangées bien proprement dans de longues Galeries. Astolfe fut fort étonné de voir que les Phioles de beaucoup de Gens qu'il avoit crûs tres-sages, estoient pourtant bien pleines ; & pour moy je suis persuadé que la mienne s'est remplie considerablement depuis que je vous entretiens de Visions, tantost Philosophiques, tantost Poëtiques. Mais ce qui me con-

ſole, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible que par tout ce que je vous dis, je ne vous faſſe avoir bien-toſt auſſi une petite Phiole dans la Lune. Le bon Paladin ne manqua pas de trouver la ſienne parmy tant d'autres. Il s'en ſaiſit avec la permiſſion de ſaint Jean, & reprit tout ſon Eſprit par le nez comme de l'Eau de la Reine de Hongrie ; mais l'Arioſte dit qu'il ne le porta pas bien loin, & qu'il le laiſſa retourner dans la Lune par une folie qu'il fit à quelque temps de là. Il n'oublia pas la Phiole de Roland, qui eſtoit le ſujet du Voyage. Il eut aſſez de peine à la porter ; car l'Eſprit de ce Heros eſtoit de ſa nature aſſez peſant, & il n'y en manquoit pas une ſeule goute. Enſuite l'Arioſte, ſelon ſa

loüable coûtume de dire tout ce
qu'il luy plaiſt, apoſtrophe ſa
Maiſtreſſe, & luy dit en de fort
beaux Vers : *Qui montera aux*
Cieux, ma Belle, pour en rapporter
l'eſprit que vos charmes m'ont faiſt
perdre ? Je ne me plaindrois pas de
cette perte-là, pourveu qu'elle n'allaſſ
pas plus loin ; mais s'il faut que la cho-
ſe continue comme elle a commencé, je
n'ay qu'à m'attendre à devenir tel que
j'ay décrit Roland. Je ne croy pourtant
pas que pour ravoir mon eſprit, il ſoit
beſoin que j'aille par les airs, juſ-
ques dans la Lune ; mon eſprit ne loge
pas ſi haut ; il va errant ſur vos yeux,
ſur voſtre bouche, & ſi vous voulez
bien que je m'en reſaiſiſſe, permettez
que je le recueille avec mes levres.
Cela n'eſt-il pas joly ? Pour moy,
à raiſonner comme l'Arioſte, je
ſerois d'avis qu'on ne perdiſt

amais l'eſprit que par l'Amour ;
ar vous voyez qu'il ne va pas
ien loin, & qu'il ne faut que des
evres qui ſçachent le recouvrer ;
nais quand on le perd par d'au-
res voyes, comme nous le per-
dons, par exemple, à philoſopher
reſentement, il va droit dans
a Lune, & on ne le ratrape pas
quand on veut. En récompenſe,
répondit la Marquiſe, nos Phio-
es ſeront honorablement dans
e Quartier des Phioles philoſo-
phiques ; au lieu que nos Eſprits
roient peut-eſtre icy errans ſur
quelqu'un qui n'en ſeroit pas di-
gne. Mais pour achever de m'of-
er le mien, dites-moy, & dites-
moy bien ſerieuſement, ſi vous
royez qu'il y ait des Hommes
ans la Lune ; car juſqu'à preſent
vous ne m'en avez pas parlé d'u-

ne maniere assez positive. Moy ? repris-je ? Je ne crois point du tout qu'il y ait des Hommes dans la Lune. Voyez combien la face de la Nature est changée d'icy à la Chine, d'autres Visages, d'autres Figures, d'autres Mœurs, & presque d'autres principes de raisonnement. D'icy à la Lune le changement doit être bien plus considerable. Quand on va vers de certaines Terres nouvellement découvertes, à peine sont-ce des Hommes que les Habitans qu'on y trouve, ce sont des Animaux à figure humaine, encore quelquefois assez imparfaite, mais presque sans aucune raison humaine. Qui pourroit pousser jusqu'à la Lune, assurément ce ne seroient plus des Hommes qu'on y trouveroit.

Quelles

Quelles ſortes de Gens ſe-
roient-ce donc, reprit la Mar-
quiſe, avec un air d'impatience?
De bonne foy, Madame, repli-
quay-je, je n'en ſçay rien. S'il ſe
pouvoit faire que nous euſſions
de la raiſon, & que nous ne fuſ-
ions pourtant pas Hommes; &
ſi d'ailleurs nous habitions la
Lune, nous imaginerions-nous
bien qu'il y euſt icy-bas cette eſ-
pece bizarre de Creatures qu'on
appelle le Genre humain? Pour-
ions-nous bien nous figurer
quelque choſe qui euſt des paſ-
ions ſi folles, & des reflexions ſi
ages; une durée ſi courte, & des
reuës ſi longues; tant de Science
ur des choſes preſque inutiles, &
ant d'ignorance ſur les plus im-
ortantes; tant d'ardeur pour la
Liberté, & tant d'inclination à

la Servitude ; une si forte envie
d'estre heureux , & une si grande
incapacité de l'estre ? Il faudroit
que les Gens de la Lune eussent
bien de l'esprit , s'ils devinoient
tout cela. Nous nous voyons in-
cessamment nous-mesmes , &
nous en sommes encore à devi-
ner comment nous sommes faits.
On a esté réduit à dire que les
Dieux étoient pleins de Nectar
lors qu'ils firent les Hommes , &
que quand ils vinrent à regarder
leur Ouvrage de sens froid , ils
ne purent s'empêcher d'en rire.
Nous voila donc bien en seureté
du côté des Gens de la Lune , dit
la Marquise , ils ne nous devine-
ront pas ; mais je voudrois que
nous les pussions deviner , car en
verité cela inquiete de sçavoir
qu'ils sont la-haut , dans cette

Lune que nous voyons, & de ne pouvoir pas ſe figurer comment ils ſont faits. Et pourquoy, repondis-je, n'avez-vous point d'inquietude ſur les Habitans de cette grande Terre Auſtrale qui nous eſt encore entierement inconnuë ? Nous ſommes portez eux & nous ſur un même Vaiſſeau dont ils occupent la Prouë, & nous la Pouppe. Vous voyez que de la Pouppe à la Prouë il n'y a aucune communication, & qu'à un bout du Navire on ne ſçait point quelles Gens ſont à l'autre, ny ce qu'ils y font ; & vous voudriez ſçavoir ce qui ſe paſſe dans la Lune, dans cet autre Vaiſſeau qui flote loin de nous par les Cieux ?

Oh ! reprit-elle, je compte les Habitans de la Terre Auſtrale

pour connus, parce qu'assuré-
ment ils doivent nous ressembler
beaucoup, & qu'enfin on les con-
noistra quand on voudra se don-
ner la peine de les aller voir ; ils
demeureront toûjours-là, & ne
nous échaperont pas ; mais ces
Gens de la Lune, on ne les con-
noistra jamais, cela est desespe-
rant. Si je vous répondois serieu-
sement, repliquay-je, qu'on ne
sçait ce qui arrivera, vous vous
mocqueriez de moy, & je le me-
riterois sans doute. Cependant je
me défendrois assez bien, si je
voulois. J'ay une pensée trés ri-
dicule, qui a un air de vray-sem-
blance qui me surprend ; je ne
sçay où elle peut l'avoir pris, es-
tant aussi impertinente qu'elle
est. Je gage que je vais vous re-
duire à avoüer contre toute rai-

ſon, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre & la Lune. Remettez-vous dans l'eſprit l'état où eſtoit l'Amerique avant qu'elle euſt eſté découverte par Chriſtophe Colomb. Ses Habitans vivoient dans une ignorance extrême. Loin de connoiſtre les Sciences, ils ne connoiſſoient pas les Arts les plus ſimples & les plus neceſſaires. Ils alloient nuds, ils n'avoient point d'autres armes que l'Arc, ils n'avoient jamais conçu que des hommes puſſent eſtre portez par des animaux; ils regardoient la Mer comme un grand eſpace deffendu aux hommes, qui ſe joignoit au Ciel, & au delà duquel il n'y avoit rien. Il eſt vray qu'aprés avoir paſſé des années entieres à creuſer le

tronc d'un gros arbre avec des pierres tranchantes, ils se mettoient sur Mer dans ce tronc, & alloient terre à terre portez par le vent & par les flots. Mais comme ce Vaisseau estoit sujet à estre souvent renversé, il falloit qu'ils se missent aussi-tost à la nâge pour le ratrapper, & à proprement parler, ils nâgeoient toûjours, hormis le temps qu'ils s'y délassoient. Qui leur eust dit qu'il y avoit une sorte de Navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvoit traverser cette étenduë infinie d'eaux de tel costé & de tel sens qu'on vouloit, qu'on s'y pouvoit arrester sans mouvement au milieu des Flots émeus, qu'on estoit maistre de la vîtesse avec laquelle on alloit, qu'enfin cette

Mer, quelque vaſte qu'elle fuſt, n'eſtoit point un obſtacle à la communication des Peuples, pourveu ſeulement qu'il y euſt des Peuples au delà, vous pouvez compter qu'ils ne l'euſſent jamais cru. Cependant, voilà un beau jour le Spectacle du monde le plus étrange & le moins attendu qui ſe preſente à eux. De grands Corps énormes qui paroiſſent avoir des aîles blanches, qui volent ſur la Mer, qui vomiſſent du feu de toutes parts, & qui viennent jetter ſur le rivage des Gens inconnus tout écaillez de fer, diſpoſant comme ils veulent de Monſtres qui courent ſous eux, & tenant en leur main des Foudres dont ils terraſſent tout ce qui leur reſiſte. D'où ſont-ils venus? Qui a pû les ame-

ner par deſſus les Mers? Qui a mis le feu en leur diſpoſition? Sont-ce des Dieux? Sont-ce les Enfans du Soleil? car aſſurément ce ne ſont pas des Hommes. Je ne ſçay, Madame, ſi vous entrez comme moy dans la ſurpriſe des Ameriquains; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Aprés cela, je ne veux plus jurer qu'il ne puiſſe y avoir commerce quelque jour entre la Lune & la Terre. Les Ameriquains euſſent-ils creu qu'il euſt deu y en avoir entre l'Amerique & l'Europe qu'ils ne connoiſſoient ſeulement pas? Il eſt vray qu'il faudra traverſer ce grand eſpace d'Air & de Ciel qui eſt entre la Terre & la Lune; mais ces grandes Mers paroiſ-

soient-elles aux Ameriquains plus propres à estre traversées ? En verité, dit la Marquise, en me regardant, vous estes fou. Qui vous dit le contraire, répondis-je ? Mais je veux vous le prouver, reprit-elle, je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Ameriquains estoient si ignorans, qu'ils n'avoient garde de soupçonner qu'on pût se faire des chemins au travers des Mers si vastes ; mais nous qui avons tant de connoissances, nous nous figurerions bien qu'on pust aller par les Airs, si l'on pouvoit effectivement y aller. On fait plus que se figurer la chose possible, repliquay-je, on commence déja à voler un peu ; plusieurs personnes differentes ont trouvé le se-

cret de s'ajuſter des aîles qui les ſoûtiennent en l'air, de leur donner du mouvement, & de paſſer pardeſſus des Rivieres. A la verité ce n'a pas eſté un vol d'Aigle, & il en a quelquefois coûté à ces nouveaux Oyſeaux un bras ou une jambe; mais enfin cela ne repreſente encore que les premieres planches que l'on a miſes ſur l'eau, & qui ont eſté le commencement de la Navigation. De ces planches-là, il y avoit bien loin juſqu'à de gros Navires qui puſſent faire le tour du Monde. Cependant peu à peu ſont venus les gros Navires. L'art de voler ne fait encore que de naître, il ſe perfectionnera, & quelque jour on ira juſqu'à la Lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choſes, ou les

voir miſes à un point qu'on n'y uiſſe rien ajoûter ? Et de grace, onſentons qu'il y ait encore quelque choſe à faire pour les ſiecles à venir. Je ne conſenti-ay point, dit-elle, qu'on vole amais, que d'une maniere à ſe ompre auſſi-toſt le cou. Et bien, uy répondis-je, ſi vous voulez qu'on vole toûjours ſi mal icy, on volera mieux dans la Lune ; es Habitans ſeront plus propres que nous à ce meſtier ; car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent icy, & nous ſerons comme les Ameriquains qui ne ſe figuroient pas qu'on puſt naviger, quoi qu'à l'autre bout du Monde on navigeaſt fort bien. Les Gens de la Lune ſeroient donc déja venus, repris-elle preſque en colere. Les Eu-

ropéens n'ont eſté en Amerique qu'au bout de ſix mille ans, repliquay-je, en éclatant de rire, il leur fallut ce temps-là pour perfectionner la Navigation juſqu'au point de pouvoir traverſer l'Ocean. Les Gens de la Lune ſçavent peut-eſtre déja faire des petits voyages dans l'air, à l'heure qu'il eſt, ils s'exercent; quand ils ſeront plus habiles & plus experimentez, nous les verrons, & Dieu ſçait quelle ſurpriſe. Vous eſtes inſupportable, dit-elle, de me pouſſer à bout avec un raiſonnement auſſi creux que celuy-là. Si vous me fâchez, repris-je, je ſçay bien ce que j'ajoûteray encore pour le fortifier. Remarquez que le Monde ſe développe peu à peu. Les anciens ſe tenoient bien ſeurs que la Zone

Torride, & les Zones Glaciales ne pouvoient estre habitées à cause de l'excés ou du chaud ou du froid ; & du temps des Romains la Carte Generale de la Terre n'estoit guere plus étenduë que la Carte de leur Empire, ce qui avoit de la grandeur en un sens, & marquoit beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant il ne laissa pas de se trouver des hommes, & dans des Pays tres chauds & dans des Pays tres-froids ; voilà déja le Monde augmenté. Ensuite on jugea que l'Ocean couvroit toute la Terre, hormis ce qui estoit connu alors, & qu'il n'y avoit point d'Antipodes, car on n'en avoit jamais oüy parler, & puis, auroient-ils eu les pieds en haut, & la teste en bas ? Aprés ce beau raisonne-

ment on découvre pourtant les Antipodes. Nouvelle reformation à la Carte, nouvelle moitié de la Terre. Vous m'entendez bien, Madame, ces Antipodes là qu'on a trouvés contre toute esperance, devroient nous apprendre à être retenus dans nos jugemens. Le monde achevera peut-estre de se développer pour nous, on connoistra jusqu'à la Lune. Nous n'en sommes pas encore là, parce que toute la Terre n'est pas découverte, & qu'apparemment il faut que tout cela se fasse d'ordre. Quand nous aurons bien connu nostre habitation, il nous sera permis de connoistre celle de nos Voisins, les Gens de la Lune. Sans mentir, dit la Marquise en me regardant attentivement, je vous trouve si profond sur cette matiere, qu'il

'eſt pas poſſible que vous ne royez tout de bon ce que vous ites. J'en ſerois bien fâché, ré- ondis-je, je veux ſeulement ous faire voir qu'on peut aſſez ien ſoûtenir une opinion chi- nerique, pour embaraſſer une erſonne d'eſprit, mais non pas ſſez bien pour la perſuader. Il n'y a que la verité qui perſuade, meſme ſans avoir beſoin de pa- roiſtre avec toutes ſes preuves. Elle entre ſi naturellement dans 'eſprit, que quand on l'apprend pour la premiere fois il ſemble qu'on ne faſſe que s'en ſouvenir. Ah! vous me ſoulagez, repliqua la Marquiſe, voſtre faux raiſon- nement m'incommodoit, & je me ſens plus en état d'aller me cou- cher tranquillement, ſi vous vou- lez bien que nous nous retirions.

TROISIE'ME SOIR.

Particularitez du monde de la Lune. Que les autres Planetes ſont habitées auſſi.

LA Marquiſe voulut m'enga-ger pendant le jour à pourſuivre nos entretiens, mais je luy repreſentay que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la Lune & aux Etoiles, puiſqu'auſſi-bien elles en eſtoient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le ſoir dans le Parc, qui devenoit un lieu conſacré à nos Converſations ſçavantes.

J'ay

J'ay bien des nouvelles à vous
pprendre, luy dis-je ; la Lune
que je vous disois hier, qui selon
outes les apparences estoit ha-
itée, pourroit bien ne l'estre
oint ; j'ay pensé à une chose qui
net ses Habitans en péril. Je ne
uffriray point cela, répondit-
lle. Hier vous m'aviez préparée
voir ces Gens-là venir icy au
remier jour, & aujourd'huy ils
e seroient seulement pas au
onde ? Vous ne vous joüerez
oint ainsi de moy, vous m'avez
it croire les Habitans de la
une, j'ay surmonté la peine que
y avois, je les croiray. Vous al-
z bien vîte, repris-je, il faut ne
onner que la moitié de son es-
rit aux choses de cette espece
ue l'on croit, & en reserver une
utre moitié libre, où le contrai-

re puiſſe eſtre admis, s'il en eſt
beſoin. Je ne me paye point de
Sentences, repliqua-t-elle, all
lons au fait. Ne faut-il pas rai
ſonner de la Lune comme de ſain
Denis ? Non, répondis-je, la
Lune ne reſſemble pas autant à
la Terre que S. Denis reſſembl
à Paris. Le Soleil éleve de la
Terre & des Eaux, des exhalai
ſons & des vapeurs, qui montan
en l'air juſqu'à quelque hauteur
s'y aſſemblent, & forment le
nuages. Ces nuages ſuſpendu
voltigent irregulierement au
tour de noſtre Globe, & ombra
gent tantoſt un Pays, tantoſt u
autre. Qui verroit la terre d
loin, remarqueroit ſouvent que
ques changemens ſur ſa ſurfa
ce, parce qu'un grand Pays cou
vert par des nuages ſeroit u

endroit obſcur, & deviendroit plus lumineux dés qu'il ſeroit découvert. On verroit des taches qui changeroient de place, ou s'aſſembleroient diverſement, ou diſparoîtroient tout à fait. On verroit donc auſſi ces meſmes changemens ſur la face de la Lune, ſi elle avoit des nuages autour d'elle ; mais tout au contraire, toutes ſes taches ſont fixes, ſes endroits lumineux le ſont toûjours, & voilà le malheur. A ce compte là, le Soleil n'éleve point de vapeurs ny d'exhalaiſons de deſſus la Lune. C'eſt donc un corps infiniment plus dur & plus ſolide que noſtre Terre, dont les parties les plus ſubtiles ſe dégagent aiſément d'avec les autres & montent en haut dés qu'elles ſont miſes en

mouvement par la chaleur. Il faut que ce ſoit quelque amas de Rochers & de Marbres, où il ne ſe fait point d'évaporations ; d'ailleurs elles ſe font ſi naturellement & ſi neceſſairement, où il y a des Eaux, qu'il ne doit point y avoir d'eaux où il ne s'en fait point. Qui ſont donc les Habitans de ces Rochers qui ne peuvent rien produire, & de ce Payss qui n'a point d'eaux ? Et quoy, s'écria-t-elle, il ne vous ſouvient plus que vous m'avez aſſeurée qu'il y avoit dans la Lune des Mers que l'on diſtinguoit d'icy ? Ce n'eſt qu'une conjecture, répondis-je, j'en ſuis bien fâché ; ces endroits obſcurs qu'on prend pour des Mers, ne ſont peut-eſtre que de grandes cavitez. De la diſtance où nous ſommes, il eſt

ermis de ne pas deviner tout à
ait juſte. Mais, dit-elle, cela
uffira-t-il pour nous faire aban-
lonner les Habitans de la Lune ?
Non pas tout à fait, Madame,
épondis-je, nous ne nous déter-
ninerons ny pour eux, ni con-
re eux. Je vous avouë ma foi-
leſſe, repliqua-t-elle, je ne ſuis
oint capable d'une ſi parfaite
ndétermination, j'ay beſoin de
roire. Fixez-moy promptement
une opinion ſur les Habitans
e la Lune ; conſervons-les, ou
neantiſſons-les pour jamais, &
u'il n'en ſoit plus parlé ; mais
onſervons-les plûtôt, s'il ſe peut,
ay pris pour eux une inclina-
on que j'aurois de la peine à
erdre. Je ne laiſſeray donc pas
Lune deſerte, repris-je, re-
euplons-la pour vous faire plai-

ſir. A la verité, puiſque l'appa-
rence des taches de la Lune ne
change point, on ne peut pas
croire qu'elle ait des nüages au-
tour d'elle, qui ombragent tan-
toſt une partie, tantoſt une au-
tre, mais ce n'eſt pas à dire
qu'elle ne pouſſe point hors
d'elle de vapeurs ny d'exha-
laiſons. Nos nüages que nous
voyons portez en l'air ne ſont
que des exhalaiſons & des va-
peurs, qui au ſortir de la Ter-
re eſtoient ſeparées en trop
petites parties pour pouvoir eſ-
tre veuës, & qui ont rencon-
tré un peu plus haut un froid
qui les a reſſerrées, & ren-
duës viſibles par la réunion de
leurs parties, aprés quoy ce
ſont de gros nüages qui floten
en l'air, où ils ſont des Corp

étrangers, juſqu'à ce qu'ils retombent en Pluyes. Mais ces meſmes vapeurs, & ces meſmes exhalaiſons ſe tiennent quelquefois aſſez diſperſées pour eſtre imperceptibles, & ne ſe ramaſſent qu'en formant des roſées tres-ſubtiles, qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je ſuppoſe donc qu'il ſorte des vapeurs de la Lune, car enfin il faut qu'il en ſorte, il n'eſt pas croyable que la Lune ſoit une maſſe dont toutes les parties ſoient d'une égale ſolidité, toutes également en repos les unes auprés des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du Soleil ſur elles; nous ne connoiſſons aucun corps de cette nature, les Marbres meſme n'en ſont pas, tout ce qui

eſt le plus ſolide change & s'altere, ou par le mouvement ſecret & inviſible qu'il a en luy-meſme, ou par celuy qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la Lune ne ſe raſſembleront point autour d'elle en nuages, & ne retomberont point ſur elle en pluyes, elles ne formeront que des roſées. Il ſuffit pour cela que l'air dont apparemment la Lune eſt environnée en ſon particulier, comme noſtre Terre l'eſt du ſien, ſoit un peu different de noſtre Air, & les vapeurs de la Lune un peu differentes des vapeurs de la Terre, ce qui eſt quelque choſe de plus que vrayſemblable. Sur ce pied-là, il faudra que la matiere eſtant diſpoſée dans la Lune autrement

que

que ſur la Terre, les effets ſoient differens, mais il n'importe ; du moment que nous avons trouvé un mouvement interieur dans les parties de la Lune, ou produit par des cauſes étrangeres, voilà ſes Habitans qui renaiſſent, & nous avons le fond neceſſaire pour leur ſubſiſtance. Cela nous fournira des fruits, des bleds, des eaux, & tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des bleds, des eaux à la maniere de la Lune, que je fais profeſſion de ne pas connoître, le tout proportionné aux beſoins de ſes Habitans, que je ne connois pas non plus.

C'eſt-à-dire, me dit la Marquiſe, que vous ſçavez ſeulement que tout eſt bien, ſans ſçavoir comme il eſt ; c'eſt beaucoup

d'ignorance ſur bien peu de ſcien
ce ; mais il faut s'en conſoler, je
ſuis encore trop heureuſe que
vous ayez rendu à la Lune ſe
Habitans. Je ſuis meſme fort com
tente que vous luy donniez un
Air qui l'enveloppe en ſon par
ticulier, il me ſembleroit deſor
mais que ſans cela une Planet
ſeroit trop nuë.

Ces deux Airs differens, re
pris-je, contribuënt à empe
cher la communication des deu
Planetes. S'il ne tenoit qu'à vo
ler, que ſçavons-nous, comm
je vous diſois hier, ſi on ne vole
ra pas fort bien quelque jour
J'avouë pourtant qu'il n'y a pa
beaucoup d'apparence. Le gran
éloignement de la Lune à
Terre ſeroit encore une difficu
té à ſurmonter, qui eſt aſſur

ment conſiderable ; mais quand meſme elle ne s'y rencontreroit pas, quand meſme les deux Planetes ſeroient fort proches, il ne ſeroit pas poſſible de paſſer de l'Air de l'une dans l'Air de l'autre. L'eau eſt l'air des Poiſſons, ils ne paſſent jamais dans l'air des Oyſeaux, ni les Oyſeaux dans l'air des Poiſſons ; ce n'eſt pas la diſtance qui les en empeſche, c'eſt que chacun a pour priſon l'air qu'il reſpire. Nous trouvons que le noſtre eſt meſlé de vapeurs plus épaiſſes & plus groſſieres que celuy de la Lune. A ce compte un Habitant de la Lune qui ſeroit arrivé aux confins de noſtre Monde, ſe noyeroit dés qu'il entreroit dans noſtre Air, & nous le verrions tomber mort ſur la Terre.

Oh, que j'aurois d'envie, s'écria la Marquiſe, qu'il arrivaſt quelque grand naufrage qui répandiſt icy bon nombre de ces gens-là, dont nous irions conſiderer à noſtre aiſe les figures extraordinaires ! Mais, repliquay-je, s'ils eſtoient aſſez habiles pour naviger ſur la ſurface exterieure de noſtre Air, & que de là par la curioſité de nous voir, il nous peſchaſſent comme des Poiſſons, cela vous plairoit-il ? Pourquoy non, répondit-elle en riant ? Pour moy, je me mettrois de mon propre mouvement dans leurs filets, ſeulement pour avoir le plaiſir de voir ceux qui m'auroient peſchée.

Songez, repliquay-je que vous n'arriveriez que bien malade au haut de noſtre Air, il

n'eſt pas reſpirable pour nous dans toute ſon étenduë, il s'en faut bien; on dit qu'il ne l'eſt déja preſque plus au haut de certaines Montagnes, & je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des Genies corporels habitent l'Air le plus pur, ne diſent auſſi que ce qui fait que ces Genies ne nous rendent que des viſites & tres-rares & tres-courtes, c'eſt qu'il y en a peu d'entr'eux qui ſçachent plonger, & que ceux-là meſme ne peuvent faire juſqu'au fond de cet Air épais où nous ſommes, que des plongeons de tres-peu de durée. Voilà donc bien des barrieres naturelles qui nous deffendent la ſortie de noſtre Monde, & l'entrée de celuy de la Lune. Tâchons du moins pour

noſtre conſolation à deviner ce que nous pourrons de ce Monde-là. Je croy, par exemple, qu'il faut qu'on y voye le Ciel, le Soleil, & les Aſtres d'une autre couleur que nous ne les voyons. Tous ces objets ne nous paroiſſent qu'au travers d'une eſpece de Lunette naturelle qui nous les change. Cette Lunette, c'eſt noſtre Air, meſlé comme il eſt de vapeurs, & d'exhalaiſons, & qui ne s'étend pas bien haut. Quelques Modernes prétendent que de luy-meſme il eſt bleu auſſi-bien que l'eau de la Mer, & que cette couleur ne paroiſt dans l'un & dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le Ciel, diſent-ils, où ſont attachées les Etoiles fixes, n'a de luy-meſme aucune lumiere, & par conſe-

quent il devroit paroiſtre noir ; mais on le voit au travers de l'Air, qui eſt bleu, & il paroiſt bleu. Si cela eſt, les rayons du Soleil & des Etoiles ne peuvent paſſer au travers de l'Air ſans ſe teindre un peu de ſa couleur, & perdre autant de celle qui leur eſt naturelle. Mais quand meſme l'Air ne ſeroit pas coloré de luy-meſme, il eſt certain qu'au travers d'un gros broüillard, la lumiere d'un flambeau qu'on voit un peu de loin, paroiſt toute rougeâtre, quoy que ce ne ſoit pas ſa vraye couleur ; & noſtre Air n'eſt non plus qu'un gros broüillard, qui nous doit alterer la vraye couleur, & du Ciel, & du Soleil, & des Etoiles. Il n'appartiendroit qu'à la matiere celeſte de nous apporter la lu-

miere & les couleurs dans toute leur pureté, & telles qu'elles ſont. Ainſi puis que l'Air de la Lune eſt d'une autre nature que noſtre Air, ou il eſt teint en luy-meſme d'une autre couleur, ou du moins c'eſt un autre broüillard qui cauſe une autre alteration aux couleurs des Corps Celeſtes. Enfin, à l'égard des Gens de la Lune, cette Lunette au travers de laquelle on voit tout, eſt changée.

Cela me fait préferer noſtre ſejour à celuy de la Lune, dit la Marquiſe, je ne ſçaurois croire que l'aſſortiment des couleurs celeſtes y ſoit auſſi beau qu'il l'eſt icy. Mettons, ſi vous voulez, un Ciel rouge, & des Etoiles vertes, l'effet n'eſt pas ſi agréable que des Etoiles cou-

eur d'or ſur du bleu. On diroit vous entendre, repris-je, que ous aſſortiriez un habit, ou un meuble ; mais, croyez-moy, la Nature a bien de l'eſprit ; laiſſez-uy le ſoin d'inventer un aſſortiment de couleurs pour la Lune, & je vous garantis qu'il ſera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le Spectacle de l'Univers à chaque point de vûë differ-ent, & de le varier d'une maniere toûjours agréable.

Je reconnois ſon adreſſe, interrompit la Marquiſe, elle s'eſt épargné la peine de changer les objets pour chaque point de veuë, elle n'a changé que les Lunettes, & elle a l'honneur de cette grande diverſité, ſans en avoir fait la dépenſe. Avec un air bleu, elle nous donne un

Ciel bleu, & peut-eſtre avec un Air rouge, elle donne un Ciel rouge aux Habitans de la Lune: c'eſt pourtant toûjours le meſme Ciel. Il me paroiſt qu'elle nous a mis auſſi dans l'imagination de certaines Lunettes, au travers deſquelles on voit tout, & qui changent fort les objets à l'égard de chaque homme. Alexandre voyoit la Terre comme une belle place bien propre à y établir un grand Empire. Celadon ne la voyoit que comme le ſéjour d'Aſtrée. Un Philoſophe la voit comme une groſſe Planette qui va par les Cieux, toute couverte de Fous. Je ne croy pas que le Spectacle change plus de la Terre à la Lune, qu'il fait icy d'imagination à imagination.

Le changement de Spectacle eſt plus ſurprenant dans nos imaginations, repliquay-je, car ce ne ſont que les meſmes objets, qu'on voit ſi differemment ; du moins dans la Lune on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit icy. Peut-eſtre ne connoiſſent-ils point en ce Pays-là l'Aurore, ni les Crepuſcules. L'Air qui nous environne, & qui eſt élevé au deſſus de nous, reçoit des rayons qui ne pourroient pas tomber ſur la Terre, & parce qu'il eſt fort groſſier, il en arreſte une partie, & nous les renvoye, quoy qu'ils ne nous fuſſent pas naturellement deſtinez. Ainſi l'Aurore & les Crepuſcules ſont une grace que la Nature nous fait ; c'eſt une lu-

miere que régulierement nou
ne devrions point avoir, &
qu'elle nous donne par deſſu
ce qui nous eſt dû. Mais dans
la Lune, où apparemment l'Air
eſt plus pur, il pourroit bien
n'eſtre pas ſi propre à renvoyer
en embas les rayons qu'il reçoit
avant que le Soleil ſe leve, ou
aprés qu'il eſt couché. Les pau-
vres Habitans n'ont donc point
cette lumiere de faveur, qui en
ſe fortifiant peu à peu, les pré-
pareroit agréablement à l'arri-
vée du Soleil, ou qui en s'affoi-
bliſſant comme de nuance en
nuance les accoûtumeroit à ſa
perte. Ils ſont dans des tenebres
profondes, & tout d'un coup il
ſemble qu'on tire un rideau,
voilà leurs yeux frappez de tout
l'éclat qui eſt dans le Soleil; ils

ont dans une lumiere vive & clatante, & tout d'un coup les oilà tombez dans des tenebres rofondes. Le jour & la nuit ne ont point liez par un milieu qui ienne de l'un & de l'autre. L'Arc-en-ciel eſt encore une hoſe qui manque aux Gens de a Lune, car ſi l'Aurore eſt un ffet de la groſſiereté de l'air & les vapeurs, l'Arc-en-Ciel ſe orme dans les nuages d'où ombent les pluyes, & nous levons les plus belles choſes du nonde à celles qui le ſont le noins. Puis qu'il n'y a autour le la Lune ny vapeurs aſſez roſſieres, ny nuages pluvieux, adieu l'Arc-en-Ciel avec l'Aurore, & à quoy reſſembleront es Belles de ce Pays-là? Quelle ource de comparaiſons perduë?

Je n'aurois pas grand regret ces comparaiſons-là, dit la Marquiſe, & je trouve qu'on eſt aſſez bien recompenſé dans la Lune, de n'avoir ny Aurore ny Arc-en-ciel ; car on ne doit avoir par la même raiſon ny Foudres ny Tonnerres, puiſque ce ſont auſſi des choſes qui ſe forment dans les nuages. On a de beaux jours toûjours ſereins pendant leſquels on ne perce point le Soleil de vûë. On n'a point de nuits où toutes les Etoiles ne ſe montrent ; on ne connoiſt ny les orages, ny les tempeſtes, ny tout ce qui paroiſt eſtre un effet de la colere du Ciel ; trouvez-vous qu'on ſoit tant à plaindre ? Vous me faites voir la Lune comme un ſéjour enchanté, répondis-je ; cepen-

ant je ne ſçay s'il eſt ſi délicieux
'avoir toûjours ſur la teſte, pen-
ant des jours qui en valent
uinze des noſtres, un Soleil ar-
ent dont aucun nuage ne mo-
ere la chaleur. Peut-eſtre auſſi
eſt-ce à cauſe de cela que la Na-
ure a creuſé dans la Lune des
eſpeces de Puits, qui ſont aſſez
grands pour eſtre apperceus par
nos Lunettes; car ce ne ſont point
des Vallées qui ſoient entre des
Montagnes, ce ſont des creux que
l'on voit au milieu de certains
lieux plats & en trés-grand nom-
bre. Que ſçait-on ſi les Habitans
de la Lune, incommodez par
l'ardeur perpetuelle du Soleil, ne
ſe refugient point dans ces grands
Puits? Ils n'habitent peut-eſtre
point ailleurs, c'eſt-là qu'il bâtiſ-
ſent leurs Villes. Nous voyons icy

que la Rome ſoûterraine eſt
plus grande que la Rome qui
eſt ſur Terre. Il ne faudroit
qu'ôter celle-cy, le reſte ſe-
roit une Ville à la maniere de
la Lune. Tout un peuple eſt
dans un Puits, & d'un Puits à
l'autre il y a des chemins ſoûter-
rains pour la communication
des Peuples. Vous-vous moquez
de cette viſion, j'y conſens de
tout mon cœur; cependant, à
vous parler trés-ſerieuſement,
vous pourriez vous tromper plûs
tôt que moy. Vous croyez que
les Gens de la Lune doivent ha-
biter ſur la ſurface de leur Pla-
nete, parce que nous habitons
ſur la ſurface de la noſtre: c'eſt
tout le contraire, puiſque nous
habitons ſur la ſurface de noſtre
Planete, ils pourroient bien
n'habite-

habiter pas ſur la ſurface de la
ur. D'icy là il faut que toutes
hoſes ſoient bien differentes.
Il n'importe, dit la Marquiſe,
ne puis me réſoudre à laiſſer
ivre les Habitans de la Lune
ans une obſcurité perpetuelle.
ous y auriez encore plus de
eine, repris-je, ſi vous ſçaviez
u'un grand Philoſophe de l'An-
quité a fait de la Lune le ſéjour
es Ames qui ont merité icy d'ê-
re bienheureuſes. Toute leur
élicité conſiſte en ce qu'elles y
ntendent l'Harmonie que les
Corps Celeſtes font par leurs
nouvemens; mais comme il pré-
end que quand la Lune tombe
ans l'ombre de la Terre, elles
e peuvent plus entendre cette
Harmonie, alors, dit-il, ces
Ames crient comme des deſeſpe-

rées, & la Lune ſe haſte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit ſi fâcheux. Nous devrions donc, repliqua-t-elle, voir arriver icy les Bienheureux de la Lune, car apparemment on nous les envoye auſſi, & dans ces deux Planetes on croit avoir aſſez pourvû à la felicité des Ames, de les avoir tranſportées dans un autre Monde. Serieuſement repris-je, ce ne ſeroit pas un plaiſir mediocre de voir pluſieurs Mondes differens. Ce voyage me réjoüit quelquefois beaucoup : ne le faire qu'en imagination, & que ſeroit-ce, ſi on le faiſoit en effet ? cela vaudroit bien mieux que d'aller d'icy au Japon, c'eſt à-dire de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la Terre ſur un autre, pour ne voir que

les Hommes. Et bien, dit-elle, faiſons le Voyage des Planetes, comme nous pourrons, qui nous en empeſche ? Allons nous placer dans tous ces differens points de vûë, & de là conſiderons l'Univers. N'avons-nous plus rien à voir dans la Lune ? Ce monde-là n'eſt pas encore épuiſé, répondis-je. Vous vous ſouvenez bien que les deux mouvemens, par eſquels la Lune tourne ſur elle-même & autour de nous, eſtant égaux, l'un rend toûjours à nos yeux ce que l'autre leur devroit dérober, & qu'ainſi elle nous préſente toûjours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui nous voye, & comme la Lune doit eſtre cenſée ne tourner point ſur ſon centre à noſtre égard, cette moitié qui nous

voit, nous voit toûjours, & toûjours attachez au même endroit du Ciel. Quand elle eſt dans la nuit, & ces nuits-là valent quinze de nos jours, elle voit d'abord un petit coin de la Terre éclairé, enſuite un plus grand, & preſque d'heure en heure la lumiere luy paroiſt ſe répandre ſur la face de la Terre juſqu'à ce qu'enfin elle la couvre entiére, au lieu que ces meſmes changemens ne nous paroiſſent arriver ſur la Lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons long-tems de veuë. Je voudrois bien pouvoir deviner les mauvais raiſonnemens que font les Philoſophes de ce Monde-là, ſur ce que noſtre Terre leur paroiſt immobile, lorſque tous les autres corps

Céleſtes ſe levent & ſe couchent ur leurs teſtes en quinze jours. Ils ttribuënt apparemment cette mmobilité à ſa groſſeur, car elle ſt ſoixante fois plus groſſe que la Lune, & quand les Poëtes veulent loüer les Princes oiſifs, je e doute pas qu'ils ne ſe ſervent e l'exemple de ce repos majeſueux. Cependant ce n'eſt pas un epos parfait. On voit fort ſenblement de dedans la Lune oſtre Terre tourner ſur ſon entre. Imaginez-vous noſtre Europe, noſtre Aſie, noſtre merique, qui ſe preſentent à ux l'une aprés l'autre en petit, differemment figurées, à peu rés comme nous les voyons ſur es Cartes. Que ce ſpectacle doit aroiſtre nouveau aux voyaeurs qui paſſent de la moitié

de la Lune qui ne nous voit jamais à celle qui nous voit toûjours ! Ah ! que l'on s'eſt bien gardé de croire les Relations des premiers qui en ont parlé, lors qu'ils ont eſté de retour en ce grand pays auquel nous ſommes inconnus ! Il me vient à l'eſprit, dit la Marquiſe, que de ce Pays-là dans l'autre, il ſe fait des eſpeces de Pelerinages pour venir nous conſiderer, & qu'il y a des honneurs & des privileges pour ceux qui ont veu une fois en leur vie la groſſe Planete. Du moins, repris-je, ceux qui la voyent ont le privilege d'eſtre mieux éclairez pendant leurs nuits. l'habitation de l'autre moitié de la Lune doit eſtre beaucoup moins commode à cet égard-là.

Mais, Madame, continuons le voyage que nous avions entrepris de faire de Planete en Planete, nous avons assez exactement visité la Lune. Au sortir de la Lune en tirant vers le Soleil, on trouve Venus. Sur Venus je reprens le S. Denis. Venus tourne sur elle-même, & autour du Soleil comme la Lune; on découvre avec les Lunettes d'approche, que Venus aussi-bien que la Lune, est tantost en Croissant, tantost en Décours, tantost Pleine selon les diverses situations, où elle est à l'égard de la Terre. La Lune, selon toutes les apparences, est habitée, pourquoy Venus ne le sera-t-elle pas aussi? Mais, interrompit la Marquise, en disant toûjours, *pourquoi non*, vous m'allez mettre des Habi-

tans dans toutes les Planetes ? N'en doutez pas, repliquay-je, ce *pourquoi non* a une vertu qui ſuffira pour peupler tout. Nous voyons que toutes les Planetes ſont de la même nature, toutes des Corps opaques qui ne reçoivent de la lumiere que du Soleil, qui ſe la renvoyent les uns aux autres, & qui n'ont que les mêmes mouvemens, juſque-là tout eſt égal. Cependant il faudroit concevoir que ces grands Corps auroient eſté faits pour n'eſtre point habitez, que ce ſeroit là leur condition naturelle, & qu'il y auroit une exception juſtement en faveur de la Terre toute ſeule. Qui voudra le croire, le croye ; pour moy, je ne m'y puis pas réſoudre. Je vous trouve, dit-elle, bien affermy dans vôtre

roſtre opinion depuis quelques
nſtans. Je viens de voir le mo-
nent que la Lune ſeroit deſerte,
& que vous ne vous en ſouciyez
as beaucoup, & preſentement
i on oſoit vous dire que toutes
es Planetes ne ſont pas auſſi ha-
itées que la Terre, je voy bien
ue vous vous mettriez en co-
ere. Il eſt vray, répondis-je,
ue dans le moment où vous ve-
ez de me ſurprendre, ſi vous
n'euſſiez contredit ſur les Ha-
itans des Planetes, non ſeu-
ement je vous les aurois ſou-
enus, mais je crois que je vous
urois dit comment ils eſtoient
aits. Il y a des momens pour
roire, & je ne les ay jamais ſi
ien crûs que dans celuy-là; pre-
entement meſme que je ſuis un
eu plus de ſens froid, je ne laiſſe

pas de trouver qu'il ſeroit bien étrange que la Terre fuſt auſſi habitée qu'elle l'eſt, & que les autres Planetes ne le fuſſent point du tout; car ne croyez pas que nous voiyons tout ce qui habite la Terre; il y a autant de ſpeces d'Animaux inviſibles que de viſibles. Nous voyons depuis l'Elephant juſqu'au Ciron, là finit nôtre veuë; mais au Ciron commence une multitude infinie d'Animaux, dont il eſt l'Elephant, & que nos yeux ne ſçauroient appercevoir ſans ſecours. On a veu avec des Lunettes de tres petites gouttes d'Eau de Pluye, ou de Vinaigre, ou d'autres Liqueurs, remplies de petits Poiſſons ou de petits Serpens que l'on n'auroit jamais ſoupçonnez d'y habiter, & quelques Philoſo-

phes croyent que le goût qu'el-
es font ſentir, ſont les piqueu-
res que ces petits Animaux font
à la langue. Mélez de certai-
nes choſes dans quelques-unes
de ces Liqueurs, ou expoſez-
les au Soleil, ou laiſſez-les ſe
corrompre, voila auſſi-toſt de
nouvelles eſpeces de petits Ani-
maux.

Beaucoup de corps qui paroiſ-
ſent ſolides ne ſont que des amas
de ces Animaux imperceptibles,
qui y trouvent pour leurs mou-
vemens autant de liberté qu'il
leur en faut. Une feüille d'Ar-
bre eſt un petit Monde habité
par des Vermiſſeaux inviſibles,
à qui elle paroiſt d'une étenduë
immenſe, qui y connoiſſent des
Montagnes & des Abiſmes, &
qui d'un coſté de la feüille à l'au-

tre n'ont pas plus de communi
cation avec les autres Vermiſ
ſeaux qui y vivent, que nou
avec nos Antipodes. A plu
forte raiſon, ce me ſemble, une
groſſe Planete ſera-t-elle un
Monde habité. On a trouvé juſ
ques dans des eſpeces de pierre
tres-dures de petits Vers ſan
nombre, qui y eſtoient logez d
toutes parts dans des vuides im
ſenſibles, & qui ne ſe nourriſ
ſoient que de la ſubſtance de ce
pierres qu'ils rongeoient. Figu
rez-vous combien il y avoit d
ces petits Vers, & pendant com
bien d'années ils ſubſiſtoient d
la groſſeur d'un grain de ſable
& ſur cet exemple, quand la Lu
ne ne ſeroit qu'un amas de ro
chers, je la ferois plûtoſt ronge
par ſes Habitans que de n'y e

pas mettre. Enfin tout eſt vivant, tout eſt animé ; mettez toutes ces eſpeces d'Animaux nouvellement découvertes, & meſme toutes celles que l'on conçoit aiſément qui ſont encore à découvrir, avec celles que l'on a toûjours veuës, vous trouverez aſſurément que la Terre eſt bien peuplée, & que la Nature y a ſi liberalement répandu les Animaux, qu'elle ne s'eſt pas miſe en peine que l'on en viſt ſeulement la moitié. Croirez-vous qu'aprés qu'elle a pouſſé icy ſa fecondité juſqu'à l'excés, elle ait eſté pour toutes les autres Planetes d'une ſterilité à n'y rien produire de vivant ?

Ma raiſon eſt aſſez bien convaincuë, dit la Marquiſe, mais mon imagination eſt accablée de

la multitude infinie des Habi-
tans de toutes ces Planetes, &
embaraſſée de la diverſité qu'il
faut établir entr'eux ; car je voy
bien que la Nature, ſelon qu'elle
eſt ennemie des repetitions, les
aura tous faits differens ; mais
comment ſe repreſenter cela ?
Ce n'eſt pas à l'imagination à
prétendre ſe le repreſenter, ré-
pondis-je, elle ne peut aller
plus loin que les yeux. On peut
ſeulement appercevoir d'une
certaine veuë univerſelle, la
diverſité que la Nature doit
avoir miſe entre tous ces Mon-
des. Tous les viſages ſont en ge-
neral ſur un meſme modele ;
mais ceux de deux grandes Na-
tions, comme des Européens, ſi
vous voulez, & des Affriquains
paroiſſent eſtre faits ſur deux

modeles particuliers, & il faudroit encore trouver le modele des visages de chaque Famille. Quel secret doit avoir eu la Nature pour varier en tant de manieres une chose aussi simple qu'un visage ? Nous ne sommes dans l'Univers que comme une petite Famille, dont tous les visages se ressemblent ; dans une autre Planete, c'est une autre Famille dont les visages ont un autre air.

Apparemment les differences augmentent à mesure que l'on s'éloigne, & qui verroit un Habitant de la Lune, & un Habitant de la Terre, remarqueroit bien qu'ils seroient de deux Mondes plus voisins qu'un Habitant de la Terre & un Habitant de Saturne. Icy, par exemple, on a

l'uſage de la voix ; ailleurs on ne parle que par ſignes ; plus loin on ne parle point du tout. Icy, le raiſonnement ſe forme entierement par l'experience ; ailleurs l'experience y ajoûte fort peu de choſe ; plus loin les Vieillards n'en ſçavent pas plus que les Enfans. Icy, on ſe tourmente de l'avenir plus que du paſſé ; ailleurs on ſe tourmente du paſſé plus que de l'avenir ; plus loin on ne ſe tourmente ny de l'un ny de l'autre, & ceux-là ne ſont peut-eſtre pas les plus malheureux. On dit qu'il pourroit bien nous manquer un ſixiéme Sens naturel, qui nous apprendroit beaucoup de choſes que nous ignorons. Ce ſixiéme Sens eſt apparemment dans quelque autre Monde, où il

manque quelqu'un des cinq que nous poſſedons. Peut-eſtre meſme y a-t-il effectivement un grand nombre de Sens naturels; mais dans le partage que nous avons fait avec les Habitans des autres Planetes, il ne nous en eſt écheu que cinq, dont nous nous contentons faute d'en connoiſtre d'autres. Nos Sciences ont de certaines bornes que l'Eſprit humain n'a jamais pû paſſer, il y a un point où elles nous manquent tout à coup; le reſte eſt pour d'autres Mondes, où quelque choſe de ce que nous ſçavons eſt inconnu. Cette Planete-cy joüit des douceurs de l'Amour, mais elle eſt toûjours deſolée en pluſieurs de ſes parties par les fureurs de la Guerre. Dans une autre Planete on joüit d'une Paix

éternelle, mais au milieu de cette Paix on ne connoiſt point l'amour, & on s'ennuye. Enfin ce que la Nature pratique en petit entre les Hommes pour la diſtribution du bonheur ou des talens, elle l'aura ſans doute pratiqué en grand entre les Mondes, & elle ſe ſera bien ſouvenuë de mettre en uſage ce ſecret merveilleux qu'elle a de diverſifier toutes choſes, & de les égaler en meſme temps par les compenſations.

Eſtes-vous contente, Madame, ajoûtay-je en quittant le ton ſerieux ? Vous ay-je debité aſſez de chimeres ? Vrayement, répondit-elle, il me ſemble que j'ay preſentement moins de peine à attraper les differences de tous ces Mondes. Mon ima-

gination travaille ſur le plan que vous m'avez donné. Je me repreſente comme je puis des Caracteres & des Coutumes extraordinaires pour les Habitans des Planetes, & je leur compoſe meſme des figures tout-à-fait bizarres. Je ne vous les pourrois pas décrire, mais je voy pourtant quelque choſe. Pour ces figures-là, repliquay-je, je vous conſeille d'en laiſſer le ſoin aux Songes que vous aurez cette nuit. Nous verrons demain s'ils vous auront bien ſervie, & s'ils vous auront appris comment ſont faits les Habitans de quelque Planete.

QUATRIÉME SOIR.

Particularitez des Mondes de Venus, de Mercure, de Mars, de Jupiter, & de Saturne.

LEs Songes ne furent point heureux, ils repreſenterent toûjours quelque choſe qui reſſembloit à ce que l'on voit icy. J'eus lieu de reprocher à la Marquiſe ce que nous reprochent à la veuë de nos Tableaux, de certains Peuples qui ne font jamais que des Peintures bizarres & groteſques. *Bon*, nous diſent-ils,

cela eſt tout fait comme des hommes, il n'y a pas là d'imagination. Il faut donc ſe réſoudre à ignorer les figures des Habitans de toutes ces Planetes, & ſe contenter d'en deviner ce que nous pourrions en continuant le Voyage des Mondes que nous avions commencé. Nous en étions à Venus. On eſt bien ſeur, dis-je à la Marquiſe, que Venus tourne ſur elle-meſme, mais on ne ſçait pas bien en quel temps, ni par conſequent combien ſes jours durent. Pour ſes années, elles ne ſont que de prés de huit mois, puis qu'elle tourne en ce temps-là autour du Soleil. Elle eſt une fois & demie groſſe comme la Terre, ce qui eſt une difference abſolument inſenſible aux yeux de ſi loin, & par conſequent la

Terre paroiſt à Venus de la meſ-
me grandeur dont Venus nous
paroiſt. J'en ſuis bien aiſe, dit la
Marquiſe, la Terre pourra eſtre
pour Venus l'Etoile du Berger
& la Mere des Amours, comme
Venus l'eſt pour nous. Ces noms-
là ne peuvent convenir qu'à une
petite Planette, qui ſoit jolie,
claire, brillante, & qui ait un
air galant. J'en conviens, répon-
dis-je. Mais ſçavez-vous ce qui
rend Venus ſi jolie de loin ? c'eſt
qu'elle eſt fort affreuſe de prés.
On a veu avec les Lunettes d'ap-
proche que ce n'étoit qu'un amas
de Montagnes beaucup plus hau-
tes que les noſtres, fort pointuës,
& apparemment fort ſéches, &
par cette diſpoſition la ſurface
d'une Planette eſt la plus propre
qu'il ſe puiſſe à renvoyer la lu-

ıiere avec beaucoup d'éclat &
e vivacité. Noſtre Terre dont
a ſurface eſt fort unie auprés de
elle de Venus & en partie cou-
erte de Mers, pourroit bien n'eſ-
re pas ſi agréable à voir de loin.
'ant pis, dit la Marquiſe, car
e ſeroit aſſurément un avanta-
e & un agrément pour elle que
le préſider aux Amours des Ha-
itans de Venus, ces Gens-là
loivent bien entendre la galan-
erie. Oh! ſans doute, répondis-
e, le menu Peuple de Venus
n'eſt compoſé que de Celadons
& de Silvandres, & leurs conver-
ations les plus communes va-
ent les plus belles de Clelie. Le
limat eſt tres-favorable aux
Amours, Venus eſt plus proche
que nous du Soleil, & en reçoit
ıne lumiere plus vive & plus de

chaleur. Elle eſt à peu prés aux deux tiers de la diſtance du Soleil à la Terre.

Je voy préſentement, interrompit la Marquiſe, comment ſont faits les Habitans de Venus. Ils reſſemblent aux Mores Grenadins ; un petit Peuple noir, bruſlé du Soleil, plein d'eſprit & de feu, toûjours amoureux, faiſant des Vers, aimant la Muſique, inventant tous les jours des Feſtes, des Danſes & des Tournois. Permettez-moy de vous dire, Madame, repliquay-je, que vous ne connoiſſez gueres bien les Habitans de Venus. Nos Mores Grenadins n'auroient eſté auprés d'eux que des Lapons & des Groënlandois pour la froideur & pour la ſtupidité.

Mais que ſera-ce des Habitans

ans de Mercure ? Ils ſont encore
lus proches du Soleil, & ils en
ont deux fois & demie plus pro-
ches que nous. Il faut qu'ils ſoient
ous à force de vivacité. Je croy
qu'ils n'ont point de memoire,
non plus que la pluſpart des
Negres, qu'ils ne font jamais de
reflexion ſur rien, qu'ils n'agiſ-
ent qu'à l'avanture, & par des
mouvemens ſubits, & qu'enfin
c'eſt dans Mercure que ſont les
Petites Maiſons de l'Univers. Ils
voyent le Soleil plus de ſix fois
lus grand que nous ne le voyons;
l leur envoye une lumiere ſi for-
e, que s'ils eſtoient icy, ils ne
prendroient nos plus beaux jours
que pour de tres-foibles Crepuſ-
cules, & peut-eſtre n'y pourroient-
ls pas diſtinguer les objets ; &
a chaleur à laquelle ils ſont ac-

coûtumez eſt ſi exceſſive, que
celle qu'il fait icy au fond de
l'Afrique les glaceroit. Leur an-
née n'eſt que de trois mois. La
durée de leur jour ne nous eſt
point connuë, parce que Mer-
cure eſt ſi petit & ſi proche du
Soleil, dans les rayons duquel il
eſt preſque toûjours perdu, qu'il
échape à toute l'adreſſe des Aſ-
tronomes, & qu'on n'a pû encore
avoir aſſez de priſe ſur luy, pour
obſerver le mouvement qu'il doit
avoir ſur ſon centre; mais ſes
Habitans ont beſoin qu'il achev
ce tour en peu de temps; car appa
remment bruſlez comme ils ſon
par un grand poeſle ardent ſuſ
pendu ſur leurs teſtes, ils ſoûpi
rent aprés la nuit. Ils ſont éclai
rez pendant ce temps-là de Ve
nus, & de la Terre qui leu

doivent paroiſtre aſſez grandes. Pour les autres Planetes, comme elles ſont au delà de la Terre vers le Firmament, ils les voyent plus petites que nous ne les voyons, & n'en reçoivent que bien peu de lumière.

Je ne ſuis pas ſi touchée, dit la Marquiſe, de cette perte-là que font les Habitans de Mercure, que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excés de la chaleur. Je voudrois bien que nous les ſoulageaſſions un peu. Donnons à Mercure de longues & d'abondantes pluyes qui le rafraîchiſſent, comme on dit qu'il en tombe icy dans les Pays chauds pendant des quatre mois entiers, juſtement dans les ſaiſons les plus chaudes.

Cela ſe peut, repris-je, & meſ-

me nous pouvons rafraîchir encore Mercure d'une autre façon. Il y a des Pays dans la Chine qui doivent estre tres-chauds par leur situation, & où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de Juillet & d'Aoust, jusques-là que les Rivieres se gelent. C'est que ces contrées-là ont beaucoup de Salpêtre ; les exhalaisons en sont fort froides, & la force de la chaleur les fait sortir de la Terre en grande abondance. Mercure sera, si vous voulez, une petite Planete toute de Salpêtre, & le Soleil tirera d'elle-mesme le remede au mal qu'il luy pourroit faire. Ce qu'il y a de seur, c'est que la Nature ne sçauroit faire vivre les Gens qu'où ils peuvent vivre, & que l'habitude jointe à l'igno-

rance de quelque choſe de meil-
eur, ſurvient, & les y fait vivre
agréablement. Ainſi on pourroit
meſme ſe paſſer dans Mercure
du Salpêtre & des Pluyes.

Aprés Mercure, vous ſçavez
qu'on trouve le Soleil. Il n'y a
pas moyen d'y mettre d'Habi-
tans. Le *pourquoy non* nous man-
que là. Nous jugeons par la Ter-
re qui eſt habitée, que les au-
res Corps de la meſme eſpece
qu'elle doivent l'eſtre auſſi;
mais le Soleil n'eſt point un
Corps de la meſme eſpece que la
Terre, ni que les autres Pla-
netes. Il eſt la ſource de toute
cette lumiere que les Planetes
ne font que ſe renvoyer les unes
aux autres aprés l'avoir receuë
le luy. Elles en peuvent faire,
pour ainſi dire, des échanges

entre-elles, mais elles ne la peu
vent produire. Luy ſeul tire de
ſoy-meſme cette précieuſe ſub-
ſtance ; il la pouſſe avec force
de tous coſtez ; de là elle revien
à la rencontre de tout ce qui eſt
ſolide, & d'une Planete à l'autre
il s'épand de longues & vaſtes
traiſnées de lumiere qui ſe croi
ſent, ſe traverſent, & s'entre-
laſſent en mille façons diffe
rentes, & forment d'admirable
tiſſus de la plus riche matiere
qui ſoit au monde. Auſſi le So
leil eſt-il placé dans le centre
qui eſt le lieu le plus commode
d'où il puiſſe la diſtribuer éga
lement, & animer tout par ſa
chaleur. Le Soleil eſt donc un
Corps particulier, mais quelle
ſorte de Corps ? On eſt bien em
baraſſé à le dire. On avoit toû

ours crû que c'eſtoit un feu
res-pur, mais on s'en deſabuſa
au commencement de ce Siecle,
qu'on apperçût des Taches ſur
a ſurface. Comme on avoit dé-
couvert peu de temps auppara-
vant de nouvelles Planetes dont
e vous parleray, que tout le
Monde Philoſophe n'avoit l'eſ-
prit remply d'autre choſe, &
qu'enfin les nouvelles Planetes
s'eſtoient miſes à la mode, on
ugea auſſi-toſt que ces Taches
en eſtoient, qu'elles avoient un
mouvement autour du Soleil,
& qu'elles nous en cachoient ne-
ceſſairement quelque partie, en
tournant leur moitié obſcure
vers nous. Déja les Sçavans fai-
oient leur cour de ces préten-
duës Planetes aux Princes de
l'Europe. Les uns leur donnoient

le nom d'un Prince, les autres d'un autre, & peut-eſtre il y auroit eu querelle entre eux à qui ſeroit demeuré le maiſtre des Taches pour les nommer comme il euſt voulu.

Je ne trouve point cela bon interrompit la Marquiſe. Vous me diſiez l'autre jour qu'on avoit donné aux differentes parties de la Lune des noms de Sçavans & d'Aſtronomes, & j'en étois fort contente. Puis que les Princes prennent pour eux la Terre, il eſt juſte que les Sçavans ſe reſervent le Ciel, & y dominent: mais ils n'en devroient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrez, répondis-je, qu'ils puiſſent du moins en cas de beſoin, engager aux Princes quelque Aſtre ou quelque partie de la Lune.

Quand

Quant aux Taches du Soleil, ils n'en purent faire aucun uſage. Il ſe trouva que ce n'eſtoient point des Planetes, mais des nuages, des fumées, des écumes, qui s'élevent ſur le Soleil. Elles ſont tantoſt en grande quantité, tantoſt en petit nombre, tantoſt elles diſparoiſſent toutes; quelquefois elles ſe mettent pluſieurs enſemble, quelquefois elles ſe ſéparent, quelquefois elles ſont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des temps où l'on en voit beaucoup, il y en a d'autres, & meſme aſſez longs, où il n'en paroiſt aucune. Il paroiſt que le Soleil eſt une matiere liquide, quelques-uns diſent de l'Or fondu, qui boüillonne inceſſamment, & produit des impuretez, que la force de ſon mouvement

rejette ſur ſa ſurface. Elles s'y conſument, & puis il s'en produit d'autres. Imaginez-vous quels Corps étrangers ce ſont-là, il y en a tel qui eſt dix-ſept cens fois plus gros que la Terre ; car vous ſçaurez qu'elle eſt plus d'un million de fois plus petite que le Globe du Soleil. Jugez par-là quelle eſt la quantité de cet Or fondu, ou l'étenduë de cette grande Mer de lumiere & de feu. D'autres diſent, & avec aſſez d'apparence, que les Taches, du moins pour la pluſpart ne ſont point des productions nouvelles, & qui ſe diſſipent au bout de quelque temps, mais de groſſes maſſes ſolides, de figure fort irréguliere, toûjours ſubſiſtantes, qui tantoſt flotent ſur le corps liquide du Soleil, tantoſt s'y enfoncent ou entierement ou

en partie, & nous préſentent dif-
ferentes pointes ou éminences,
ſelon qu'elles s'enfoncent plus ou
moins, & qu'elles ſe tournent
vers nous de differents coſtez.
Peut-eſtre font-elles partie de
quelque grand amas de matiere
olide qui ſert d'aliment au feu
lu Soleil. Enfin, quoy que ce
uiſſe eſtre que le Soleil, il ne
aroiſt nullement propre à eſtre
abité. C'eſt pourtant domma-
e, l'habitation ſeroit belle. On
eroit au centre de tout, on ver-
oit toutes les Planetes tourner
égulierement autour de ſoy, au
eu que nous voyons dans leur
ours une infinité de bizareries,
ui n'y paroiſſent que parce que
ous ne ſommes pas dans le lieu
ropre pour en bien juger, c'eſt-
dire, au centre de leur mou-

vement. Cela n'eſt-il pas pitoya-
ble ? Il n'y a qu'un lieu dans le
Monde, d'où l'étude des Aſtres
puiſſe eſtre extrêmement facile,
& juſtement dans ce lieu-là, il
n'y a perſonne. Vous n'y ſongez
pas, dit la Marquiſe. Qui ſeroit
dans le Soleil, ne verroit rien,
ni Planetes, ni Etoiles fixes. Le
Soleil n'efface-t-il pas tout ? Ce
ſeroient ſes Habitans qui ſeroient
bien fondez à ſe croire ſeuls dans
toute la Nature.

J'avouë que je m'étois trom-
pé, répondis-je. Je ne ſongeois
qu'à la ſituation où eſt le Soleil,
& non à l'effet de ſa lumiere:
mais vous qui me redreſſez ſi à
propos, vous voulez bien que je
vous diſe que vous vous eſtes
trompée auſſi ; les Habitans du
Soleil ne le verroient ſeulement

pas. Ou ils ne pourroient ſoûte-
nir la force de ſa lumiere, ou ils
ne la pourroient recevoir, faute
d'en eſtre à quelque diſtance, &
tout bien conſideré, le Soleil ne
ſeroit qu'un ſéjour d'Aveugles;
encore un coup, il n'eſt pas fait
pour eſtre habité; mais voulez-
vous que nous pourſuivions noſ-
tre Voyage des Mondes? Nous
ſommes arrivez au centre qui eſt
toûjours le lieu le plus bas dans
tout ce qui eſt rond, & je vous
diray en paſſant, que pour aller
d'icy-là, nous avons fait un che-
min de trente-trois millions de
lieuës, il faudroit préſentement
retourner ſur nos pas, & remon-
ter. Nous retrouverons Mercure,
Venus, la Terre, la Lune, tou-
tes les Planetes que nous avons
viſitées. Enſuite c'eſt Mars qui

ſe préſente. Mars n'a rien de curieux que je ſçache, ſes jours ſont de plus d'une demie-heure plus longs que les noſtres ; & ſes années valent deux de nos années, à un mois & demi-prés. Il eſt environ quatre fois plus petit que la Terre, il voit le Soleil un peu moins grand & moins vif que nous ne le voyons ; enfin Mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arreſte. Mais la jolie choſe que Jupiter avec ſes quatre Lunes ou Satellites ! Ce ſont quatre petites Planetes, qui tandis que Jupiter tourne autour du Soleil en douze ans, tournent autour de luy comme noſtre Lune autour de nous. Mais, interrompit la Marquiſe, pourquoy y a-t-il des Planetes qui tournent autour d'autres Planetes qui ne valent

pas mieux qu'elles ? Sérieuſement il me paroiſtroit plus régulier & plus uniforme que toutes les Planetes, & grandes & petites, n'euſſent que le meſme mouvement autour du Soleil.

Ah ! Madame, repliquay-je, ſi vous ſçaviez ce que c'eſt que les Tourbillons de Deſcartes, ces Tourbillons dont le nom eſt ſi terrible, & l'idée ſi agreable, vous ne parleriez pas comme vous faites. La teſte me duſt-elle tourner, dit-elle en riant, il eſt beau de ſçavoir ce que c'eſt que les Tourbillons. Achevez de me rendre folle, je ne me ménage plus, je ne connois plus de retenuë ſur la Philoſophie ; laiſſons parler le monde, & donnons-nous aux Tourbillons. Je ne vous connoiſſois pas de pareils empor-

temens, repris-je ; c'eſt dommage qu'ils n'ayent que les Tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon, c'eſt un amas de matiere dont les parties ſont détachées les unes des autres, & ſe meuvent toutes en un meſme ſens ; permis à elles d'avoir pendant ce temps-là quelques petits mouvemens particuliers, pourveu qu'elles ſuivent toûjours le mouvement general. Ainſi un Tourbillon de vent, c'eſt une infinité de petites parties d'air, qui tournent en rond toutes enſemble, & enveloppent ce qu'elles rencontrent. Vous ſçavez que les Planettes ſont portées dans la matiere celeſte, qui eſt d'une ſubtilité, & d'une agitation prodigieuſe. Tout ce grand amas de matiere celeſte, qui eſt

epuis le Soleil juſqu'aux Etoiles
xes, tourne en rond, & empor-
ant avec ſoy les Planettes, les
ait tourner toutes en un meſme
ens autour du Soleil, qui occu-
e le centre, mais en des temps
lus ou moins longs, ſelon qu'el-
es en ſont plus ou moins éloi-
nées. Il n'y a pas juſqu'au Soleil
ui ne tourne ſur luy-meſme,
arce qu'il eſt juſtement au milieu
e toute cette matiere celeſte;
c vous remarquerez en paſſant,
ue quand la Terre ſeroit dans
a place où il eſt, elle ne pour-
oit encore faire moins que de
ourner ſur elle-meſme.

Voilà quel eſt le grand Tour-
illon dont le Soleil eſt comme
e Maiſtre; mais en meſme temps
es Planettes ſe compoſent de
etits Tourbillons particuliers

à l'imitation de celuy du Solei
Chacune d'elles en tournant au
tour du Soleil ne laiſſe pas d
tourner autour d'elle-meſme, &
fait tourner auſſi autour d'ell
en meſme ſens une certaine quan
tité de cette maniere celeſte, qu
eſt toûjours preſte à ſuivre tous le
mouvemens qu'on luy veut dom
ner, s'ils ne la détournent pas d
ſon mouvement general. C'eſt-l
le Tourbillon particulier de l
Planette, & elle le pouſſe auſ
loin que la force de ſon mouve
ment ſe peut étendre. S'il fau
qu'il tombe dans ce petit Tour
billon quelque Planette moindr
que celle qui y domine, la voil
emportée par la grande, & for
cée indiſpenſablement à tourne
autour d'elle, & le tout enſem
ble, la grande Planette, la petit

& le Tourbillon qui les renfer-
ne, n'en tourne pas moins au-
our du Soleil. C'eſt ainſi qu'au
omencement du Monde nous
ous fiſmes ſuivre par la Lune,
arce qu'elle ſe trouva dans l'é-
enduë de noſtre Tourbillon, &
out-à-fait à noſtre bien-ſéance.
Jupiter, dont je commençois à
ous parler, fut plus heureux ou
lus puiſſant que nous. Il y avoit
ans ſon voiſinage quatre petites
Planettes, il ſe les aſſujettit tou-
es quatre; & nous qui ſommes
ne Planette principale, croyez-
ous que nous l'euſſions eſté, ſi
ous nous fuſſions trouvez pro-
he de luy? Il eſt huit mille fois
lus gros que nous, il nous au-
oit engloutis ſans peine dans ſon
Tourbillon, & nous ne ſerions
u'une Lune de ſa dépendance,

au lieu que nous en avons une qui eſt dans la noſtre, tant il eſt vray que le ſeul hazard de la ſituation décide ſouvent de toute la fortune qu'on doit avoir.

Et qui nous aſſeure, dit la Marquiſe, que nous demeurerons toûjours où nous ſommes? Je commence à craindre que nous ne faſſions la folie de nous approcher d'une Planette auſſi entreprenante que Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous abſorber; car il me paroiſt que dans ce grand mouvement où vous dites qu'eſt la matiere celeſte, elle devroit agiter les Planettes irrégulierement, tantoſt les approcher, tantoſt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions auſſi-toſt y gagner qu'y perdre, répondis-je, peut-

ſtre irions-nous ſoumettre à
oſtre domination Mercure ou
Mars, qui ſont de plus petites
Planettes, & qui ne nous pour-
oient reſiſter. Mais nous n'a-
ons rien à eſperer ni à craindre,
es Planettes ſe tiennent où elles
ont, & les nouvelles conqueſtes
eur ſont défenduës, comme el-
es l'eſtoient autrefois aux Rois
de la Chine. Vous ſçavez bien
que quand on met de l'huile
avec de l'eau, l'huile ſurnage.
Qu'on mette ſur ces deux li-
queurs un Corps extrêmement
eger, l'huile le ſoûtiendra & il
n'ira pas juſqu'à l'eau. Qu'on y
mette un autre Corps plus pe-
ſant, & qui ſoit juſtement d'une
certaine peſanteur, il paſſera au
travers de l'huile, qui ſera trop
foible pour l'arreſter, & tom-

bera juſqu'à ce qu'il rencontre l'eau, qui aura la force de le ſoûtenir. Ainſi dans cette liqueur compoſée de deux liqueurs qui ne ſe meſlent point, deux Corps inégalement peſans ſe mettent naturellement à deux places differentes, & jamais l'un ne montera, ni l'autre ne deſcendra. Qu'on mette encore d'autres liqueurs qui ſe tiennent ſeparées, & qu'on y plonge d'autres corps, il arrivera la meſme choſe. Repréſentez-vous que la matiere Celeſte qui remplit ce grand Tourbillon, a differentes couches qui s'enveloppent les unes les autres, & dont les peſanteurs ſont differentes, comme celles de l'huile & de l'eau, & des autres liqueurs. Les Planettes ont auſſi differentes peſanteurs, chacune

'elles par conſequent s'arreſte
ans la couche qui a préciſément
force neceſſaire pour la ſoûte-
ir, & qui luy fait équilibre, &
ous voyez bien qu'il n'eſt pas
oſſible qu'elle en ſorte jamais.

Je conçois, dit la Marquiſe,
ue ces péſanteurs-là reglent
ort bien les rangs. Pluſt à Dieu
u'il y euſt quelque choſe de pa-
eil qui les reglaſt parmi nous,
x qui fixât les gens dans les pla-
es qui leur ſont naturellement
convenables : Me voila fort en
repos du côté de Jupiter. Je ſuis
ien-aiſe qu'il nous laiſſe dans
nôtre petit Tourbillon avec nô-
re Lune unique. Je ſuis d'hu-
meur à me borner aiſément, &
je ne luy envie point les quatre
qu'il a.

Vous auriez tort de les luy en-

vier, repris-je, il n'en a poin
plus qu'il ne luy en faut. Il eſt
cinq fois plus éloigné du Solei
que nous, c'eſt-à-dire, qu'il en
eſt à cent ſoixante-cinq millions
de lieuës, & par conſequent ſes
Lunes ne reçoivent & ne luy ren
voyent qu'une lumiere aſſez foi
ble. Le nombre ſupplée au peu
d'effet de chacune. Sans cela
comme Jupiter tourne ſur luy
même en dix heures, & que ſes
nuits qui n'en durent que cinq
ſont fort courtes, quatre Lune
ne paroiſtroient pas ſi neceſſaires
Celle qui eſt la plus proche de
Jupiter fait ſon cercle autour de
luy en quarante-deux heures, la
ſeconde en trois jours & demi
la troiſiéme en ſept, la quatriéme
en dix-ſept, & par l'inégalité mê
me de leur cours elles s'accor
den

ent à luy donner les plus jolis
pectacles du monde. Tantoſt elles
e levent toutes quatre enſemble,
x puis ſe ſeparent preſque dans
e moment ; tantoſt elles ſont
outes à leur Midy rangées l'u-
ne au deſſus de l'autre ; tantoſt
n les voit toutes quatre dans le
Ciel à des diſtances égales ; tan-
oſt quand deux ſe levent, deux
utres ſe couchent ; ſur tout j'ai-
nerois à voir ce jeu perpetuel
l'Eclipſes qu'elles font, car il ne
e paſſe point de jour qu'elles ne
'éclipſent les unes les autres, ou
u'elles n'éclipſent le Soleil, &
ſſurément les éclipſes s'eſtant
enduës ſi familieres en ce mon-
le-là, elles y ſont un ſujet de
ivertiſſement, & non pas de
rayeur, comme en celuy-cy.

Et vous ne manquerez pas, dit

la Marquise, à faire habiter ces quatre Lunes, quoy que ce ne soient que de petites Planetes subalternes, destinées seulement à en éclairer une autre pendant ses nuits ? N'en doutez nullement, répondis-je. Ces Planetes n'en sont pas moins dignes d'estre habitées, pour avoir le malheur d'estre asservies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrois donc, reprit-elle, que les Habitans des quatre Lunes de Jupiter, fussent comme des Colonies de Jupiter, qu'elles eussent receu de luy, s'il estoit possible, leurs Loix & leurs Coûtumes, que par consequent elles luy rendissent quelque sorte d'hommage, & ne regardassent la grande Planete qu'avec respect. Ne faudroit-il point aussi

uy-dis-je, que les quatre Lunes nvoyaſſent de temps en temps les Députez dans Jupiter, pour uy prêter ſerment de fidelité ? Pour moy, je vous avouë que le peu de ſuperiorité que nous a-ons ſur les Gens de noſtre Lune, ne fait douter que Jupiter en ait beaucoup ſur les Habitans des iennes, & je croy que l'avan-age auquel il puiſſe le plus rai-onnablement prétendre, c'eſt e leur faire peur. Par exemple, ans celle qui eſt la plus proche e luy, ils le voyent ſeize cens ois plus grand que noſtre Lune e nous paroiſt, quelle monſ-reuſe Planete ſuſpenduë ſur leurs eſtes ! En verité, ſi les Gaulois raignoient anciennement que le Ciel ne tombaſt ſur eux & ne les craſaſt, les Habitans de cette

Lune auroient bien plus de ſujet de craindre une chute de Jupiter. C'eſt peut-eſtre là auſſi la frayeur qu'ils ont, dit-elle, au lieu de celle des Eclipſes, dont vous m'avez aſſuré qu'ils ſont exempts, & qu'il faut bien remplacer par quelque autre ſottiſe. Il le faut de neceſſité abſoluë, répondis-je. L'Inventeur du troiſiéme Siſtême dont je vous parlois l'autre jour, le celebre Tycho-Brahé, un des plus grands Aſtronomes qui furent jamais, n'avoit garde de craindre les Eclipſes. comme le Vulgaire les craint, il paſſoit ſa vie avec elles. Mais croiriez-vous bien ce qu'il craignoit en leur place? Si en ſortant de ſon logis la premiere perſonne qu'il rencontroit eſtoit une Vieille, ſi un Liévre traverſoit

on chemin, Ticho-Brahé croyoit que la journée devoit eſtre malheureuſe, & retournoit promptement ſe renfermer chez luy, ſans oſer commencer la moindre choſe.

Il ne ſeroit pas juſte, reprit-elle, aprés que cet homme-là n'a pû ſe délivrer impunément de la crainte des Eclipſes, que les Habitans de cette Lune de Jupiter, dont nous parlions, en fuſſent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier, ils ſubiront la Loy commune, & s'ils ſont exempts d'une erreur, ils donneront dans quelque autre; mais comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner, éclairciſſez-moy, je vous prie, une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques

momens. Si la terre eſt ſi petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il ? Je crains que nous ne luy ſoyons inconnus.

De bonne foy, je croy que cela eſt ainſi, répondis-je. Il faudroit qu'il viſt la Terre quatre cens fois plus petite que nous ne le voyons. C'eſt trop peu, il ne la voit point. Voicy ſeulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter des Aſtronomes, qui aprés avoir bien pris de la peine à compoſer des Lunettes excellentes, aprés avoir choiſi les plus belles nuits pour obſerver, auront enfin découvert dans les Cieux une trés petite Planete qu'ils n'avoient jamais veuë. D'abord le Journal des Sçavans de ce Pays-là en parle; le Peuple de Jupiter, ou

n'en entend point parler, ou n'en fait que rire ; les Philoſophes dont cela détruit les opinions, forment le deſſein de n'en rien croire ; il n'y a que les Gens trés-raiſonnables qui en veulent bien douter. On obſerve encore, on revoit la petite Planete ; on s'aſſeure bien que ce n'eſt point une viſion ; on commence même à ſoupçonner qu'elle a un mouvement autour du Soleil ; on trouve au bout de mille obſervations, que ce mouvement eſt d'une année ; & enfin, grace à toutes les peines que ſe donnent les Sçavans, on ſçait dans Jupiter que noſtre Terre eſt au Monde. Les Curieux vont la voir au bout d'une Lunette, & la veuë à peine peut-elle encore l'attraper.

Si ce n'eſtoit, dit la Marquiſe, qu'il n'eſt point trop agréable de ſçavoir qu'on ne nous peut découvrir de dedans Jupiter qu'avec des Lunettes d'approche, je me repreſenterois avec plaiſir ces Lunettes de Jupiter dreſſées vers nous, comme les noſtres les ſont vers luy, & cette curioſité mutuelle avec laquelle les Planetes s'entreconſiderent & demandent l'une de l'autre, *Quel Monde eſt-ce-là? Quelles Gens l'habitent?*

Cela ne va pas ſi viſte que vous penſez, repliquay-je. Quand on verroit noſtre Terre de dedans Jupiter, quand on l'y connoiſtroit, noſtre Terre ce n'eſt pas nous; on n'a pas le moindre ſoupçon qu'elle puiſſe être habitée. Si quelqu'un vient à ſe l'imaginer,

ner , Dieu ſçait comme tout Ju-
piter ſe mocque de luy. Peut-
être meſme ſommes-nous cauſe
qu'on y a fait le procés à des Phi-
oſophes qui ont voulu ſoûtenir
que nous eſtions. Cependant je
roirois plus volontiers que les
Habitans de Jupiter ſont aſſez
ccupez à faire des découvertes
ur leur Planete , pour ne ſonger
oint du tout à nous. Elle eſt ſi
rande , que s'ils navigent , aſſu-
ément leurs Chriſtophes Co-
ombs ne ſçauroient manquer
'employ. Il faut que les Peu-
les de ce monde-là ne connoiſ-
ent pas ſeulement de reputation
a centiéme partie des autres
euples ; au lieu que dans Mer-
ure , qui eſt fort petit , ils ſont
ous voiſins les uns des autres ,
s vivent familierement enſem-

ble, & ne comptent que pour une promenade de faire le tour de leur Monde. Si on ne nous voit point dans Jupiter, vous jugez bien qu'on y voit encore moins Venus qui eſt plus éloignée de luy, & encore moins Mercure qui eſt & plus petit & plus éloigné. En récompenſe ſes Habitans voyent leurs quatre Lunes, & Saturne avec les ſiennes & Mars. Voila aſſez de Planetes pour embaraſſer ceux d'entre eux qui ſont Aſtronomes ; la Nature a eu là bonté de leur cacher ce qui en reſte dans l'Univers.

Quoy, dit la Marquiſe, vous comptez cela pour une grace Sans doute, répondis-je. Il y a dans tout ce grand Tourbillon ſeize Planetes. La nature, qui veut nous épargner la peine d'e

tudier tous leurs mouvemens, ne nous en montre que ſept, n'eſt-ce pas là une aſſez grande faveur ? Mais nous, qui n'en ſentons pas le prix, nous faiſons ſi bien que nous attrapons les neuf autres qui avoient eſté cachées; auſſi en ſommes-nous punis par les grands travaux que l'Aſtronomie demande preſentement.

Je voy, reprit-elle, par ce nombre de ſeize Planetes qu'il faut que Saturne ait cinq Lunes. Il les a auſſi, repliquay-je, & avec d'autant plus de juſtice que comme il tourne en trente ans autour du Soleil, il a des Pays où la nuit dure quinze ans, par la même raiſon que ſur la Terre qui tourne en un an, il y a des nuits de ſix mois ſous les Poles. Mais Saturne étant deux fois plus éloigné du

Soleil que Jupiter, & par conſequent dix fois plus que nous, ſes cinq Lunes ſi foiblement éclairées luy donneroient-elles aſſez de lumiere pendant ſes nuits ? Non, il a encore une reſſource ſinguliere & unique dans tout l'Univers connu. C'eſt un grand Cercle, ou un grand Anneau aſſez large qui l'environne, & qui eſtant aſſez élevé pour être preſque entierement hors de l'ombre du Corps de cette Planete, réfléchit la lumiere du Soleil dans des lieux qui ne le voyent point, & la refléchit de plus prés, & avec plus de force que toutes les cinq Lunes, parce qu'il eſt moins élevé que la plus baſſe.

En verité, dit la Marquiſe de l'air d'une perſonne qui rentroit

en elle-meſme avec étonnement, tout cela eſt d'un grand ordre ; il paroiſt bien que la Nature a eu en veuë les beſoins de quelques Eſtres vivans, & que la diſtribution des Lunes n'a pas eſté faite au hazard. Il n'en eſt tombé en partage qu'aux Planetes éloignées du Soleil, à la Terre, à Jupiter, à Saturne ; car ce n'eſtoit pas la peine d'en donner à Venus & à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumiere, dont les nuits ſont fort courtes, & qui les comptent apparemment pour de plus grands bienfaits de la Nature que leurs jours meſme. Mais attendez, il me ſemble que Mars qui eſt encore plus éloigné du Soleil que la Terre, n'a point de Lune. On ne peut pas vous le diſſimuler,

répondis-je, il n'en a point, & il faut qu'il ait pour ſes nuits des reſſources que nous ne ſçavons pas. Vous avez veu des Phoſphores, de ces matieres liquides ou ſeches, qui en recevant la lumiere du Soleil, s'en imbibent & s'en penetrent, & enſuite jettent un aſſez grand éclat dans l'obſcurité. Peut-eſtre Mars a-t-il de grands Rochers fort élevez, qui ſont des Phoſphores naturels, & qui prennent pendant le jour une proviſion de lumiere qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne ſçauriez nier que ce ne fuſt un Spectacle aſſez agreable de voir tous ces Rochers s'allumer de toutes parts dés que le Soleil ſeroit couché, & faire ſans aucun art des illuminations magnifiques, qui ne pourroient

ncommoder par leur chaleur. Vous ſçavez encore qu'il y a en Amerique des Oiſeaux qui ſont ſi lumineux dans les tenebres, qu'on s'en peut ſervir pour lire. Que ſçavons-nous ſi Mars n'a point un grand nombre de ces Oiſeaux, qui dés que la nuit eſt venuë, ſe diſperſent de tous coſtez,& vont répandre un nouveau jour ?

Je ne me contente, reprit-elle, ny de vos Rochers ny de vos Oiſeaux. Cela ne laiſſeroit pas d'eſtre joli; mais puiſque la Nature a donné tant de Lunes à Saturne, & à Jupiter, c'eſt une marque qu'il faut des Lunes. J'euſſe eſté bien-aiſe que tous les Mondes éloignez du Soleil en euſſent eu, ſi Mars ne nous fuſt point venu faire une exception deſagreable.

Ah ! vraiment, repliquay-je, ſi vous vous mêliez de Philoſophie plus que vous ne faites, il faudroit bien que vous vous accoûtumaſſiez à voir des exceptions dans les meilleurs Siſtêmes. Il y a toûjours quelque choſe qui y convient le plus juſte du monde, & puis quelque choſe auſſi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laiſſe-là, ſi on deſeſpere d'en pouvoir venir à bout. Uſons-en de meſme pour Mars, puiſqu'il ne nous eſt point favorable, & ne parlons point de luy. Nous ſerions bien étonnez ſi nous eſtions dans Saturne, de voir ſur nos teſtes pendant la nuit ce grand Anneau qui iroit en forme de demy Cercle d'un bout à l'autre de l'Horiſon, & qui nous renvoyant la lumiere

du Soleil feroit l'effet d'une Lu-
ne continuë. Et ne mettrons-
nous point d'Habitans dans ce
grand Anneau, interrompit-elle
en riant ? Quoy que je ſois d'hu-
meur, répondis-je, à en envoyer
par tout aſſez hardiment, je
vous avouë que je n'oſerois en
mettre-là, cet Anneau me pa-
roiſt une habitation trop irre-
guliere. Pour les cinq petites
Lunes, on ne peut pas ſe diſpen-
ſer de les peupler. Si cependant
l'Anneau n'eſtoit, comme quel-
ques-uns le ſoupçonnent, qu'un
Cercle de Lunes qui ſe ſuiviſſent
de fort prés & euſſent un mou-
vement égal, & que les cinq pe-
tites Lunes fuſſent cinq écha-
pées de ce grand Cercle, que de
Mondes dans le Tourbillon de
Saturne ! Quoy qu'il en ſoit, les

Gens de Saturne ſont aſſez miſe-
rables, meſme avec le ſecours de
l'Anneau. Il leur donne de la
lumiere, mais quelle lumiere,
dans l'éloignement où il eſt du
Soleil ! Le Soleil meſme qu'ils
voyent cent fois plus petit que
nous, n'eſt pour eux qu'une petite
Etoile blanche & pâle, qui n'a
qu'un éclat & une chaleur bien
foible, & ſi vous les mettiez dans
nos Pays les plus froids, dans la
Groënlande, ou dans la Lappo-
nie, vous les verriez ſuër à groſ-
ſes gouttes, & expirer de chaud.

Vous me donnez une idée de
Saturne qui me gele, dit la Mar-
quiſe, au lieu que tantoſt vous
m'échauffiez en me parlant de
Mercure. Il faut bien, repli-
quay-je, que les deux Mondes
qui ſont aux extremitez de ce

grand Tourbillon, ſoient oppoſez en toutes choſes.

Ainſi, reprit-elle, on eſt bien ſage dans Saturne, car vous m'avez dit que tout le monde eſtoit fou dans Mercure. Si on n'eſt pas bien ſage dans Saturne, repris-je, du moins, ſelon toutes les apparences, on y eſt bien flegmatique. Ce ſont gens qui ne ſçavent ce que c'eſt que de rire, qui prennent toûjours un jour pour répondre à la moindre queſtion qu'on leur fait, & qui euſſent trouvé Caton d'Utique trop badin & trop folâtre.

Il me vient une penſée, dit-elle. Tous les Habitans de Mercure ſont vifs, tous ceux de Saturne ſont lents. Parmy nous les uns ſont vifs, les autres lents; cela ne viendroit-il point de ce

que noſtre Terre eſtant juſtement au milieu des autres Mondes, nous participons des extremitez ? Il n'y a point pour les Hommes de Caractere fixe & déterminé ; les uns ſont faits comme les Habitans de Mercure, les autres comme ceux de Saturne, & nous ſommes un mélange de toutes les eſpeces qui ſe trouvent dans les autres Planetes. J'aime aſſez cette idée, repris-je, nous formons un aſſemblage ſi bizarre, qu'on pourroit croire que nous ſerions ramaſſez de pluſieurs Mondes differens. A ce compte il eſt aſſez commode d'eſtre icy, on y voit tous les autres Mondes en abregé.

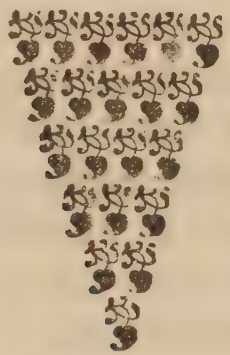
Du moins, reprit la Marquiſe, une commodité fort réelle qu'a noſtre Monde par ſa ſitua-

ion, c'eſt qu'il n'eſt ny ſi chaud
ue celuy de Mercure ou de Ve-
us, ny ſi froid que celuy de Ju-
iter ou de Saturne. De plus,
ous ſommes juſtement dans un
ndroit de la Terre où nous ne
entons l'excés ny du chaud ny
u froid. En verité ſi un certain
'hiloſophe rendoit grace à la
Nature d'eſtre Homme & non
as Beſte, Grec, & non pas Bar-
are, moy je veux luy rendre
race d'eſtre ſur la Planete la
lus temperée de l'Univers, &
ans un des lieux les plus tempe-
ez de cette Planete. Si vous
n'en croyez, Madame, répon-
is-je, vous luy rendrez graces
l'eſtre jeune & non pas vieille;
eune & belle, & non pas jeune
& laide; jeune & belle Françoi-
e, & non pas jeune & belle Ita-

lienne. Voila bien d'autres ſu-
jets de reconnoiſſance, que ceux
que vous tirez de la ſituation de
voſtre Tourbillon, ou de la tem-
perature de voſtre Pays.

Mon Dieu ! repliqua-t-elle,
laiſſez-moy avoir de la recon-
noiſſance ſur tout, juſque ſur le
Tourbillon où je ſuis placée. La
meſure de bonheur qui nous a
eſté donnée, eſt aſſez petite,
il n'en faut rien perdre, & il eſt
bon d'avoir pour les choſes les
plus communes, & les moins
conſiderables, un gouſt qui les
mette à profit. Si on ne vouloit
que des plaiſirs vifs, on en auroit
peu, on les attendroit long-
temps, & on les payeroit bien.
Vous me promettez donc, re-
pliquay-je, que ſi on vous pro-
poſoit de ces plaiſirs vifs, vous

vous ſouviendriez des Tourbil-
ons & de moy, & que vous vous
orneriez à nous? Oüy, répon-
dit-elle, mais faites que la Phi-
loſophie me fourniſſe toûjours
des plaiſirs nouveaux. Du moins
pour demain, répondis-je, j'eſ-
pere qu'il ne vous manqueront
pas. J'ay des Etoiles fixes, qui
paſſent tout ce que vous avez
veu juſqu'icy.



CINQUIE'ME SOIR.

Que les Etoiles Fixes ſont autant de Soleils dont chacun éclaire un Monde.

LA Marquiſe ſentit une vraye impatience de ſçavoir ce que les Etoiles fixes deviendroient. Seront-elles habitées comme les Planetes, me dit-elle ? Ne le ſeront-elles pas ? Enfin qu'en ferons-nous ? Vous le devineriez peut-eſtre, ſi vous en aviez bien envie, répondis-je. Les Etoiles fixes ne ſçauroient eſtre moins éloignées de la Terre, que de vingt-

vingt-ſept mille ſix cens ſoixante
ois la diſtance d'ici au Soleil qui
eſt de trente-trois millions de
ieuës, & ſi vous fâchiez un Aſ-
ronome, il les mettroit encore
lus loin. La diſtance du Soleil à
aturne qui eſt la Planete la plus
éloignée n'eſt que trois cens tren-
e millions de lieuës; ce n'eſt rien
ar rapport à la diſtance du So-
eil ou de la Terre aux Etoiles fi-
es, & on ne prend pas la peine
le la compter. Leur lumiere,
omme vous voyez, eſt aſſez vive
& aſſez éclatante. Si elles la re-
evoient du Soleil, il faudroit
u'elles la receuſſent déja bien
oible aprés un ſi épouvantable
rajet; il faudroit que par une ré-
exion qui l'affoibliroit encore
eaucoup, elles nous la renvoyaſ-
ent à cette même diſtance. Il ſe-

roit impossible qu'une lumiere qui auroit essuyé une reflexion, & fait deux fois un semblable chemin, eust cette force & cette vivacité qu'a celle des Etoiles fixes. Les voila donc lumineuses par elles-mêmes, & toutes, en un mot, autant de Soleils.

Ne me trompay-je point, s'écria la Marquise, ou si je vois où vous me voulez mener ? M'allez-vous dire : *Les Etoiles fixes sont autant de Soleils, nostre Soleil est le centre d'un Tourbillon qui tourne autour de luy, pourquoy chaque Etoile fixe ne sera-t-elle pas aussi le centre d'un Tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle ? Nostre Soleil a des Planetes qu'il éclaire, pourquoy chaque Etoile fixe n'en aura-t-elle pas aussi qu'elle éclairera ?* Je n'ay à vous répondre, luy dis-je, que ce que

répondit Phedre à Enone, *C'eſt toy qui l'as nommé.*

Mais, reprit-elle, voila l'Univers ſi grand que je m'y perds, je ne ſçai plus où je ſuis, je ne ſuis plus rien. Quoy, tout ſera diviſé en Tourbillons jettez confuſément les uns parmi les autres ? Chaque Etoile ſera le centre d'un Tourbillon peut-eſtre auſſi grand que celui où nous ſommes? Tout cet eſpace immenſe qui comprend nôtre Soleil & nos Planetes, ne ſera qu'une petite parcelle de l'Univers ? Autant d'eſpaces pareils que d'Etoiles fixes ? Cela me confond, me trouble, m'épouvante. Et moy, répondis-je, cela me met à mon aiſe. Quand le Ciel n'eſtoit que cette voûte bleuë, où les Etoiles étoient cloüées, l'Univers me paroiſſoit petit & étroit, je m'y ſentois com-

me oppreſſé ; preſentement qu'on a donné infiniment plus d'étenduë & de profondeur à cette voûte, en la partageant en mille & mille Tourbillons, il me ſemble que je reſpire avec plus de liberté, & que je ſuis dans un plus grand air, & aſſeurément l'Univers a toute une autre magnificence. La Nature n'a rien épargné en le produiſant, elle a fait une profuſion de richeſſes tout-à-fait digne d'elle. Rien n'eſt ſi beau à ſe repreſenter que ce nombre prodigieux de Tourbillons, dont le milieu eſt occupé par un Soleil qui fait tourner des Planetes autour de luy. Les Habitans d'une Planete d'un de ces Tourbillons infinis voyent de tous coſtez les Soleils des Tourbillons dont ils ſont envi-

ronnez, mais ils n'ont garde d'en voir les Planetes, qui n'ayant qu'une lumiere foible, empruntée de leur Soleil, ne la pouſſent point au-delà de leur Monde.

Vous m'offrez, dit-elle, une eſpece de perſpective ſi longue, que la veuë n'en peut attraper le bout. Je voy clairement les Habitans de la Terre, enſuite vous me faites voir ceux de la Lune & des autres Planetes de noſtre Tourbillon aſſez clairement à la verité, mais moins que ceux de la Terre; aprés eux viennent les Habitans des Planetes des autres Tourbillons. Je vous avouë qu'ils ſont tout-à-fait dans l'enfoncement, & que quelque effort que je faſſe pour les voir, je ne les apperçois preſque point. Et en effet, ne ſont-ils pas preſ-

que aneantis par l'expreſſion même dont vous eſtes obligé de vous ſervir en parlant d'eux? Il faut que vous les appelliez les Habitans d'une des Planetes de l'un de ces Tourbillons dont le nombre eſt infiny. Nous-mêmes, à qui la même expreſſion convient, avoüez que vous ne ſçauriez preſque plus nous démêler au milieu de tant de Mondes. Pour moy, je commence à voir la Terre ſi effroyablement petite, que je ne croy pas avoir deſormais d'empreſſement pour aucune choſe. Aſſurément ſi on a tant d'ardeur de s'agrandir, ſi on fait deſſeins ſur deſſeins, ſi on ſe donne tant de peine, c'eſt que l'on ne connoiſt pas les Tourbillons. Je prétens bien que ma pareſſe profite de mes

nouvelles lumieres, & quand on me reprochera mon indolence, je répondray: *Ah! ſi vous ſçaviez ce que c'eſt que les Etoiles fixes!* Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas ſçeu, repliquay-je, car un certain Auteur qui tient que la Lune eſt habitée, dit fort ſerieuſement qu'il n'eſtoit pas poſſible qu'Ariſtote ne fût dans une opinion ſi raiſonnable (comment une verité euſt-elle échapé à Ariſtote?) mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui euſt eſté au deſeſpoir de voir un monde qu'il n'euſt pas pû conquerir. A plus forte raiſon luy euſt-on fait miſtere des Tourbillons des Etoiles fixes, quand on les eût connus en ce temps-là; c'euſt été faire trop mal ſa Cour que de luy en par-

ler. Pour moy qui les connois, je ſuis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connoiſſance que j'en ay. Ils ne gueriſſent tout au plus, ſelon voſtre raiſonnement, que de l'ambition & de l'inquiétude, & je n'ay point ces maladies-là. Un peu de foibleſſe pour ce qui eſt beau, voilà mon mal, & je ne croy pas que les Tourbillons y puiſſent rien. Les autres Mondes vous rendent celuy-cy petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux, ou une belle bouche, cela vaut toûjours ſon prix en dépit de tous les Mondes poſſibles.

C'eſt une étrange choſe que l'Amour, répondit elle en riant; il ſe ſauve de tout, & il n'y a point de Siſtême qui luy puiſſe faire de mal. Mais auſſi parlez-moy

moy franchement, voſtre Siſtême eſt-il bien vray ? Ne me déguiſez rien, je vous garderay le ſecret. Il me ſemble qu'il n'eſt appuyé que ſur une petite convenance bien legere. Une Etoile fixe eſt lumineuſe d'elle-meſme comme le Soleil, par conſequent il faut qu'elle ſoit comme le Soleil le centre & l'ame d'un Monde, & qu'elle ait ſes Planetes qui tournent autour d'elle. Cela eſt-il d'une neceſſité bien abſoluë ? Ecoutez, Madame, répondis-je, puiſque nous ſommes en humeur de meſler toûjours des folies de galanterie à nos diſcours les plus ſerieux, les raiſonnemens de Mathematique ſont petits comme l'Amour. Vous ne pouriez accorder ſi peu de choſe à un Amant, que bien-toſt

aprés il ne faille luy en accorder
davantage, & à la fin cela va loin.
De meſme accordez à un Ma
thematicien le moindre princi
pe, il va vous en tirer une con
ſequence, qu'il faudra que vou
luy accordiez auſſi, & de cette
conſequence encore une autre
& malgré vous-meſme il vou
mene ſi loin, qu'à peine le pou
vez-vous croire. Ces deux ſorte
de Gens-là prennent toûjour
plus qu'on ne leur donne. Vou
convenez que quand deux choſe
ſont ſemblables en tout ce qu
me paroiſt, je les puis croir
auſſi ſemblables en ce qui ne m
paroiſt point, s'il n'y a rien d'ail
leurs qui m'en empeſche. De l
j'ay tiré que la Lune eſtoit habi
tée, parce qu'elle reſſemble à l
Terre, les autres Planetes, pa

ce qu'elles reſſemblent à la Lune. Je trouve que les Etoiles fixes reſſemblent à noſtre Soleil, je leur attribuë tout ce qu'il a. Vous eſtes engagée trop avant pour pouvoir reculer, il faut franchir le pas de bonne grace. Mais, dit-elle, ſur le pied de cette reſſemblance que vous mettez entre les Etoiles fixes & noſtre Soleil, il faut que les Gens d'un autre grand Tourbillon ne le voyent que comme une petite Etoile fixe, qui ſe monſtre à eux ſeulement pendant leurs nuits.

Cela eſt hors de doute, répondis-je. Nôtre Soleil eſt ſi proche de nous en comparaiſon des Soleils des autres Tourbillons, que ſa lumiere doit avoir infiniment plus de force ſur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que

luy quand nous le voyons, & il efface tout ; mais dans un autre grand Tourbillon, c'eſt un autre Soleil qui y domine, & il efface à ſon tour le nôtre, qui n'y paroiſt que pendant les nuits avec le reſte des autres Soleils étrangers, c'eſt-à-dire, des Etoiles fixes. On l'attache avec elles à cette grande voute du Ciel, & il y fait partie de quelque Ourſe, ou de quelque Taureau. Pour les Planetes qui tournent autour de luy, noſtre Terre, par exemple, comme on ne les voit point de ſi loin, on n'y ſonge ſeulement pas. Ainſi tous les Soleils ſont Soleils de jour pour le Tourbillon où ils ſont placez, & Soleils de nuit pour tous les autres Tourbillons. Dans leur Monde ils ſont uniques en leur eſpece, par tout ailleurs

ils ne ſervent qu'à faire nombre. Ne faut il pas pourtant, repris-elle, que les Mondes malgré cette égalité, different en mille choſes, car un fond de reſſemblance ne laiſſe pas de porter des differences infinies ?

Aſſurément, repris-je, mais la difficulté eſt de deviner. Que ſcay-je ? Un Tourbillon a plus de Planetes qui tournent autour de ſon Soleil, un autre en a moins. Dans l'un il y a des Planetes ſubalternes, qui tournent autour des Planetes plus grandes, dans l'autre il n'y en a point. Icy elles ſont toutes ramaſſées autour de leur Soleil, & font comme un petit peloton, au delà duquel s'étend un grand eſpace vuide, qui va juſqu'aux Tourbillons voiſins, ailleurs elles prennent leur cours

vers les extremitez du Tourbillon & laiſſent le milieu vuide. Je ne doute pas meſme qu'il ne puiſſe y avoir quelques Tourbillons deſerts, & ſans Planetes; d'autres dont le Soleil n'eſtant pas juſtement au centre, ait un veritable mouvement, & emporte ſes Planetes avec ſoy; d'autres dont les Planetes s'élevent ou s'abaiſſent à l'égard de leur Soleil par le changement de l'équilibre qui les tient ſuſpenduës. Enfin que voudriez-vous? En voilà bien aſſez pour un homme qui n'eſt jamais ſorty de ſon Tourbillon.

Ce n'en eſt guere, répondit-elle, pour la quantité des Mondes. Ce que vous dites ne ſuffit que pour cinq ou ſix, & j'en voy d'icy des milliers.

Que ſeroit-ce donc, repris-je, ſi je vous diſois qu'il y a bien d'autres Etoiles fixes, que celles que vous voyez, qu'avec des Lunettes on en découvre un nombre infiny qui ne ſe montrent point aux yeux, & que dans une ſeule Conſtellation où l'on en comptoit peut-eſtre douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyoit auparavant dans tout le Ciel ?

Je vous demande grace, s'écria-t-elle, je me rends ; vous m'accablez de Mondes & de Tourbillons. Je ſçay bien, ajoûtay-je, ce que je vous garde encore. Vous voyez cette blancheur qu'on appelle la Voye de Lait. Vous figureriez-vous bien ce que c'eſt ? Une infinité de petites Etoiles inviſibles aux yeux

à cauſe de leur petiteſſe, & ſemées ſi prés les unes des autres, qu'elles paroiſſent former une lueur continuë. Je voudrois que vous viſſiez avec des Lunettes cette Fourmilliere d'Aſtres, & cette graine de Mondes. Ils reſſemblent en quelque ſorte aux Iſles Maldives, à ces douze mille petites Iſles ou Bancs de ſable, ſeparez ſeulement par des Canaux de Mer que l'on ſauteroit preſque comme des Foſſez. Ainſi les petits Tourbillons de la Voye de Lait ſont ſi ſerrez, qu'il me ſemble que d'un Monde à l'autre on pourroit ſe parler, ou meſme ſe donner la main. Du moins je croy que les Oiſeaux d'un Monde paſſent aiſément dans un autre, & que l'on y peut dreſſer des Pigeons à porter des

Lettres, comme ils en portent icy dans le Levant d'une Ville à une autre. Ces petits Mondes ſortent apparemment de la regle generale, par laquelle un Soleil dans ſon Tourbillon efface dés qu'il paroît tous les Soleils étrangers. Si vous eſtes dans un des petits Tourbillons de la Voye de Lait, voſtre Soleil n'eſt preſque pas plus proche de vous, & n'a pas ſenſiblement plus de force ſur vos yeux, que cent mille autres Soleils des petits Tourbillons voiſins. Vous voyez donc voſtre Ciel briller d'un nombre infiny de feux, qui ſont fort proches les uns des autres, & peu éloignez de vous. Lors que vous perdez de veuë voſtre Soleil particulier, il vous en reſte encore aſſez, & voſtre nuit

n'eſt pas moins éclairée que le jour, du moins la difference ne peut pas eſtre ſenſible ; & pour parler plus juſte, vous n'avez jamais de nuit. Ils ſeroient bien étonnez, les Gens de ces Mondes-là, accoûtumez comme ils ſont à une clarté perpetuelle, ſi on leur diſoit qu'il y a des malheureux qui ont de veritables nuits, qui tombent dans des tenebres profondes, & qui quand ils joüiſſent de la lumiere, ne voyent meſme qu'un ſeul Soleil. Ils nous regarderoient comme des Eſtres diſgraciez de la Nature, & noſtre condition les feroit fremir d'horreur.

Je ne vous demande pas, dit la Marquiſe, s'il y a des Lunes dans les Mondes de la Voye de Lait ; je voy bien qu'elles n'y ſeroient

de nul uſage aux Planetes principales qui n'ont point de nuit, & qui d'ailleurs marchent dans des eſpaces trop étroits pour s'embaraſſer de cet attirail de Planetes ſubalternes. Mais ſçavez-vous bien qu'à force de me multiplier les Mondes ſi liberalement, vous me faites naiſtre une veritable difficulté ? Les Tourbillons dont nous voyons les Soleils, touchent le Tourbillon où nous ſommes. Les Tourbillons ſont ronds, n'eſt-il pas vray ? Et comment tant de Boules en peuvent-elles toucher une ſeule ? Je veux m'imaginer cela, & je ſens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'eſprit, répondis-je, à avoir cette difficulté-là, & même à ne la pouvoir

réſoudre ; car elle eſt trés-bonne en ſoy, & de la maniere dont vous la concevez, elle eſt ſans réponſe, & c'eſt avoir bien peu d'eſprit que de trouver des réponſes à ce qui n'en a point. Si noſtre Tourbillon eſtoit de la figure d'un Dé, il auroit ſix faces plates, & ſeroit bien éloigné d'eſtre rond ; mais ſur chacune de ces faces, on y pourroit mettre un Tourbillon de la meſme figure. Si au lieu de ſix faces plates, il en avoit vingt, cinquante, mille, il y auroit juſqu'à mille Tourbillons qui pourroient poſer ſur luy, chacun ſur une face, & vous concevez bien que plus un corps a de faces plates qui le terminent au dehors, plus il approche d'eſtre rond, en ſorte qu'un

Diamant taillé à facetes de tous coſtez, ſi les facetes eſtoient fort petites, ſeroit quaſi auſſi rond qu'une Perle de meſme grandeur. Les Tourbillons ne ſont ronds que de cette maniere-là. Ils ont une infinité de faces en dehors, dont chacune porte un autre Tourbillon. Ces faces ſont fort inégales; icy elles ſont plus grandes, là plus petites. Les plus petites de noſtre Tourbillon, par exemple, répondent à la Voye de Lait, & ſoutiennent tous ces petits Mondes. Que deux Tourbillons, qui ſont appuyez ſur deux faces voiſines, laiſſent quelque vuide entre eux par embas, comme cela doit arriver trés-ſouvent, auſſitoſt la Nature qui ménage bien le terrain, vous remplit ce vuide

par un petit Tourbillon ou deux, peut-eſtre par mille, qui n'incommodent point les autres, & ne laiſſent pas d'eſtre un, ou deux, ou mille Mondes de pluss. Ainſi nous pouvons voir beaucoup plus de Mondes que noſtree Tourbillon n'a de faces pour ern porter. Je gagerois que quoyquee ces petits Mondes n'ayent eſtee faits que pour eſtre jettez dans des coins de l'Univers qui fuſſentt demeurez inutiles, quoy qu'ils ſoient inconnus aux autres Mondes qui les touchent, ils ne laiſſent pas d'eſtre fort contens d'eux-mêmes. Ce ſont eux ſans doute dont on ne découvre les petits Soleils qu'avec des Lunettes d'approche, & qui ſont en une quantité ſi prodigieuſe. Enfin tous ces Tourbillons s'a-

juſtent les uns avec les autres le mieux qu'il eſt poſſible ; & comme il faut que chacun tourne autour de ſon Soleil ſans changer de place, chacun prend la maniere de tourner, qui eſt la plus commode & la plus aiſée dans la ſituation où il eſt. Ils s'engrainent en quelque façon les uns dans les autres comme les rouës d'une Montre, & aident mutuellement leurs mouvemens. Il eſt pourtant vray qu'ils agiſſent auſſi les uns contre les autres. Chaque Monde, à ce qu'on dit, eſt comme un Balon qui s'étendroit, ſi on le laiſſoit faire, mais il eſt auſſi-tôt repouſſé par les Mondes voiſins, & il rentre en luy-meſme, aprés quoy il recommence à s'enfler, & ainſi de ſuite ; & quelques Philoſophes préten-

dent que les Etoiles fixes ne nous envoyent cette lumiere tremblante, & ne paroiſſent briller à repriſes, que parce que leurs Tourbillons pouſſent perpetuellement le nôtre, & en ſont perpetuellement repouſſez.

J'aime fort toutes ces idées-là, dit la Marquiſe. J'aime ces Balons qui s'enflent & ſe deſenflent à chaque moment, & ces Mondes qui ſe combattent toûjours; & ſur tout j'aime à voir comment ce combat fait entr'eux un commerce de lumiere, qui apparemment eſt le ſeul qu'ils puiſſent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'eſt pas le ſeul. Les Mondes voiſins nous envoyent quelquefois viſiter, & meſme aſſez magnifiquement. Il nous en vient des Cometes,

metes, qui ſont toûjours ornées, ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe venerable, ou d'une queuë majeſtueuſe.

Ah ! quels Députez, dit-elle en riant ! On ſe paſſeroit bien de leur viſite, elle ne ſert qu'à faire peur. Ils ne font peur qu'aux enfans, repliquay-je, à cauſe de leur équipage extraordinaire ; mais les enfans ſont en grand nombre. Les Cometes ne ſont que des Planetes qui appartiennent à un Tourbillon voiſin. Elles avoient leur mouvement vers ſes extremitez ; mais ce Tourbillon étant peut-eſtre differemment preſſé par ceux qui l'environnent, eſt plus rond par en haut, & plus plat par embas, & c'eſt par embas qu'il nous regarde. Ces planetes qui auront

commencé vers le haut à ſe mouvoir en cercle ne prévoyoient pas qu'en bas le Tourbillon leur manqueroit, parce qu'il eſt là comme écraſé, & pour continuer leur mouvement circulaire, il faut neceſſairement qu'elles entrent dans un autre Tourbillon, que je ſuppoſe qui eſt le noſtre, & qu'elles en coupent les extremitez. Auſſi ſont-elles toûjours fort élevées à noſtre égard, on peut croire qu'elles marchent au deſſus de Saturne. Il eſt neceſſaire, veu la prodigieuſe diſtance des Etoiles fixes, que depuis Saturne juſqu'aux extremitez de noſtre Tourbillon, il y ait un grand eſpace vuide, & ſans Planetes. Nos Ennemis nous reprochent l'inutilité de ce grand eſpace. Qu'ils ne s'inquietent

plus, nous en avons trouvé l'uſage, c'eſt l'appartement des Planetes étrangeres qui entrent dans noſtre Monde.

J'entens, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer juſque dans le cœur de nôtre Tourbillon, & de ſe mêler avec nos Planetes, nous les recevons comme le Grand Seigneur reçoit les Ambaſſadeurs qu'on luy envoye. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Conſtantinople, mais ſeulement dans un Faux-bourg de la Ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans, repris-je, qu'ils reçoivent des Ambaſſadeurs ſans en renvoyer, & que nous ne renvoyons point de nos Planetes aux Mondes voiſins.

A en juger par toutes ces cho-

ſes, repliqua-t-elle, nous ſommes bien fiers. Cependant je ne ſçay pas trop encore ce que j'en doiss croire. Ces Planetes étrangeress ont un air bien menaçant avecc leurs queuës & leurs barbes, &c peut-eſtre on nous les envoyee pour nous inſulter, au lieu quee les noſtres, qui ne ſont pas faitess de la même maniere, ne ſeroientt pas ſi propres à ſe faire craindre,, quand elles iroient dans les autres Mondes.

Les queuës & les barbes, répondis-je, ne ſont que de puress apparences. Les Planetes étrangeres ne different en rien des nôtres, mais en entrant dans nôtre Tourbillon, elles prennentt la queuë ou la barbe par une certaine ſorte d'illumination qu'elles reçoivent du Soleil, & qui

entre nous n'a pas encore eſté trop bien expliquée ; mais toûjours on eſt ſûr qu'il ne s'agit que d'une eſpece d'illumination ; on la devinera quand on pourra. Je voudrois donc bien, reprit-elle, que noſtre Saturne allaſt prendre une queuë ou une barbe dans quelque autre Tourbillon, & y répandre l'effroy, & qu'enſuite ayant mis bas cet accompagnement terrible, il revinſt ſe ranger icy avec les autres Planetes à ſes fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour luy, répondis-je, qu'il ne ſorte point de noſtre Tourbillon. Je vous ay dit le choc qui ſe fait à l'endroit où deux Tourbillons ſe pouſſent, & ſe repouſſent l'un l'autre ; je croy que dans ce pas-là une pauvre Planete eſt agitée aſſez rude-

ment, & que ſes Habitans ne s'en portent pas mieux. Nous croyons nous autres eſtre bien malheureux quand il nous paroiſt une Comete ; c'eſt la Comete elle-même qui eſt bien malheureuſe. Je ne le crois point, dit la Marquiſe, elle nous apporte tous ſes Habitans en bonne ſanté. Rien n'eſt ſi divertiſſant que de changer ainſi de Tourbillon. Nous qui ne ſortons jamais du noſtre, nous menons une vie aſſez ennuyeuſe. Si les Habitans d'une Comete ont aſſez d'eſprit pour prévoir le temps de leur paſſage dans noſtre Monde, ceux qui ont déja fait le voyage, annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirez bien-toſt une Planete qui a un grand Anneau autour d'elle,

diſent-ils peut-eſtre, en parlant de Saturne. Vous en verrez une autre qui en a quatre petites qui la ſuivent. Peut-eſtre meſme y a-t-il des gens deſtinez à obſerver le moment où ils entrent dans noſtre Monde, & qui crient auſſi-toſt, *Nouveau Soleil*, *Nouveau Soleil*, comme ces Matelots qui crient, *Terre*, *Terre*.

Il ne faut donc plus ſonger, luy dis-je, à vous donner de la pitié pour les Habitans d'une Comete, mais j'eſpere du moins que vous plaindrez ceux qui vivent dans un Tourbillon dont le Soleil vient à s'éteindre & qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoy ? s'écria-t-elle, des Soleils s'éteignent ? Oüy, ſans doute, répondis-je. Les Anciens ont vû dans le Ciel des Etoiles fixes

que nous n'y voyons plus. Ces Soleils ont perdu leur lumiere : grande desolation assurément dans tout le Tourbillon ; mortalité generale sur toutes les Planetes ; car que faire sans Soleil ! Cette idée est trop funeste, répprit-elle. N'y auroit-il pas moyen de me l'épargner ? Je vous dirai si vous voulez, répondis-je, ce que disent de fort habiles gens ; que ces Etoiles fixes qui ont disparu ne se sont pas pour cela éteintes, que ce sont des Soleils qui ne le sont qu'à demy, c'est-à-dire, qui ont une moitié obscuree & l'autre lumineuse ; que comme ils tournent sur eux-mesmes tantost ils nous presentent la moitié lumineuse, & qu'alors nous les voyons, tantost la moitié obscure, & qu'alors nous ne
lee

les voyons plus. Selon toutes les apparences la cinquiéme Lune de Saturne eſt faite ainſi, car pendant une partie de ſa révolution, on la perd abſolument de veüe, & ce n'eſt pas qu'elle ſoit alors plus éloignée de la terre; au contraire elle en eſt quelquefois plus proche que dans d'autres temps où elle ſe laiſſe voir. Et quoique cette Lune ſoit une Planete, qui naturellement ne tire pas à conſequence pour un Soleil, on peut fort bien imaginer un Soleil qui ſoit en partie couvert de taches fixes, au lieu que le nôtre n'en a que de paſſageres. Je prendray bien pour vous obliger cette opinion là, qui eſt plus douce que l'autre; mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines Etoiles qui ont des temps reglez pour

paroiſtre & pour diſparoiſtre, ainſi qu'on a commencé à s'en appercevoir, autrement les demy-Soleils ne peuvent pas ſubſiſter. Mais que dirons-nous des Etoiles qui diſparoiſſent, & ne ſe remontrent pas aprés le temps pendant lequel elles auroient dû aſſurément achever de tourner ſur elles-mêmes ? Vous eſtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce ſoient des demy-Soleils ; cependant je feray encore un effort en voſtre faveur. Ces Soleils ne ſe ſeront pas éteints ; ils ſe ſeront ſeulement enfoncez dans la profondeur immenſe du Ciel, & nous ne pourrons plus les voir ; en ce cas le Tourbillon aura ſuivy ſon Soleil, & tout s'y portera bien. Il eſt vray que la plus grande partie

des Etoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous, car en d'autres temps elles devroient s'en rapprocher, & nous les verrions tantoſt plus grandes, tantoſt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous ſuppoſerons qu'il n'y a que quelques petits Tourbillons plus legers & plus agiles qui ſe gliſſent entre les autres, & font de certains tours, au bout deſquels ils reviennent, tandis que le gros des Tourbillons demeure immobile, mais voicy un étrange malheur. Il y a des Etoiles fixes qui viennent ſe montrer à nous, qui paſſent beaucoup de temps à ne faire que paroiſtre & diſparoiſtre, & enfin diſparoiſſent entierement. Des demy-Soleils reparoiſtroient dans des

temps reglez, des Soleils qui s'enfonceroient dans le Ciel, ne diſparoiſtroient qu'une fois, pour ne reparoiſtre de long-temps. Prenez voſtre réſolution, Madame, avec courage ; il faut que ces Etoiles ſoient des Soleils qui s'obſcurciſſent aſſez pour ceſſer d'eſtre viſibles à nos yeux, & enſuite ſe rallument, & à la fin s'éteignent tout-à-fait. Comment un Soleil peut-il s'obſcurcir & s'éteindre, dit la Marquiſe, luy qui eſt en luy-meſme une ſource de lumiere ? Le plus aiſément du monde, ſelon Deſcartes, répondis-je. Il ſuppoſe que les taches de notre Soleil, étant ou des écumes ou des broüillards, elles peuvent s'épaiſſir, ſe mettre pluſieurs enſemble, s'accrocher les unes aux autres, enſuite

elles iront juſqu'à former autour du Soleil une croûte qui s'augmentera toujours, & adieu le Soleil. Si le Soleil eſt un feu attaché à une matiere ſolide qui le nourrit, nous n'en ſommes pas mieux, la matiere ſolide ſe conſumera. Nous l'avons déja meſme échappée belle, dit-on. Le Soleil a eſté tres-paſle pendant des années entieres, pendant celle, par exemple, qui ſuivit la mort de Céſar. C'eſtoit la croûte qui commençoit à ſe faire; la force du Soleil la rompit & la diſſipa, mais ſi elle euſt continué, nous eſtions perdus. Vous me faites trembler, dit la Marquiſe. Preſentement que je ſçay les conſequences de la pâleur du Soleil, je croy qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir ſi je ne ſuis

point pâle, j'iray voir au Ciel si le Soleil ne l'eſt point luy-meſme. Ah! Madame, répondis-je, raſſurez-vous, il faut du temps pour ruiner un Monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps? Je vous l'avouë, repris-je. Toute cette maſſe immenſe de matiere qui compoſe l'Univers, eſt dans un mouvement perpetuel, dont aucune de ſes parties n'eſt entierement exempte, & dés qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point, il faut qu'il arrive des changemens, ſoit lents, ſoit prompts, mais toujours dans des temps proportionnez à l'effet. Les Anciens eſtoient plaiſans de s'imaginer que les Corps celeſtes eſtoient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les

avoient pas encore vû changer. Avoient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'experience ? Les Anciens estoient jeunes auprés de nous. Si les Roses qui ne durent qu'un jour faisoient des Histoires, & se laissoient des Memoires les unes aux autres, les premieres auroient fait le portrait de leur Jardinier d'une certaine façon, & de plus de quinze mille âges de Rose, les autres qui l'auroient encore laissé à celles qui les devoient suivre, n'y auroient rien changé. Sur cela elles diroient, *Nous avons toujours vû le mesme Jardinier, de memoire de Rose on n'a vû que luy, il a toujours esté fait comme il est, assurément il ne meurt point comme nous, il ne change seulement pas.* Le raisonnement des Roses seroit-il bon ?

Il auroit pourtant plus de fondement que celuy que faiſoient les Anciens ſur les corps celeſtes ; & quand meſme il ne ſeroit arrivé aucun changement dans les Cieux juſqu'à aujourd'huy, quand ils paroiſtroient marquer qu'ils ſeroient faits pour durer toujours ſans aucune alteration, je ne les en croirois pas encore, j'attendrois une plus longue experience. Devons-nous établir noſtre durée, qui n'eſt que d'un inſtant, pour la meſure de quelque autre ? Seroit-ce à dire que ce qui auroit duré cent mille fois plus que nous, duſt toujours durer ? On n'eſt pas ſi aiſément éternel. Il faudroit qu'une choſe euſt paſſé bien des âges d'homme mis bout à bout, pour commencer à donner quelque ſigne

d'immortalité. Vraiment, dit la Marquiſe, je voy les Mondes bien éloignez d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferois ſeulement pas l'honneur de les comparer à ce Jardinier qui dure tant à l'égard des Roſes, ils ne ſont que comme les Roſes meſmes qui naiſſent & qui meurent dans un Jardin les unes aprés les autres ; car je m'attens bien que s'il diſparoiſt des Etoiles anciennes, il en paroiſt de nouvelles ; il faut que l'eſpece ſe repare. Il n'eſt pas à craindre qu'elle periſſe, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne ſont que des Soleils qui ſe rapprochent de nous, aprés avoir eſté long-temps perdus pour nous dans la profondeur du Ciel. D'autres vous diront que ce ſont des Soleils qui ſe ſont dé-

gagez de cette croute obſcure
qui commençoit à les environ-
ner. Jé croy aiſément que tout
cela peut eſtre, mais je croy auſſi
ſi que l'Univers peut avoir eſté
fait de ſorte qu'il s'y formera de
temps en temps des Soleils nou-
veaux. Pourquoy la matiere pro-
pre à faire un Soleil ne pourra-
t'elle pas, aprés avoir eſté diſ-
perſée en pluſieurs endroits dif-
ferens, ſe ramaſſer à la longue
en un certain lieu, & y jetter les
fondemens d'un nouveau Mon-
de ? J'ay d'autant plus d'inclina-
tion à croire ces nouvelles pro-
ductions, qu'elles répondent
mieux à la haute idée que j'ay des
ouvrages de la Nature. N'auroit-
elle le pouvoir que de faire naiſ-
tre & mourir des Plantes ou des
Animaux par une revolution

continuelle ? Je ſuis perſuadé, & vous l'eſtes déja auſſi, qu'elle met en uſage ce meſme pouvoir ſur les Mondes, & qu'il ne luy en coûte pas davantage. Mais nous avons ſur cela plus que de ſimples conjectures. Le fait eſt que depuis prés de cent ans, que l'on voit avec les Lunettes un Ciel tout nouveau, & inconnu aux Anciens, il n'y a pas beaucoup de Conſtellations où il ne ſoit arrivé quelque changement ſenſible ; & c'eſt dans la Voye de Lait qu'on en remarque le plus, comme ſi dans cette fourmillere de petits Mondes, il regnoit plus de mouvement, & d'inquiétude. De bonne foy, dit la Marquiſe, je trouve à preſent les Mondes, les Cieux, & les Corps celeſtes ſi ſujets au changement, que m'en voila

tout-à-fait revenuë. Revenons-en encore mieux, ſi vous m'en croyez, repliquay-je, n'en parlons plus, auſſi-bien vous voila arrivée à la derniere voûte des Cieux; & pour vous dire s'il y a encore des Etoiles au delà, il faudroit eſtre plus habile que je ne ſuis. Mettez-y encore des Mondes, n'y en mettez pas, cela dépend de vous. C'eſt proprement l'Empire des Philoſophes que ces grands Pays inviſibles qui peuvent eſtre ou n'eſtre pas ſi on veut, ou eſtre tels que l'on veut, il me ſuffit d'avoir mené voſtre eſprit auſſi loin que vont vos yeux.

Quoy! s'écria-t-elle, j'ay dans la teſte tout le Siſtême de l'Univers! je ſuis ſçavante! Oüy, repliquay-je, vous l'eſtes aſſez rai-

ſonnablement, & vous l'eſtes avec
la commodité de pouvoir ne rien
croire de tout ce que je vous ay
dit dés que l'envie vous en pren-
dra. Je vous demande ſeulement
pour récompenſe de mes peines,
de ne voir jamais le Soleil, ny le
Ciel, ny les Etoiles, ſans ſonger
à moy.

Puis que j'ay rendu compte de
ces Entretiens au Public, je croy
ne luy devoir plus rien cacher ſur
cette matiere. Je publieray un
nouvel Entretien, qui vint long-
temps après les autres, mais qui fut
préciſement de la meſme eſpece. Il
portera le nom de Soir, puis que
les autres l'ont porté; il vaut mieux
que tout ſoit ſous le meſme titre.

SIXIÉME SOIR.

Nouvelles pensées qui confirment celles des Entretiens précedens. Dernieres Découvertes qui ont esté faites dans le Ciel.

IL y avoit long-temps que nous ne parlions plus des Mondes, Madame L. M. D. G. & moy, & nous commencions mesme à oublier que nous en eussions jamais parlé, lorsque j'allay un jour chez elle, & y entray justement comme deux hommes d'esprit, & assez connus dans le

monde, en ſortoient. Vous voyez bien, me dit-elle auſſi-toſt qu'elle me vit, quelle viſite je viens de recevoir ; je vous avoüeray qu'elle m'a laiſſée avec quelque ſoupçon que vous pourriez bien m'avoir gâté l'eſprit. Je ſerois bien glorieux, luy répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir ſur vous, je ne croy pas qu'on puſt rien entreprendre de plus difficile. Je crains pourtant que vous ne l'ayez fait, reprit-elle. Je ne ſçay comment la Converſation s'eſt tournée ſur les Mondes, avec ces deux hommes qui viennent de ſortir ; peut-eſtre ont-ils amené ce diſcours malicieuſement. Je n'ay pas manqué de leur dire auſſi-toſt que toutes les Planetes eſtoient habitées. L'un d'eux m'a dit, qu'il

qu'il eſtoit fort perſuadé que je ne le croyois pas ; moy, avec toute la naïveté poſſible, je luy ay ſoûtenu que je le croyois ; il a toujours pris cela pour une feinte d'une perſonne qui vouloit ſe divertir, & j'ay crû que ce qui le rendoit ſi opiniaſtre à ne me pas croire moy-meſme ſur mes ſentimens, c'eſt qu'il m'eſtimoit trop pour s'imaginer que je fuſſe capable d'une opinion ſi extravagante. Pour l'autre, qui ne m'eſtime pas tant, il m'a crûë ſur ma parole. Pourquoy m'avez-vous enteſtée d'une choſe que les gens qui m'eſtiment ne peuvent pas croire que je ſoûtienne ſerieuſement ? Mais, Madame, luy répondis-je, pourquoy la ſoûteniez-vous ſerieuſement avec des gens que je ſuis ſeur qui

n'entroient dans aucun raiſonnement qui fuſt un peu ſerieux ? Eſt-ce ainſi qu'il faut commettre les Habitans des Planetes ? Contentons-nous d'eſtre une petite troupe choiſie qui les croyons, & ne divulguons pas nos miſteres dans le Peuple. Comment, s'écria-t-elle, appellez-vous peuple les deux hommes qui ſortent d'icy ? Ils ont bien de l'eſprit, repliquay-je, mais ils ne raiſonnent jamais. Les raiſonneurs qui ſont gens durs, les appelleront peuple ſans difficulté. D'autre part ces gens-cy s'en vengent en tournant les raiſonneurs en ridicules, & c'eſt, ce me ſemble, un ordre trés-bien établi que chaque eſpece mépriſe ce qui luy manque. Il faudroit, s'il eſtoit poſſible,

s'accommoder à chacune ; il euſt bien mieux valu plaiſanter des Habitans des Planetes avec ces deux hommes que vous venez de voir, puiſqu'ils ſçavent plaiſanter, que d'en raiſonner, puis qu'ils ne le ſçavent pas faire. Vous en ſeriez ſortie avec leur eſtime, & les Planetes n'y auroient pas perdu un ſeul de leurs Habitans. Trahir la verité, dit la Marquiſe ! vous n'avez point de conſcience. Je vous avouë, répondis-je, que je n'ay pas un grand zele pour ces veritez-là, & que je les ſacrifie volontiers aux moindres commoditez de la Societé. Je voy, par exemple, à quoy il tient, & à quoy il tiendra toûjours que l'opinion des Habitans des Planetes ne paſſe pour auſſi vray-ſemblable qu'elle l'eſt;

les Planetes ſe preſentent toûjours aux yeux comme des corps qui jettent de la lumiere, & non point comme de grandes Campagnes ou de grandes Prairies; nous croirions bien que des Prairies & des Campagnes ſeroient habitées, mais des corps lumineux, il n'y a pas moyen. La raiſon a beau venir nous dire qu'il y a dans les Planetes des Campagnes, des Prairies, la raiſon vient trop tard, le premier coup d'œil a fait ſon effet ſur nous avant elle, nous ne la voulons plus écouter, les Planetes ne ſont que des corps lumineux; & puis comment ſeroient faits leurs Habitans? Il faudroit que noſtre imagination nous repreſentaſt auſſi-toſt leurs figures, elle ne le peut pas, c'eſt le plus court de

croire qu'ils ne ſont point. Voudriez-vous que pour établir les Habitans des Planetes dont les intereſts me touchent d'aſſez loin, j'allaſſe attaquer ces redoutables puiſſances qu'on appelle les Sens & l'Imagination ? Il faudroit bien du courage pour cette entrepriſe ; on ne perſuade pas facilement aux hommes de mettre leur raiſon en la place de leurs yeux. Je voy quelquefois bien des gens aſſez raiſonnables pour vouloir bien croire, aprés mille preuves, que les Planetes ſont des Terres ; mais ils ne le croyent pas de la meſme façon qu'ils le croiroient s'ils ne les avoient pas veuës ſous une apparence differente ; il leur ſouvient toûjours de la premiere idée qu'ils en ont priſe, & ils

n'en reviennent pas bien. Ce ſont ces gens-là qui en croyant noſtre opinion, ſemblent cependant luy faire grace, & ne la favoriſer qu'à cauſe d'un certain plaiſir que leur fait ſa ſingularité.

Et quoy, interrompit-elle, n'en eſt-ce pas aſſez, pour une opinion qui n'eſt que vray-ſemblable ? Vous ſeriez bien étonnée, repris-je, ſi je vous diſois que le terme de vray-ſemblable eſt aſſez modeſte. Eſt-il ſimplement vray-ſemblable qu'Alexandre ait eſté ? Vous vous en tenez fort ſeure, & ſur quoy eſt fondée cette certitude ? Sur ce que vous en avez toutes les preuves que vous pouvez ſouhaiter en pareille matiere, & qu'il ne ſe preſente pas le moindre ſujet de

douter, qui ſuſpende & qui arreſte voſtre eſprit, car du reſte, vous n'avez jamais veu Alexandre, & vous n'avez pas de démonſtration Mathematique qu'il ait deu eſtre ; mais que diriez-vous ſi les Habitans des Planetes eſtoient à peu prés dans le meſme cas ? On ne ſçauroit vous les faire voir, & vous ne pouvez pas demander qu'on vous les démontre comme l'on feroit une affaire de Mathematique ; mais toutes les preuves qu'on peut ſouhaitter d'une pareille choſe, vous les avez ; la reſſemblance entiere des Planetes avec la Terre qui eſt habitée, l'impoſſibilité d'imaginer aucun autre uſage pour lequel elles euſſent eſté faites, la fecondité & la magnificence de la Nature, de

certains égards qu'elle paroiſt avoir eus pour les beſoins de ſes Habitans, comme d'avoir donné des Lunes aux Planetes éloignées du Soleil, & plus de Lunes aux plus éloignées; & ce qui eſt trés important, tout eſt de ce coſté-là, & rien du tout de l'autre, & vous ne ſçauriez imaginer le moindre ſujet de doute, ſi vous ne reprenez les yeux & l'eſprit du Peuple. Enfin ſuppoſé qu'ils ſoient, ces Habitans des Planetes, ils ne ſçauroient ſe déclarer par plus de marques, & par des marques plus ſenſibles; aprés cela, c'eſt à vous à voir ſi vous ne les voulez traiter que de choſe purement vray-ſemblable. Mais vous ne voudriez pas, reprit-elle, que cela me paruſt auſſi certain qu'il me le paroiſt qu'Alexandre

qu'Alexandre a eſté ? Non pas tout-à-fait, répondis-je, car quoy que nous ayons ſur les Habitans des Planetes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la ſituation où nous ſommes, le nombre de ces preuves n'eſt pourtant pas grand. Je m'en vais renoncer aux Habitans des Planetes, interrompit-elle, car je ne ſçai plus en quel rang les mettre dans mon eſprit; ils ne ſont pas tout-à-fait certains, ils ſont plus que vrayſemblables, cela m'embaraſſe trop. Ah ! Madame, repliquay-je, ne vous découragez pas. Les Horloges les plus communes & les plus groſſieres, marquent les heures, il n'y a que celles qui ſont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De

meſme les eſprits ordinaires ſentent bien la difference d'une ſimple vray-ſemblance à une certitude entiere ; mais il n'y a que les eſprits fins qui ſentent le pluss ou le moins de certitude ou de vray-ſemblance, & qui en marquent, pour ainſi dire, les minutes par leur ſentiment. Placez les Habitans des Planetes un peu au deſſous d'Alexandre, mais au deſſus de je ne ſçay combien de points d'hiſtoire qui ne ſont pas tout-à-fait prouvez ; je croy qu'ils ſeront bien-là. J'aime l'ordre, dit-elle, & vous me faites plaiſir d'arranger mes idées mais pourquoy n'avez-vous pas déja pris ce ſoin-là ? Parce que quand vous croirez les Habitans des Planetes un peu plus, ou un peu moins qu'ils ne meritent, il n'y

aura pas grand malheur, répondis-je. Je ſuis ſeur que vous ne croyez pas le mouvement de la Terre autant qu'il devroit eſtre crû, en eſtes-vous beaucoup à plaindre ? Oh ! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avez rien à me reprocher, je croy fermement que la Terre tourne. Je ne vous ay pourtant pas dit la meilleure raiſon qui le prouve, repliquay-je. Ah ! s'étria-t-elle, c'eſt une trahiſon de m'avoir fait croire les choſes, avec de foibles preuves. Vous ne me jugiez donc pas digne de croire ſur de bonnes raiſons ? Je ne vous prouvois les choſes, répondis-je, qu'avec de petits raiſonnemens doux, & accommodez à voſtre uſage; en euſſay-je employé d'auſſi ſolides & d'auſſi robuſtes

que ſi j'avois eu à attaquer un Docteur ? Oüy, dit-elle, prenez-moy preſentement pour un Docteur, & voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la Terre.

Volontiers, repris-je, la voicy. Elle me plaiſt fort, peut-eſtre parce que je croy l'avoir trouvée ; cependant elle eſt ſi bonne & ſi naturelle que je n'oſerois m'aſſurer d'en eſtre l'inventeur. Il eſt toûjours ſeur qu'un Sçavant enteſté qui y voudroit répondre, ſeroit reduit à parler beaucoup, ce qui eſt la ſeule maniere dont un Sçavant puiſſe eſtre confondu. Il faut ou que tous les Corps Celeſtes tournent en vingt-quatre heures autour de la Terre, ou que la Terre tournant ſur elle-même en vingt-quatre heures, attribuë

ce mouvement à tous les Corps Celeſtes. Mais qu'ils ayent réellement cette révolution de vingt-quatre heures autour de la Terre, c'eſt bien la choſe du monde où il y a le moins d'apparence, quoy que l'abſurdité n'en ſaute pas d'abord aux yeux. Toutes les Planetes font certainement leurs grandes revolutions autour du Soleil ; mais ces revolutions ſont inégales entre elles, ſelon les diſtances où les Planetes ſont du Soleil ; les plus éloignées font leur cours en plus de temps, ce qui eſt fort naturel. Cet ordre s'obſerve meſme entre les petites Planetes ſubalternes qui tournent autour d'une grande. Les quatre Lunes de Jupiter, les cinq de Saturne, font leurs cercles en plus ou moins de

temps autour de leur grande Planete, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées. De plus il eſt ſeur que les Planetes ont des mouvemens ſur leurs propres centres, ces mouvemens ſont encore inégaux, on ne ſçait pas bien ſur quoy ſe regle cette inégalité, ſi c'eſt ou ſur la differente groſſeur des Planetes, ou ſur leur differente ſolidité, ou ſur la differente viteſſe des Tourbillons particuliers qui les enferment, & des matieres liquides où elles ſont portées; mais enfin l'inégalité eſt tres-certaine, & en general, tel eſt l'ordre de la Nature, que tout ce qui eſt commun à pluſieurs choſes, ſe trouve en meſme temps varié par des differences particulieres.

Je vous entens, interrompit

la Marquiſe, & je croy que vous avez raiſon. Oüy, je ſuis de voſtre avis; ſi les Planetes tournoient autour de la Terre, elles tourneroient en des temps inégaux ſelon leurs diſtances, ainſi qu'elles font autour du Soleil; n'eſt-ce pas ce que vous voulez dire? Juſtement, Madame, repris-je; leurs diſtances inégales à l'égard de la Terre, leurs differentes groſſeurs, leurs differentes ſoliditez & la differente viteſſe des Tourbillons particuliers où elles ſont enfermées, devroient produire des differences dans ce mouvement prétendu autour de la Terre, auſſi bien que dans tous les autres mouvemens; & les Etoiles fixes qui ſont ſi prodigieuſement éloignées de nous, ſi fort élevées au deſſus de tout ce qui pourroit

prendre autour de nous un mouvement general, du moins ſituées en lieu où ce mouvement devroit eſtre fort affoibly, n'y auroit-il pas bien de l'apparence qu'elles ne tourneroient pas autour de nous en vingt-quatre heures, comme la Lune qui en eſt ſi proche? Les Cometes qui ſont étrangeres dans noſtre Tourbillon, qui y tiennent des routes ſi differentes les unes des autres, qui ont auſſi des viteſſes ſi differentes, ne devroient-elles pas eſtre diſpenſées de tourner toutes autour de nous dans ce meſme temps de vingt-quatre heures? mais non, Planetes, Etoiles fixes, Cometes, tout tournera en vingt-quatre heures autour de la Terre. Encore, s'il y avoit dans ces mouvemens quelques minutes

de difference, on pourroit s'en contenter ; mais ils ſeront tous de la plus exacte égalité, ou plûtoſt de la ſeule égalité exacte qui ſoit au monde ; pas une minute de plus ou de moins. En verité, cela doit eſtre étrangement ſuſpect.

Oh ! dit la Marquiſe, puis qu'il eſt poſſible que cette grande égalité ne ſoit que dans noſtre imagination, je me tiens fort ſeure qu'elle n'eſt point hors de là. Je ſuis bien-aiſe qu'une choſe qui n'eſt point du genie de la Nature, retombe entierement ſur nous, & qu'elle en ſoit déchargée, quoy que ce ſoit à nos dépens. Pour moy, repris-je, je ſuis ſi ennemy de l'égalité parfaite, que je ne trouve pas meſme trop bon que tous les tours que la Terre fait chaque jour ſur

elle-meſme, ſoient préciſément de vingt-quatre heures, & toûjours égaux les uns aux autres; j'aurois aſſez d'inclination à croire qu'il y a des differences. Des differences, s'écria-t-elle! & nos Pendules ne marquent-elles pas une entiere égalité? Oh! répondis-je, je recuſe les Pendules; elles ne peuvent pas elles-meſmes eſtre tout-à-fait juſtes, & quelquefois qu'elles le ſeront en marquant qu'un tour de vingt-quatre heures ſera plus long ou plus court qu'un autre, on aimera mieux les croire déréglées, que de ſoupçonner la Terre de quelque irregularité dans ſes revolutions. Voilà un plaiſant reſpect qu'on a pour elle, je ne me fierois guere plus à la Terre qu'à une Pendule; les

meſmes choſes à peu prés qui déregleront l'une, déregleront l'autre; je croy ſeulement qu'il faut plus de temps à la Terre qu'à une Pendule pour ſe dérégler ſenſiblement, c'eſt tout l'avantage qu'on luy peut accorder. Ne pourroit-elle pas peu à peu s'approcher du Soleil ? Et alors ſe trouvant dans un endroit où la matiere ſeroit plus agitée, & le mouvement plus rapide, elle feroit en moins de temps ſa double révolution & autour du Soleil, & autour d'elle-meſme. Les années ſeroient plus courtes, & les jours auſſi, mais on ne pourroit s'en appercevoir, parce qu'on ne laiſſeroit pas de partager toûjours les années en trois cens ſoixante & cinq jours, & les jours en vingt-quatre heu-

res. Ainſi ſans vivre plus que nous ne vivons preſentement, on vivroit plus d'années ; & au contraire, que la Terre s'éloigne du Soleil, on vivra moins d'années que nous, & on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que quand cela ſeroit, de longues ſuites de ſiecles ne produiroient que de bien petites differences. J'en conviens, répondis-je ; la conduite de la Nature n'eſt pas bruſque, & ſa methode eſt d'amener tout par des degrez qui ne ſont ſenſibles que dans les changemens fort prompts & fort aiſez. Nous ne ſommes preſque capables de nous appercevoir que de celuy des Saiſons ; pour les autres qui ſe font avec une certaine lenteur, ils ne manquent guere de

nous échaper. Cependant tout eſt dans un branle perpetuel, & par conſequent tout change ; & il n'y a pas juſqu'à une certaine Demoiſelle que l'on a veuë dans la Lune avec des Lunettes il y a peut-eſtre quarante ans, qui ne ſoit conſiderablement vieillie. Elle avoit un aſſez beau viſage ; ſes jouës ſe ſont enfoncées, ſon nez s'eſt alongé, ſon front & ſon menton ſe ſont avancez, de ſorte que tous ſes agrémens ſont évanoüis, & que l'on craint meſme pour ſes jours.

Que me contez-vous-là, interrompit la Marquiſe ? Ce n'eſt point une plaiſanterie, repris-je. On appercevoit dans la Lune une figure particuliere qui avoit de l'air d'une teſte de femme qui ſortoit d'entre des Ro-

chers, & il eſt arrivé du changement dans cet endroit-là. Il eſt tombé quelques morceaux de Montagnes qui ont laiſſé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus ſervir qu'à compoſer un front, un nez, & un menton de vieille. Ne ſemble-t-il pas, dit-elle, qu'il y ait une deſtinée malicieuſe qui en veüille particulierement à la beauté ? ç'a eſté juſtement cette teſte de Demoiſelle, qu'elle a eſté attaquer ſur toute la Lune. Peut-eſtre qu'en recompenſe, repliquay-je, les changemens qui arrivent ſur noſtre Terre embelliſſent quelque viſage que les gens de la Lune y voyent ; j'entens quelque viſage à la maniere de la Lune, car chacun tranſporte ſur les objets les idées dont

il eſt rempli. Nos Aſtronomes voyent ſur la Lune des viſages de Demoiſelles, il pourroit eſtre que des Femmes qui obſerveroient, y verroient de beaux viſages d'Hommes. Moy, Madame, je ne ſçay ſi je ne vous y verrois point. J'avouë, dit-elle, que je ne pourrois pas me défendre d'eſtre obligée à qui me trouveroit là; mais je retourne à ce que vous me diſiez tout à l'heure; arrive-t-il ſur la Terre des changemens conſiderables?

Il y a beaucoup d'apparence, répondis-je, qu'il en eſt arrivé. Pluſieurs Montagnes élevées & fort éloignéesde la Mer, ont de grands lits deCoquillages, qui ſemblent marquer neceſſairement que l'Eau les a autrefois couvertes. Quelquefois, aſſez

loin encore de la Mer, on trouve des Pierres, où ſont des Poiſſons petrifiés. Qui peut les avoir mis là, ſi la Mer n'y a pas eſté? Les Fables diſent qu'Hercule ſepara avec ſes deux mains deux Montagnes nommées Calpé & Abila, qui eſtant ſituées entre l'Afrique & l'Eſpagne, arreſtoient l'Ocean, & qu'auſſi-toſt la Mer entra avec violence dans les Terre, & fit ce grand Golfe qu'on appelle la Mediterranée. Les Fables ne ſont point tout-à-fait des Fables, ce ſont des Hiſtoires des temps reculez, mais qui ont eſté defigurées, ou par l'ignorance des Peuples, ou par l'amour qu'ils avoient pour le Merveilleux, tres-anciennes maladies des hommes. Qu'Hercule ait ſeparé deux Montagnes avec

ſes

ſes deux mains, cela n'eſt pas trop croyable; mais que du temps de quelque Hercule, car il y en a cinquante, l'Ocean ait enfoncé deux Montagnes plus foibles que les autres, peut-eſtre à l'aide de quelque tremblement de Terre, & ſe ſoit jetté entre l'Europe & l'Afrique, je le croirois ſans beaucoup de peine. Ce fut alors une belle tache que les Habitans de la Lune virent paroiſtre tout à coup ſur noſtre Terre; car vous ſçavez, Madame, que les Mers ſont des taches. Du moins l'opinion commune eſt que la Sicile a eſté ſeparée de l'Italie, & Cypre de la Syrie; il s'eſt quelquefois formé de nouvelles Iſles dans la Mer; des tremblemens de Terre ont abiſmé des Montagnes, en ont fait naiſtre d'autres, & ont

changé le cours des Rivieres ; les Philoſophes nous font craindre que le Royaume de Naples & la Sicile, qui ſont des terres appuyées ſur de grandes voûtes ſoûterraines remplies de ſouphre, ne fondent quelque jour, quand les voûtes ne ſeront plus aſſez fortes pour reſiſter aux feux qu'elles renferment, & qu'elles exhalent preſentement par des ſoupiraux tels que le Veſuve & l'Etna. En voila aſſez pour diverſifier un peu le ſpectacle que nous donnons aux Gens de la Lune.

J'aimerois bien mieux, dit la Marquiſe, que nous les ennuyaſſions en leur donnant toûjours le meſme, que de les divertir par des Provinces abiſmées.

Cela ne ſeroit encore rien,

repris-je, en comparaiſon de ce qui ſe paſſe dans Jupiter. Il paroiſt ſur ſa ſurface comme des Bandes, dont il ſeroit envelopé, & que l'on diſtingue les unes des autres, ou des intervalles qui ſont entre-elles, par les differents degrés de clarté ou d'obſcurité. Ce ſont des Terres & des Mers, ou enfin de grandes parties de la ſurface de Jupiter, auſſi differentes entre-elles. Tantoſt ces Bandes s'étreciſſent, tantoſt elles s'élargiſſent; elles s'interrompent quelquefois, & ſe réüniſſent enſuite; il s'en forme de nouvelles en divers endroits, & il s'en efface, & tous ces changements, qui ne ſont ſenſibles qu'à nos meilleures Lunettes, ſont en eux-meſmes beaucoup plus conſiderables, que ſi noſtre

Ocean inondoit toute la Terre ferme, & laiſſoit en ſa place de nouveaux Continents. A moins que les Habitants de Jupiter ne ſoient Amphibies, & qu'ils ne vivent également ſur la Terre, & dans l'Eau, je ne ſçay pas trop bien ce qu'ils deviennent. On voit auſſi ſur la ſurface de Mars de grands changements, & même d'un mois à l'autre. En auſſi peu de temps, des Mers couvrent de grands Continents, ou ſe retirent par un flux & reflux infiniment plus violent que le noſtre, ou du moins c'eſt quelque choſe d'équivalent. Noſtre Planete eſt bien tranquille auprés de ces deux là, & nous avons grand ſujet de nous en louër, & encore plus s'il eſt vray qu'il y ait eu dans Jupiter des Pays grands comme

toute l'Europe embraſés. Embraſés! s'écria la Marquiſe. Vraiment ce ſeroit là une nouvelle conſiderable. Tres-conſiderable, répondis-je. On a veu dans Jupiter, il y a peut-eſtre vingt ans une longue lumiere, plus éclatante que le reſte de la Planete. Nous avons eu ici des Déluges, mais rarement, peut-eſtre que dans Jupiter ils ont rarement auſſi de grands Incendies, ſans préjudice des Déluges, qui y ſont communs. Mais quoy qu'il en ſoit, cette lumiere de Jupiter n'eſt nullement comparable à une autre qui ſelon les apparences eſt auſſi ancienne que le monde, & que l'on n'avoit pourtant jamais veuë. Comment une lumiere fait-elle pour ſe cacher, dit-elle? Il faut pour

cela une adreſſe ſinguliere.

Celle-là, repris-je, ne paroiſt que dans le temps des Crepuſcules, de ſorte que le plus ſouvent ils ſont aſſez longs & aſſez forts pour la couvrir, & que quand ils peuvent la laiſſer paroiſtre, ou les vapeurs de l'horizon la dérobent, ou elle eſt ſi peu ſenſible, qu'à moins que d'eſtre fort exact on la prend pour les Crepuſcules meſmes. Mais enfin depuis vingt quatre ans on l'a démeſlée ſeurement, & elle a fait quelque tems les délices des Aſtronomes, dont la curioſité avoit beſoin d'eſtre réveillée par quelque choſe d'une eſpece nouvelle ; ils euſſent eu beau découvrir de nouvelles Planetes ſubalternes, ils n'en eſtoient preſque plus touchez ; les deux dernieres Lunes de Sa-

turne, par exemple, ne les ont pas charmez ni ravis, comme avoient fait les Satellites ou les Lunes de Jupiter; on s'accoûtume à tout. On voit donc un mois devant & aprés l'Equinoxe de Mars, lors que le Soleil eſt couché, & le Crepuſcule finy, une certaine lumiere blanchâtre qui reſſemble à une queuë de Comete. On la voit avant le lever du Soleil, & avant le Crepuſcule vers l'Equinoxe de Septembre, & vers le Solſtice d'Hiver on la voit ſoir & matin; hors de là elle ne peut, comme je viens de vous dire, ſe dégager des Crepuſcules, qui ont trop de force & de durée; car on ſuppoſe qu'elle ſubſiſte toûjours, & l'apparence y eſt toute entiere. On commence à conjecturer qu'elle eſt produite

par quelque grand amas de matiere un peu épaiſſe qui environne le Soleil juſqu'à une certaine étenduë ; la pluſpart de ſes rayons percent cette enceinte, & viennent à nous en ligne droite, mais il y en a qui allant donner contre la ſurface interieure de cette matiere, en ſont renvoyez vers nous, & y arrivent lorſque les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le ſoir. Comme ces rayons refléchis partent de plus haut que les rayons directs, nous devons les avoir plûtoſt, & les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de ce que je vous avois dit, que la Lune ne devoit point avoir de Crepuſcules, faute d'eſtre

d'eſtre environnée d'un air épais ainſi que la Terre. Elle n'y perdra rien, ſes Crepuſcules luy viendront de cette eſpece d'air épais qui environne le Soleil, & qui en renvoye les rayons dans des lieux où ceux qui partent directement de lui ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas auſſi, dit la Marquiſe, des Crepuſcules aſſurez pour toutes les Planetes, qui n'auront pas beſoin d'eſtre envelopées chacune d'un air groſſier, puiſque celui qui envelope le Soleil ſeul peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de Planetes dans le Tourbillon ? Je croirois aſſez volontiers que la Nature, ſelon le penchant que je lui connois à l'œconomie, ne ſe ſeroit ſervie que de ce ſeul moyen. Cependant, repliquay-

je, malgré cette œconomie, il y auroit à l'égard de noſtre Terre deux cauſes de Crepuſcules, dont l'une, qui eſt l'air épais du Soleil, ſeroit aſſez inutile, & ne pourroit eſtre qu'un objet de curioſité pour les Habitans de l'Obſervatoire; mais il faut tout dire, il ſe peut qu'il n'y ait que la Terre qui pouſſe hors de ſoy des vapeurs & des exhalaiſons aſſez groſſieres pour produire des Crepuſcules, & la Nature aura eu raiſon de pourvoir par un moyen general aux beſoins de toutes les autres Planetes, qui ſeront, pour ainſi dire, plus pures, & dont les évaporations ſeront plus ſubtiles. Nous ſommes peut-eſtre ceux d'entre tous les Habitans des Mondes de noſtre Tourbillon, à qui il faloit don-

ner à reſpirer l'air le plus groſſier & le plus épais. Avec quel mépris nous regarderoient les Habitans des autres Planetes, s'ils ſçavoient cela?

Ils auroient tort, dit la Marquiſe, on n'eſt pas à mépriſer pour eſtre envelopé d'un air épais, puiſque le Soleil luy-meſme en a un qui l'envelope. Dites moy, je vous prie, cet air n'eſt-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avez dit autrefois qui ſortoient du Soleil, & ne ſert-il point à rompre la premiere force des rayons, qui auroit peut-eſtre eſté exceſſive? Je conçois que le Soleil pourroit eſtre naturellement voilé, pour eſtre plus proportionné à nos uſages. Voilà, Madame, répondis-je, un petit commencement-

de Siſtême que vous avez fait aſſez heureuſement. On y pourroit ajoûter que ces vapeurs produiroient des eſpeces de pluyes qui retomberoient dans le Soleil pour le rafraîchir, de la même maniere que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu eſt trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive préſumer de l'adreſſe de la Nature ; mais elle a une autre ſorte d'adreſſe toute particuliere pour ſe dérober à nous, & on ne doit pas s'aſſurer aiſément d'avoir deviné ſa maniere d'agir, ni ſes deſſeins. En fait de Découvertes nouvelles, il ne ſe faut pas trop preſſer de raiſonner, quoy qu'on en ait toûjours aſſez d'envie, & les vrais Philoſophes ſont comme les Elephans, qui en marchant

ne poſent jamais le ſecond pied à terre, que le premier n'y ſoit bien affermy. La comparaiſon me paroiſt d'autant plus juſte, interrompit-elle, que le merite de ces deux eſpeces, Elephans & Philoſophes, ne conſiſte nullement dans les agrémens exterieurs. Je conſens que nous imitions le jugement des uns & des autres; apprenez-moy encore quelques-unes des dernieres Découvertes, & je vous promets de ne point faire de Siſtêmes précipitez.

Je viens de vous dire, répondis-je, toutes les nouvelles que je ſçay du Ciel, & je ne croy pas qu'il y en ait de plus fraîches. Je ſuis bien fâché qu'elles ne ſoient pas auſſi ſurprenantes & auſſi merveilleuſes que quelques Ob-

ſervations que je liſois l'autre jour dans un Abregé des Annales de la Chine, écrit en Latin. On y voit des mille Etoiles à la fois qui tombent du Ciel dans la Mer avec un grand fracas, ou qui ſe diſſolvent, & s'en vont en pluye; cela n'a pas eſté veu pour une fois à la Chine. J'ay trouvé cette Obſervation en deux temps aſſez éloignez, ſans compter une Etoile qui s'en va crever vers l'Orient, comme une fuſée, toûjours avec grand bruit. Il eſt fâcheux que ces ſpectacles-là ſoient reſervez pour la Chine, & que ces Pays-cy n'en ayent jamais eu leur part. Il n'y a pas long-temps que tous nos Philoſophes ſe croyoient fondez en experience pour ſoûtenir que les Cieux & tous les Corps Celeſtes

eſtoient incorruptibles, & incapables de changement, & pendant ce temps-là d'autres hommes à l'autre bout de la Terre voyoient des Etoiles ſe diſſoudre par milliers, cela eſt aſſez different. Mais, dit-elle, n'ay-je pas toûjours oüy dire que les Chinois eſtoient de ſi grands Aſtronomes ? Il eſt vray, repris-je, mais les Chinois y ont gagné à eſtre ſeparez de nous par un long eſpace de Terre, comme les Grecs & les Romains à en eſtre ſeparez par une longue ſuite de ſiecles, tout éloignement eſt en droit de nous impoſer. En verité, je croy toûjours de plus en plus, qu'il y a un certain Genie qui n'a point encore eſté hors de noſtre Europe, ou qui du moins ne s'en eſt pas beaucoup éloigné. Peut-eſtre

qu'il ne lui eſt pas permis de ſe répandre dans une grande étenduë de terre à la fois, & que quelque fatalité lui preſcrit des bornes aſſez étroites. Joüiſſons-en tandis que nous le poſſedons; ce qu'il a de meilleur, c'eſt qu'il ne ſe renferme pas dans les ſciences & dans les ſpeculations ſéches, il s'étend avec autant de ſuccés juſqu'aux choſes d'agrément, ſur leſquelles je doute qu'aucun Peuple nous égale. Ce ſont celles-là, Madame, auſquelles il appartient de vous occuper, & qui doivent compoſer toute vôtre Philoſophie.

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requeſtes Ordinaires de nôtre Hôtel, Grand'Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civil & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre bien amé le Sieur DE FONTENELLE, l'un des Quarante, tant de Nôtre Academie Françoiſe, que de Nôtre Academie Royale des Inſcriptions, & Secretaire de Nôtre Academie Royale des Sciences Nous ayant fait expoſer qu'il auroit cy-devant donné au Public en vertu des Lettres de Privilege quelques Ouvrages de ſa Compoſition, leſquels ont eſté bien reçus, & dont il deſireroit donner une Nouvelle Edition, s'il Nous plaiſoit luy accorder Nos Lettres de Privileges, par leſquelles il luy fût auſſi permis de faire imprimer quelques autres Ouvrages qui n'ont pas encore eſté publiez. Nous avons permis & permettons par ces preſentes audit Sieur DE FONTENELLE de faire réimprimer tous ſes Ouvrages cy-devant imprimez, & même de faire imprimer cy-aprés tous les autres Ouvrages de ſa Compoſition en telle forme, marge, caracteres & autant de fois que bon luy ſemblera, & de les faire vendre & debiter par tout Nôtre Royaume pendant le temps de *dix années conſecutives*, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons deffenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres

perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer, faire imprimer, contrefaire, vendre ni debiter leſdits Ouvrages ſous quelque pretexte que ſe puiſſe eſtre, même d'Impreſſion Etrangere, ſans le conſentement par écrit dudit Expoſant ou de ſes ayans cauſe; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts: A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte. Que l'Impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans Nôtre Royaume, & non ailleurs, & ce en bon papier, & en beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les expoſer en vente il en ſera mis de chacun deux Exemplaires dans Nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de Nôtre Château du Louvre, & un dans celle de Nôtre trés cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de Nos Ordres. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Expoſant ou ſeſdits ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires du Roy, foy ſoit ajoûté comme

à l'original. Commandons au premier Nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le premier jour de Mars l'an de Grace mil ſept cens quatre, & de Nôtre Regne le ſoixante-uniéme.

Par le Roy en ſon Conſeil, LE COMTE.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° CXL. p. 186. *conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du* 13. *Aouſt dernier. A Paris ce dix-ſept Mars mil ſept cens quatre. Signé* P. EMERY, *Sindic.*

CATALOGUE
DES LIVRES
DE M. DE FONTENELLE,

Toutes ſes Oeuvres, *in douze*, 7. vol. 14. liv.

Leſdites Oeuvres ſe vendent ſeparément ſçavoir;

Les nouveaux Dialogues des morts, *in douze*, 2. volumes, 3. liv. 12. ſols.

Le Jugement de Pluton ſur les deux Parties des Nouveaux Dialogues des Morts, *in douze*, 1. l. 16. ſ.

Entretiens ſur la pluralité des Mondes, augmentés du ſixiéme ſoir, *in douze*, 1. l. 16. ſ.

L'Hiſtoire des Oracles, *in douze*, 1. l 16. ſ.

Poëſies paſtorales, avec un traité de la nature de l'Eglogue, & une digreſſion ſur les Anciens & les Modernes, *in douze*, 2. liv. 5. ſ.

Les Lettres Galantes de M. le Chevalier d'Her. *in douze*, 2. liv. 5. ſ.

Il ſe vend auſſi au même endroit,

L'Ane d'Or d'Apulée, Philoſophe Platonicien, & le Demon de Socrate, traduit en François avec des Remarques, 2. vol. *in douze*, enrichis de Figures en taille-douce, 5. liv.

FIN.